eème Année-No 9
dre Septembre 1916

Notre roman complet :

Le Premier Amour de Napoléon

PAR H. DOURLIAC.

La Revue Populaire 10c

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



3 *jours dans un trou d'obus.* (Voir article p. 25)

Ce numéro contient exceptionnellement 16 pages de plus qu'à rdinaire, soit cent soixante-quatre. On y trouve plus de qua-e-vingts articles très intéressants et de nombreuses illustra-ons.

Voir le sommaire complet d'autre part.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

FOURRURES "DESJARDINS"

LES MEILLEURES -- LES PLUS BELLES -- LES MOINS CHERES



Spécialités:
Mouton de Perse
Seal Hudson
Vison
Martre
Hermine

GROS ET DETAIL.

Vieilles Fourrures
remises à neuf
et transformées
au plus bas prix.
Satisfaction
garantie.

TEL. EST 1537

Les lectrices de la *Revue Populaire* qui ont besoin de FOURRURES pour cet hiver sont cordialement invitées à nous rendre visite avant de faire aucun achat. Que ce soit pour acheter ou pour visiter seulement, elles seront les très bienvenues et seront reçues avec la même exquise courtoisie par notre personnel.

Qu'elles voient et comparent; nous ne voulons pas autre chose. Nous sommes persuadés qu'après avoir vu les magnifiques modèles que nous exposons cette année, elles n'hésiteront pas à nous donner la préférence, surtout lorsqu'elles connaîtront nos prix, qui sont extrêmement avantageux.

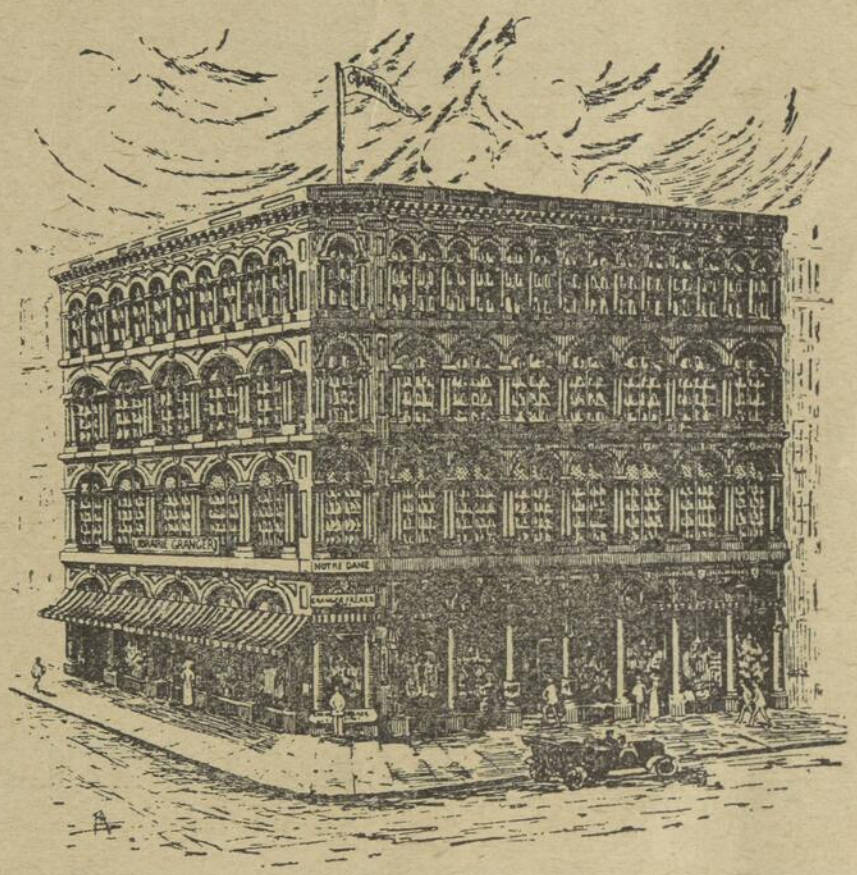
L'espace nous étant mesuré, il nous est impossible de décrire ici les innombrables articles que nous offrons à notre clientèle, MANTEAUX ou PARURES (Tours de cou, boas, manchons, etc), nous en avons par milliers et pour tous les goûts. *VENEZ LES VOIR*

CHAS. DESJARDINS & CIE, Limitee, 130, rue St-Denis

Librairie GRANGER FRÈRES *Limitée*

Libraires, Papetiers, Importateurs

43, rue Notre-Dame Ouest, - - - - - - - - - - MONTREAL



(FONDEE EN 1885)

LA PLUS IMPORTANTE LIBRAIRIE ET PAPETERIE FRANÇAISE AU CANADA

Vous Invite A Venir Visiter Ses Rayons De :

Littératures canadienne et française ;
Livres et articles religieux ;
Articles de fantaisie, d'art, de jeux ;

Fournitures de classes et de dessins ;
Fournitures et articles de bureaux ;
Papiers peints et vitraux, tapisseries, rideaux etc.



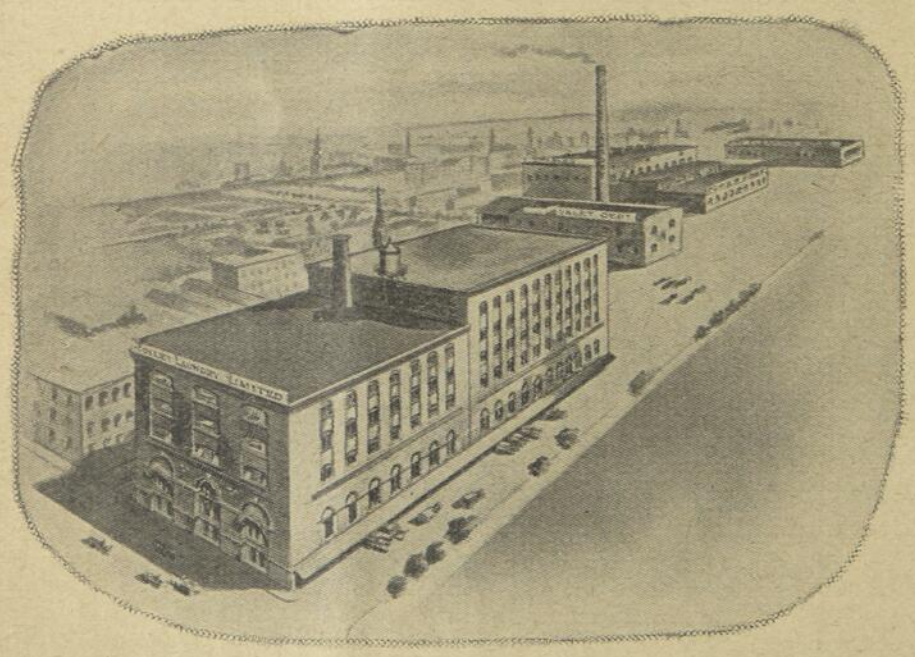
COUPEZ EN DEUX

Votre lavage --- Mais pas avec un couteau

Vous pouvez diminuer de moitié le coût de votre blanchissage, en le confiant à une bonne buanderie qui vous le retournera blanc comme neige, bien empesé, et à un coût moitié moindre qu'un blanchissage fait à la maison.

METTEZ-NOUS A L'EPREUVE

TOILET LAUNDRY CO. Ltd.



Teinturiers

et

Dégraisseurs

à Sec.

Installation

Electrique

L'USINE LA PLUS MODERNE DU CANANA

Approuvé par le bureau de santé. Service irréprochable

425 RUE RICHMOND, MONTREAL - TEL. UP. 7640

SOMMAIRE DU NO DE SEPTEMBRE 1916

	Pages
Une prédiction	7
L'Héroïsme dans les flammes	8
La garde-robe d'un cardinal	10
Travaux féminins. Enveloppes pour serviettes de table	11
Rouleaux pour laver	12
Bavettes absorbantes	12
Pour marquer les cuillers	12
Travaux d'amateurs. Une table à coudre	13
Crochet nouveau	15
L'assemblage du bois	15
Règlement de compte	16
Les 7 merveilles du monde. Le mausolée	17
Une digue immense	18
Les Tragédies de la guerre. Histoire d'espion.	19
La température du corps	21
La pierre à savon	22
Expérience simple et curieuse	23
Un essuie-plumes pratique	24
Trois jours dans un trou d'obus	25
Un duel en mer	27
Excentricité de millionnaires	29
Superstitions serbes	30
La terreur du Mexique	31
Li-Hung-Tchang et Bismark	33
Le gros canon de 16½ pouces	33
L'art de la respiration	34

Roman:

LE PREMIER AMOUR DE NAPOLEON,

par H. A. Dourliac ... 35

La musique comme médicament	107
Une machine infernale au XVIE siècle	108
Des oiseaux voraces	109
La danse du cobra	110
L'auteur d'une merveilleuse découverte	111
Le papier tourbe	112
Le plus vieil homme du monde	113
La torpille de Whitehead	114
L'astrologie du mois de Septembre	115
Le moulage en plâtre	119
Réquisitions à l'allemande	120
MOSAIQUE :	
La léproserie de Robben	121
Rivarol et l'homme volant	121
MOSAIQUE : (Suite et fin)	
Le soin des livres	122
Ils ont trouvé cela bon	122
L'héroïsme	123
L'électricité comme anesthésique	123
L'éloge de la pipe	123
Une tombe fuxueuse	124
Le peintre et le soldat	124
Le record du baiser	124
Les oiseaux qui parlent	125
La vraie piété	125
La tombe liquide	125
Les romans ignorés	126
L'origine du corset	126
Curieuse découverte	126
La femme la plus lourde	126
La magie en famille	127
Traités de paix célèbres	129
Vengeance d'indienne	130
ECHOS DU CONCERT EUROPEEN :	
Un héros	131
La Flandre et leur tombeau	131
Rêves austro-boches	132
L'obus de 75	132
Pour nourrir les armées	133
T'en fais pas...	133
Retour inattendu	134
L'armée suisse	134
L'opinion d'un espagnol	134
Ils achèvent les blessés russes	135
Humour boche	135
Fantasia sanglante	136
Les procédés des bandits	136
Orgueil et sottises boches	137
Les belges et les boches	137
Fabrique de canons boches	137
Les opérations chirurgicales	138
Un petit fait qui en dit long	138
L'Humour chez les poilus	140
La bonne nouvelle	140
Lord Kitchener	142
L'Economie dans la cuisine	144
Une île magnétique	146
L'Ecrevisse	148
L'alcool de bois	162

THOMAS DUSSAULT,

BOTTIER FASHIONABLE

281 RUE STE-CATHERINE EST,

TEL. EST 2434 - MONTREAL



BOTTINES D'AUTOMNE (Impermeables)

— POUR —

DAMES, MESSIEURS et ENFANTS

Bottines et Souliers de Toilette et de Soirée

La Revue Populaire

Vol. 9, No 9 — Montréal, Septembre 1916

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:
Un An: $1.00, — Six Mois: - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: $1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

Paraît tous les mois

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs

Une Prédiction

Laissons de côté les vulgaires cartomanciennes dont la plus " clairvoyante " n'a jamais pu prédire la guerre actuelle.

Laissons de côté ces professionnelles du boniment inepte et constatons d'autre part que d'autres personnes, mieux douées ou plutôt plus observatrices ont fait quelquefois de singulières révélations.

Voici, par exemple, ce qui est arrivé à M. Bernard de Bulow alors qu'il n'était encore ni chancelier de l'empire allemand, ni prince, ni ambassadeur, mais simple bourgmestre d'une ville en son pays.

Il rencontra, par hasard, une vieille bohémienne sur son chemin. Toutes ces vieilles-là se prétendent un peu sorcières et celle-là voulut le prouver.

Elle fixa longuement M. de Bulow, lui prit la main qu'elle étudia et lui raconta, en substance, ceci:

Il serait un jour premier ministre et ambassadeur d'un grand souverain puis il monterait plus haut encore; il deviendrait quelque chose comme le premier citoyen, le président d'un Etat populaire après une catastrophe qui aurait bouleversé un grand empire...

Sur le moment, M. de Bulow resta étonné, il fut même près de prendre cette prédiction pour une plaisanterie.

Il oublia ensuite rapidement cet incident et n'en parla jamais. Il avait à cela deux bonnes raisons: ne pas se faire moquer de lui et ne pas porter ombrage à ses supérieurs hiérarchiques. Il avait sans doute encore une troisième raison, meilleure encore; nous la dirons en terminant.

Toujours est-il que M. de Bulow devint prince et chancelier, c'est-à-dire grand personnage; il lui reste, pour accomplir la prédiction, de devenir président d'une république.

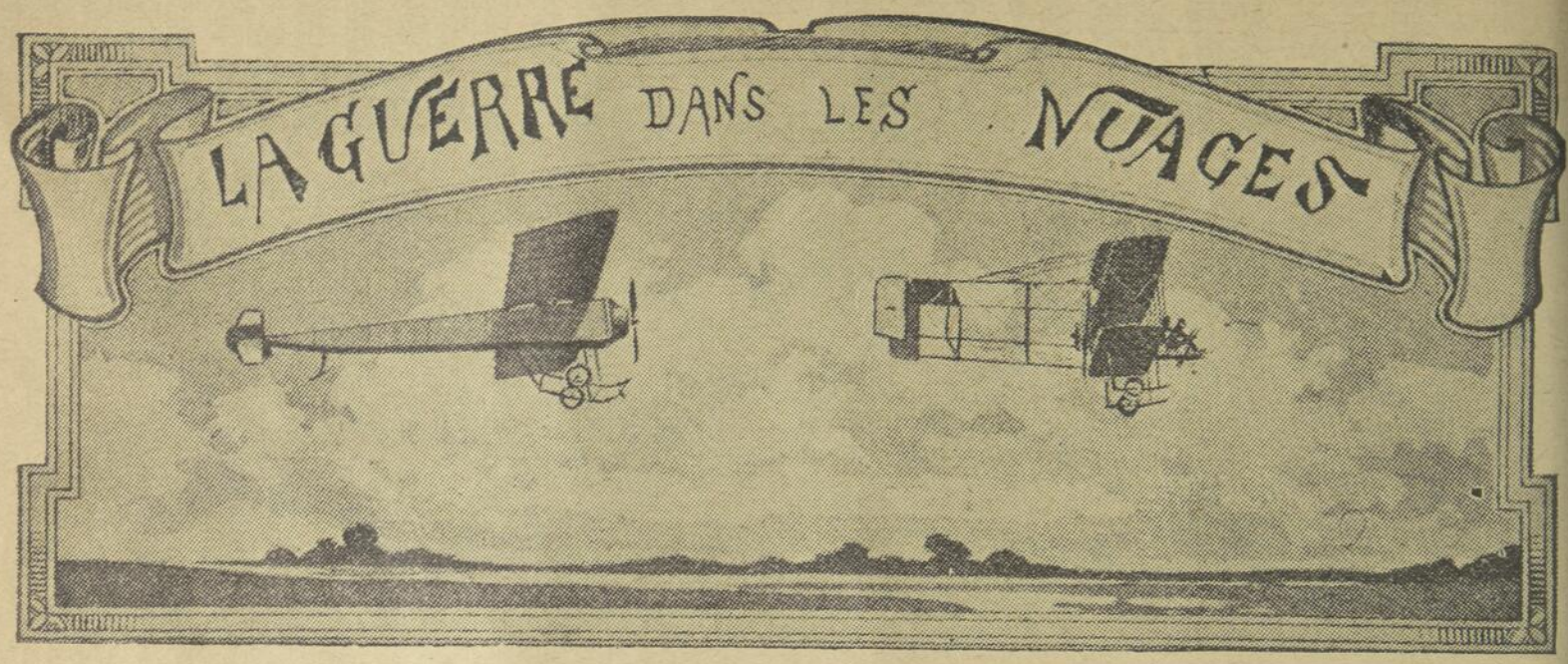
Or, une fois l'empire allemand démembré, il n'y aurait rien d'impossible à ce que la volonté populaire—peut-être pas de Prusse, mais des pays alliés— mette à la tête de l'ancien royaume de Guillaume, transformé en république, un homme qui paraîtrait offrir quelques garanties de tranquillité.

M. de Bulow pourrait peut-être bénéficier de ce choix et c'est ce que nous verrons.

Maintenant arrivons à la troisième raison dont je parle plus haut. Il est infiniment probable que la fameuse bohémienne n'a jamais existé et que l'histoire a été fabriquée de toutes pièces par des partisans de M. de Bulow.

C'est pour cela que ce dernier n'aurait eu aucune peine à l'oublier...

ROGER FRANCOEUR.



L'HEROISME DANS LES FLAMMES

On peut voir exposé aux Invalides à Paris, un des avions du capitaine Morris : glorieuse relique qui porte quatre cents traces de balles et d'éclats d'obus.

Il est difficile de rappeler tous les vols émouvants du capitaine Morris. Je me contenterai de montrer, par quelques exemples, l'endurance dont faisait preuve cet officier.

Le 19 avril, il croisait, pendant huit heures trente-cinq ,sur la partie du front qu'il devait surveiller, et lançait à lui seul quatorze obus dans sa journée sur des batteries contre avions et sur un drachen.

Le soir, quand il rentrait, on constatait que son appareil revenait avec douze nouveaux glorieux éclats. Car, à l'escadrille. on tenait une comptabilité exacte et rigoureuse des traces laissées par le feu ennemi.

Le 16 mai, au cours d'une reconnaissance, le capitaine Morris ne parvenait à réintégrer les lignes que grâce à un hasard providentiel.

Une poutre de son appareil avait été sectionnée à son attache avec le plan inférieur, les deux mâts correspondants avaient été complètement brisés et l'aile gauche ne s'était plus trouvée soutenue que par trois tendeurs. Ceux-ci avaient résisté, on ne sait comment, et, grâce à eux, le pilote avait pu ramener l'avion blessé jusqu'à son aérodrome.

Tant de vaillance et de mépris du danger devaient fatalement se traduire par une catastrophe. On ne passe pas impunément pendant des mois et des mois les lignes à moins de mille verges, on ne se livre pas à une attaque d'un pont défendu par des canons spéciaux, parfois à 500 et 600 verges d'altitude, sans avoir la conviction d'y rester tôt ou tard.

Le capitaine Morris ne l'ignorait point. il n'agissait pas ainsi par crânerie ou vaine gloriole, mais il préférait ne pas revenir un jour et être sûr de terminer sa carrière avec la joie du devoir accompli au delà de toute espérance.

Le bombardement de Saint-Quentin

A la suite d'un premier bombardement. la gare de Saint-Quentin, brûla pendant

dix-huit heures. Le 25 mai, les mêmes pilotes y retournaient pour recommencer.

En arrivant sur l'objectif, les appareils les plus élevés étaient à 1,500 verges et se préparaient à descendre encore pour mieux assurer leur tir.

Le capitaine Morris, lui, n'était qu'à 600 verges. Le point visé n'était pas défendu par des autos-canons, mais par des mitrailleuses qui, dès l'arrivée de l'escadrille, avaient commencé à faire retentir leur "ta, ta, ta," d'une sinistre régularité.

Soudain, l'appareil de l'officier est atteint : une commande est coupée net, le biplan perd de vitesse, s'engage sur une aile et s'effondre comme une pierre.

Les pilotes qui opèrent leur attaque voient avec terreur l'avion de leur brave chef s'écraser contre les dernières maisons de Saint-Quentin.

Tous reviennent désespérés, les larmes aux yeux et rapportent le récit dramatique de la fin de leur capitaine. Pour tous. il est certain que l'officier avait dû être tué sur le coup.

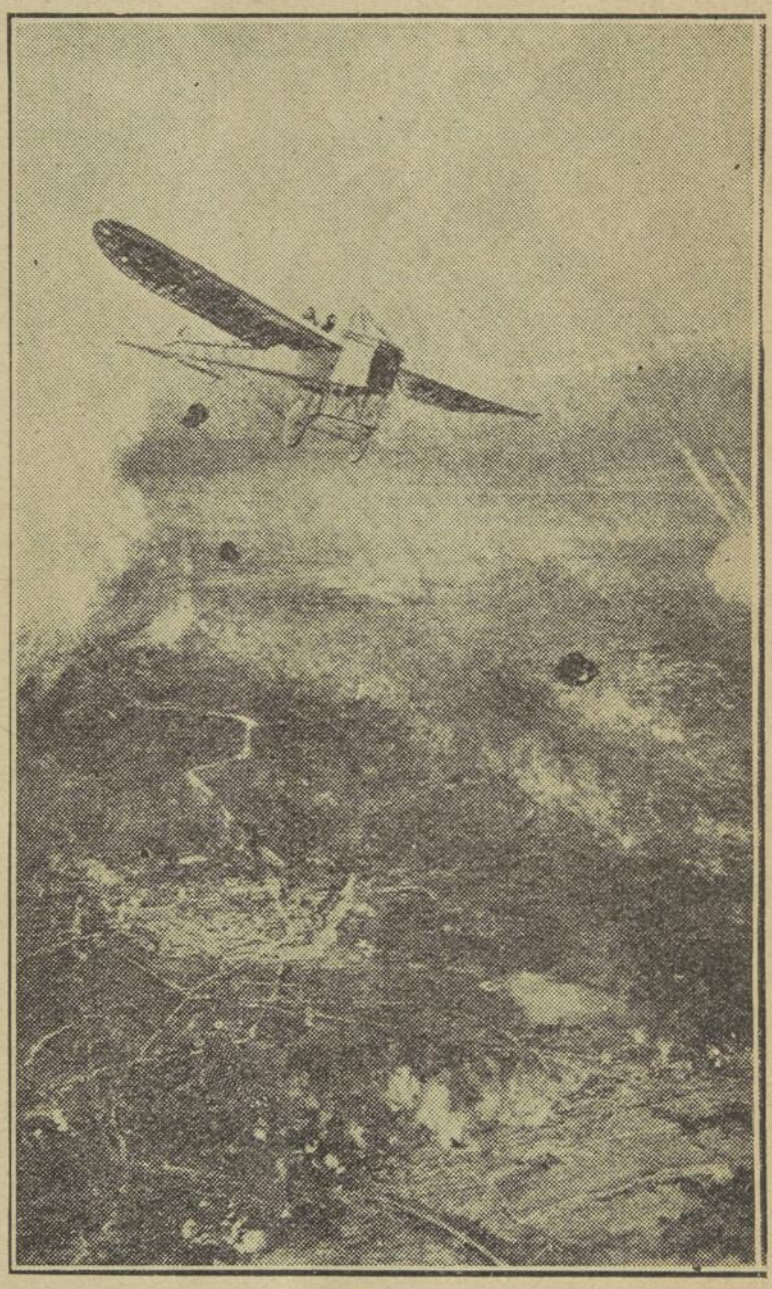
Or, quelle n'était pas la joie de l'escadrille lorsque deux mois après, elle recevait des nouvelles du capitaine Morris.

Il avait été blessé grièvement, mais commençait à se remettre, était très bien soigné, et sa guérison n'était plus qu'une question de temps. Depuis, une autre lettre arrivait, provenant du camp où le prisonnier était interné et où il avait retrouvé, comme compagnons de captivité, d'autres aviateurs, les lieutenants Pinsard. Ménard et le sergent Mouthier.

UN AUTRE HÉROS

Au capitaine Morris succéda à l'escadrille M. F. 8 le capitaine Sallier. Cet officier, formé à l'école de son prédécesseur avait une rare conscience et une haute idée du devoir.

Il tenait à être l'instructeur de tous ses pilotes et observateurs ; il leur apprenait lui-même en quoi consistait la guerre aérienne. Il les emmenait, les accompagnait. et par son entrain, sa bravoure, donnait du courage aux moins confiants, insufflait



Un avion de bombardement à faible altitude.

l'héroïsme à ceux qui semblaient craintifs.

Le capitaine Sallier prit part à toutes les expéditions de la M. F. 8 ; il fut l'un des héros des bombardements de la gare de Saint-Quentin.

Il sema la mitraille sur tous les points

que le commandement indiquait et rentrait régulièrement avec des atteintes multiples dans son appareil.

En septembre, quelques jours avant l'attaque de Champagne, le capitaine Sallier, accompagné d'un jeune observateur. le lieutenant Le Gall, partait en reconnaissance. Au cours de sa randonnée, il aperçut un aviatik de chasse qui se précipita vers lui pour lui couper la retraite et engager le combat.

Bien entendu, les Français n'essaient pas de refuser la lutte, au contraire. Le lieutenant Le Gall actionne la mitrailleuse, tandis que le pilote cherche à placer son peu maniable biplan dans la position la plus favorable pour esquiver les balles

L'Allemand commence à dérouler ses bandes. Ses projectiles sont explosibles. L'un crève le réservoir d'essence et enflamme le liquide.

L'AVION EN FEU

L'avion prend feu. Le combat est terminé. C'est la mort pour les Français.

Heureux de son succès, l'ennemi s'éloigne à tire-d'ailes pour porter la bonne nouvelle à ses chefs. Pendant ce temps l'incendie gagne l'appareil de Sallier et Le Gall.

Ce n'est plus un avion, c'est une torche dont les flammes s'élèvent vers les cieux comme d'immenses bras dans un geste de douleur. Que font alors les deux aviateurs pendant les dernières secondes qui leur restent à vivre, malgré le feu qui les entoure et les brûle déjà cruellement ?

Tous deux sont occupés à une besogne admirable. Ils ont des documents importants à bord. Au lieu de se laisser mourir sans s'occuper de ce qui arrivera par la suite, ils songent à la patrie.

Leur geste suprême est pour la France. Ils se partagent les précieux papiers et les déchirent en petits morceaux. D tranchées françaises les soldats assiste à cette agonie. Et tandis que l'avion viet s'écraser, monceau de débris carbonis sur le sol ennemi, le vent pousse ve nous la plus grande partie des doc ments détruits par Sallier et Le Gall moment où la mort la plus affreuse attirait à elle. C'est ainsi que fut con cet acte d'héroïsme grandiose.

Du côté allemand furent aussi retrovés quelques fragments et nos adversair surent apprécier la beauté du geste. lendemain, le général commandant le s teur situé en face du nôtre envoyait à s collègue, par la voie des airs, une lett ainsi conçue :

Le pilote et l'observateur de l'avi M. F., abattu hier par l'un de nos av teurs, sont tombés héroïquement en truisant les papiers qu'ils avaient à bo Ils ont été enterrés avec les honneurs litaires et leur tombe a été décorée co me celle des héros allemands."

—o—

LA GARDE-ROBE D'UN CARDINA

La garde-robe d'un cardinal compre des vêtements de différentes couleu Tout cardinal est tenu d'avoir un costu complet rouge cardinal, un autre violet un troisième rose. Le port de ces dif rentes couleurs est prescrit par le ritue l'Eglise pour les différentes saisons l'année ecclésiastique. Le rouge est po toute l'année excepté pendant l'avent le carême où c'est le violet qui est de gueur. Le rose n'est porté que pendant troisième dimanche de l'avent et le q trième dimanche du carême.

—— o ——

Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

ENVELOPPES Pour SERVIETTES De TABLE

Les enveloppes ont une grande utilité; elles servent à serrer, après le repas, ses serviettes pour les préserver de toute souillure. Chaque membre de la famille doit avoir la sienne; une petite initiale faite à l'intérieur les distingue l'une de l'autre.

Nous ne pouvions donc manquer, chères lectrices, de vous en donner quelques modèles.

Vous les faites en toile de fil un peu forte, quoique très fine, pour qu'elles aient du soutien.

La longueur sera 10 pouces et 5 pouces de haut.

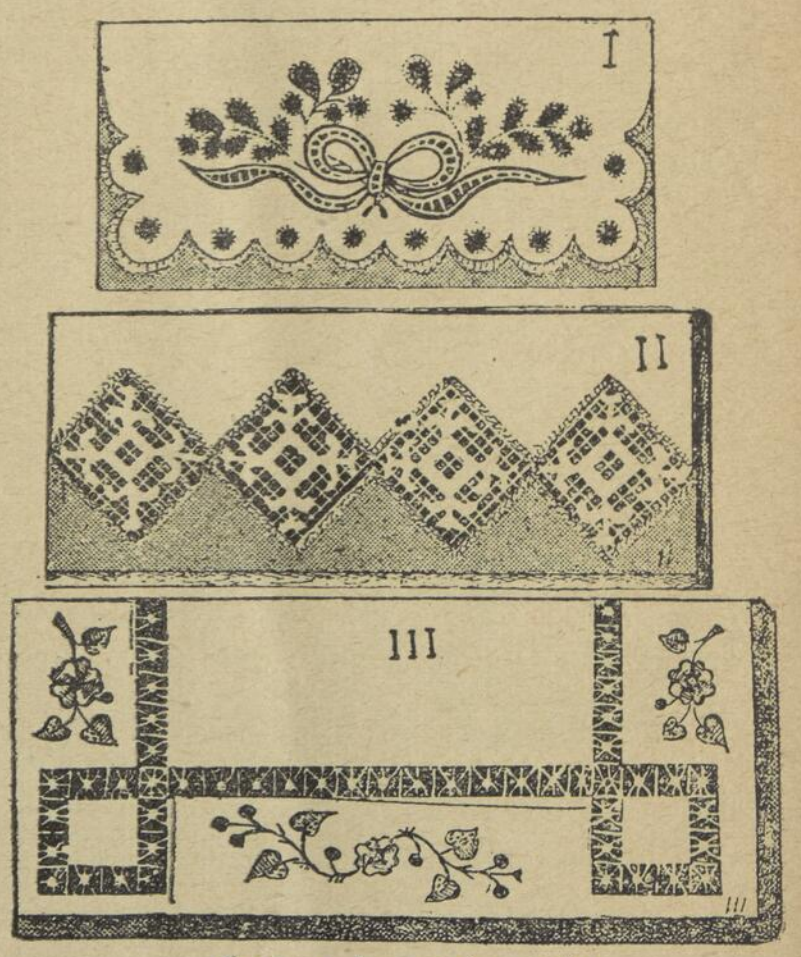
Pour la préparer, vous taillez un rectangle de 10 pouces de large et de 15 pouces de haut, soit 10 pouces pour former la poche en cousant les deux côtés et 5 pouces pour rabattre sur le devant; sur cette partie, vous posez ou brodez la garniture; elle doit rester un peu plus courte que la poche.

Vous pouvez acheter un transparent taillé comme le dessus mais un peu moins large. Comme toutes les enveloppes ont la même dimension, ce même transparent passe de l'une à l'autre.

Les trois modèles que nous vous donnons sont d'exécution facile.

No 1— Broderie anglaise, feston et noeud formé de barrettes. Pour éviter de faire froncer le tissu, brodez sans bâtir sur toile cirée. Sur le tracé des feuilles, passez un point très court, fendez au milieu, avec l'index, tenez le tissu dessous et brodez en prenant le coton et le bord du tissu qui se trouve dessous.

Pour que les barrettes du noeud soient solides, faites-les au point de feston et avant de faire le bord, et, en faisant celui-ci, prenez-en le bout; le feston du tour se



***Les enveloppes** terminées.*

fait la boucle en dedans afin de pouvoir découper le tissu.

No 2—Le bord est orné de quatre carrés incrustés dans la toile par un point de feston dont la boucle tombe sur le filet; le feston fini, on découpe la toile.

No 3.—Celle-ci est la plus ouvragée ; les jours sont faits à même en sortant les fils sur un demi-pouce de large. Ce travail est facile, mais il y a une précaution à prendre à l'angle des carrés : pour éviter de sortir le fil trop loin, "il faut indiquer le point exact de l'arrêt et couper les fils avec les ciseaux".

Pour confectionner ce jour, vous faites d'abord le jour échelle en prenant peu de fils pour éviter que le tissu fronce quand vous ferez le second rang; ce rang se fait en passant un fil au milieu, prenant tantôt une barrette et tantôt trois que vous nouez en serrant le plus possible.

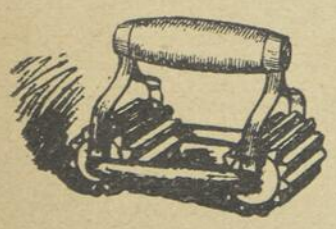
Quand ce rang est terminé, vous passez un deuxième fil sur le premier, en cordant, et, arrivé aux trois barrettes, vous contournez trois fois en passant l'aiguille tantôt sous un fil, tantôt sous l'autre.

La broderie est au plumetis.

La fermeture des enveloppes se fait sous les deux coins du revers par une bride et un bouton.

—— o ——

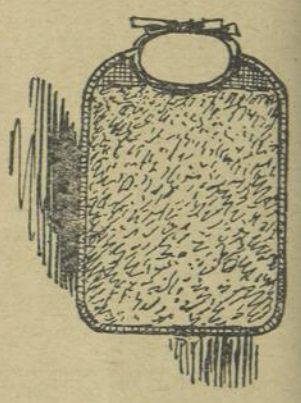
ROULEAUX POUR LAVER



Une "planche à laver sur des roues", voici quelque chose d'extraordinaire, n'est-ce pas ? et c'est pourtant bien ce que notre gravure représente. En effet, deux rouleaux cannelés sont réunis ensemble dans un cadre avec une poignée au-dessus et c'est ce qui fait cette "planche à laver sur des roues". Il faut bien savonner les vêtements que l'on désire laver et les mettre ensuite sur sur la planche à laver ordinaire ou sur d'autre linge dans la cuve, les rouleaux sont alors passés sur ce linge dans tous les sens jusqu'à ce que la saleté et la poussière en soient enlevées par la succion. Cette laveuse est spécialement bonne pour laver les couvertures en laine, la literie et les tapis.

—— o ——

BAVETTES ABSORBANTES



De grandes bavettes blanches en coton absorbant bordées au bord et autour du cou et attachées avec du padou, sont très propres pour un bébé; de plus elles protègent beaucoup et se lavent facilement. Elles ne coûtent que vingt-cinq cents et sont d'un grand avantage pour les mères occupées.

—— o ——

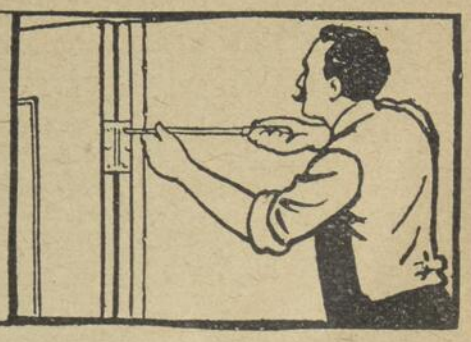
POUR MARQUER LES CUILLERS



Pour marquer les cuillers et les plats lorsque vous allez en pique-nique, de manière à ce que vous puissiez les reconnaître facilement, collez une petite bande de "plaster" sur la poignée de chaque cuiller et à l'envers de chaque plat. Ecrivez ensuite votre nom avec de l'encre indélébile. Les articles peuvent être lavés plusieurs fois avant que la marque disparaisse.



Petits Travaux Faciles et Agréables

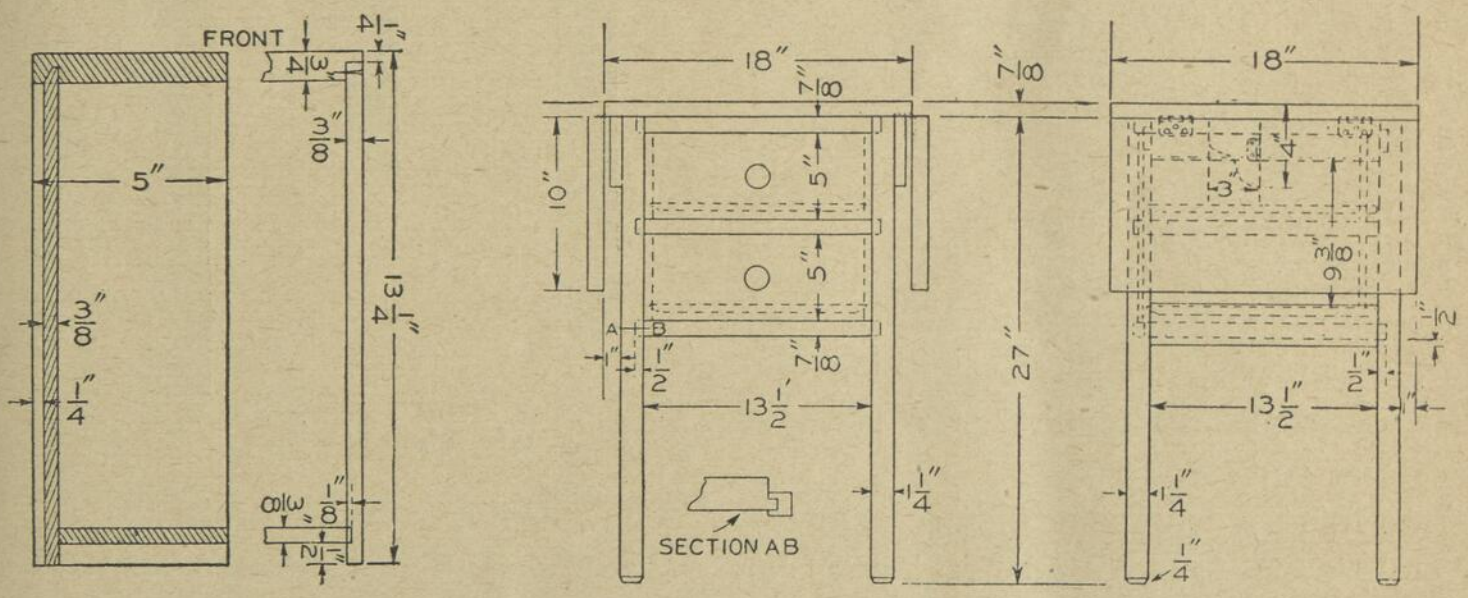


UNE TABLE A COUDRE

Voici un modèle de table très commode et très utile qui sera certainement apprécié par les dames. Il comporte deux tiroirs destinés à y mettre les ustensiles de couture, dés, fil, ciseaux, laine, coton, etc., ainsi que tous objets destinés à être raccommodés. Il a aussi deux à-côtés mobiles qui se relèvent à volonté lorsqu'on a besoin que le dessus soit plus long.

Mesures en pouces.

4 poteaux	1¼	x 1¼	x 27
9 morceaux	⅞	x 2	x 14½
1 dessus	⅞	x 18	x 18
2 à côtés mobiles	⅞	x 10	x 18
2 devants de tiroirs	¾	x 5	x 13½
4 côtés de tiroirs	⅜	x 5	x 13
2 derrières de tiroirs	⅜	x 4⅛	x 13
2 fonds de tiroirs	⅜	x 12¾	x 13
4 baguettes pour supporter les tiroirs	⅞	x 2	x 13
3 panneaux de côtés	⅜	x 9⅜	x 14
2 consoles	⅞	x 3	x 4



Coupe et assemblage des matériaux.

Voici la liste du matériel nécessaire à sa construction. Les dimensions données là sont très exactes; aussi, si l'on ne peut pas se procurer toutes ces pièces prêtes dans une scierie, il faut prendre les mesures un peu plus fortes dans chaque sens, pour permettre de les raboter et de les mettre à l'équerre.

Placez les pieds exactement d'équerre les uns par rapport aux autres, leurs extrémités coupées bien d'aplomb. Comme ces extrémités ne seront pas visibles une fois le meuble terminé, il n'est pas nécessaire de les polir.

Mettez alors les morceaux en place pour tracer l'emplacement des mortaises. Les 2

morceaux qui vont sur chacun des côtés et sur le derrière doivent se placer à plat sur leur côté de 2 pouces de large, car les rainures dans lesquelles devront rentrer les panneaux seront creusées sur leur côté de 7/8 de pouce.

Quant aux 3 morceaux sur le devant, ils seront placés sur l'autre sens, les tiroirs devant glisser sur leur côté qui a 2 pouces, le meuble terminé, ce seront leurs côtés de 7/8 de pouce qui seront visibles.

Marquez les tenons 1 pouce par 3/8 sur chaque bout des morceaux qui vont sur les côtés et ceux qui vont sur le devant par 3/4 sur 7/8 de pouce, Coupez-les alors à la scie et polissez-les au ciseau.

Marquez alors sur les pieds l'emplacement des mortaises en prenant exactement la mesure des tenons correspondants. Une fois les mortaises creusées, ajoutez les morceaux, sans les coller tout d'abord pour vérifier si tout est correct.

Creusez alors sur les côtés où elles doivent être creusées les rainures dans les morceaux et dans les pieds. Entaillez-les à 1/4 de pouce de profondeur.

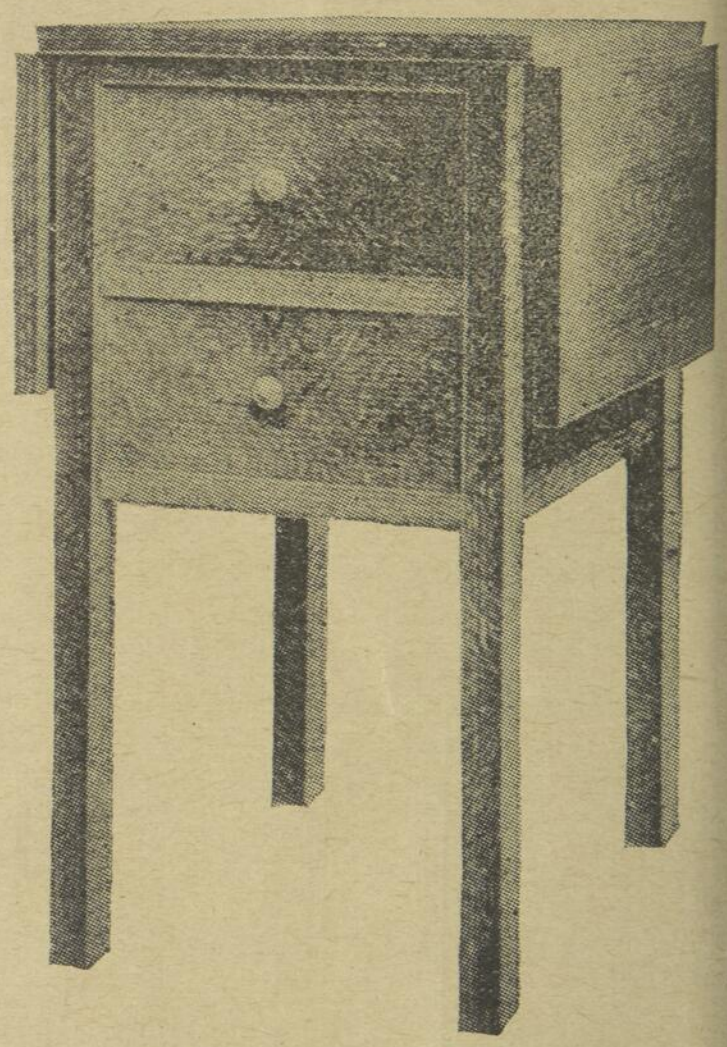
Mettez alors la colle sur les joints et les rainures ajustez d'abord les deux côtés de la table en les mettant bien d'équerre et en les maintenant serrés jusqu'à ce que la colle soit sèche.

Une fois les deux côtés bien secs, mettez la colle dans tous les autres tenons du devant et du derrière et aussi dans les rainures du panneau de derrière, ajustez le tout et fixez-le solidement et bien d'aplomb. Attendez alors que tout soit bien sec. Les baguettes pour supporter les tiroirs, 2 de chaque côté sont alors fixées par des clous enfoncés dans les pieds.

Enfin vissez le dessus avec des vis posées par en dessous à travers les morceaux qui supportent les panneaux et le morceau qui est au-dessus du tiroir d'en haut.

Les 2 côtés mobiles sont fixés aux côtés du dessus chacun par 2 couplets posés par en-dessous de façon qu'il n'y ait pas de joint quand les côtés sont relevés.

Enfin on fixe les deux consoles destinées à maintenir les côtés quand on veut les tenir ouverts.



La table à coudre terminée.

On termine par les tiroirs.

Sur chacun des devants de tiroirs on entaille toute la hauteur des côtés intérieurs sur une profondeur de 3/8 de pouce épaisseur qui est celle des côtés et jusqu'à 2-8 du bord extérieur. C'est dans cette entaille que l'on mettra les côtés et on les y fixera avec de la colle et des clous.

Avant de les fixer il faut avoir soin de leur faire la rainure destinée à recevoir le fond du tiroir. Cette rainure doit être faite à 1/4 de pouce du fond et doit avoir

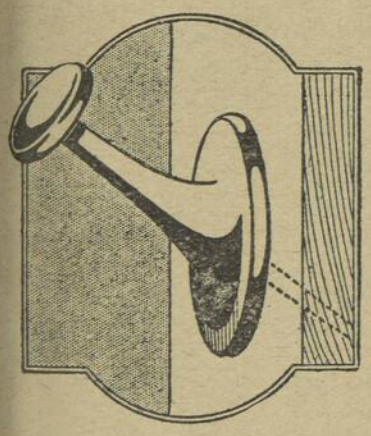
¼ de pouce de profondeur. Pareille rainure doit être faite à la même hauteur à l'intérieur du devant de tiroir.

Le derrière du tiroir se pose sur le fond et doit s'emboîter dans chacun des côtés dans une rainure de ⅛ de profondeur. On ne doit pas clouer le fond du tiroir pour éviter qu'il ne se fende quand le bois travaille, on peut cependant l'arrêter par un petit clou qui le fixe au derrière du tiroir.

Pour tirer les tiroirs on peut y mettre soit des boutons de bois, soit des anneaux métalliques.

Pour finir le meuble on peut à volonté, simplement le passer à la cire ou y passer d'abord une couche de "shellac" et deux couches de vernis pour obtenir une surface très polie.

CROCHET QUI PENETRE DANS LE MUR AVEC UNE PENTE



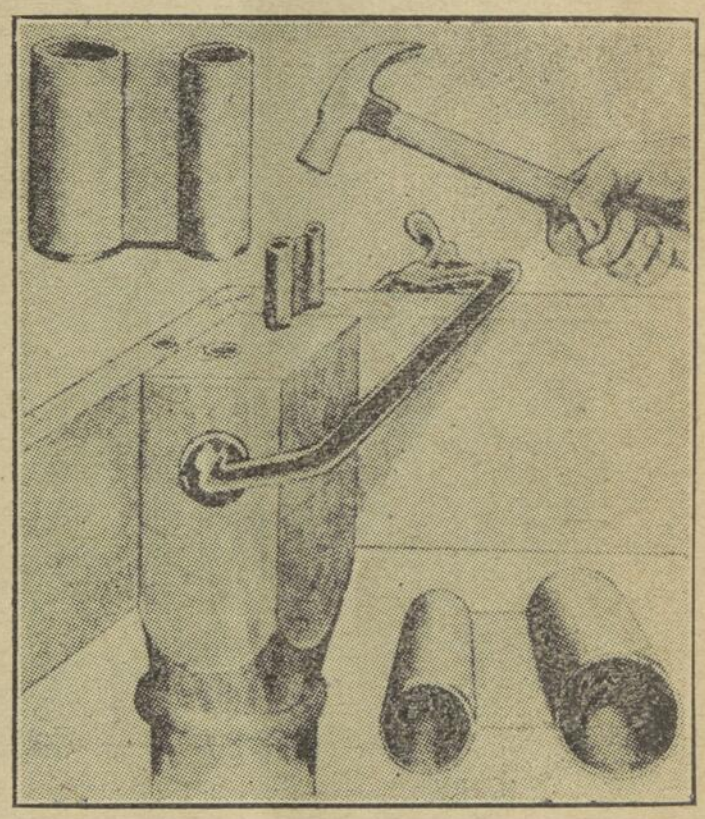
Le crochet commun que l'on enfonce dans les murs pour y suspendre de petits objets légers, tableaux, peintures, etc., sans abîmer les murs et les tapisseries, est appelé à être remplacé par un nouveau modèle qui pénètre dans le mur à un angle incliné ce qui lui donne une plus grande solidité. Ce nouveau genre de crochet est muni d'une tête en métal qui permet de l'enfoncer à coups de marteau.

L'ASSEMBLAGE DU BOIS

L'amateur qui construit une table, une chaise, ou quelque autre meuble nécessitant des mortaises pour l'assemblage, éprouve souvent une réelle difficulté à mener son travail à bonne fin.

Avec le nouveau genre de joint ci-contre, toute difficulté disparaît, en même temps que le travail se fait beaucoup plus rapidement.

Ce joint se compose de deux tubes métalliques réunis par une lame très résistante également de métal. Une des extrémités de ces tubes est coupante, de manière à s'enfoncer facilement dans le bois. Un simple coup d'oeil sur notre gravure



fait voir le mode d'emploi de ce nouvel accessoire et l'on comprend qu'un assemblage, fait de cette manière, présente toutes les garanties de solidité désirables.

Ce procédé n'est trouvé que depuis peu de temps, il est donc actuellement, peut-être assez difficile de se procurer ces joints chez le marchand de fer mais il est à présumer que la vente s'en effectuera bientôt d'une manière générale.

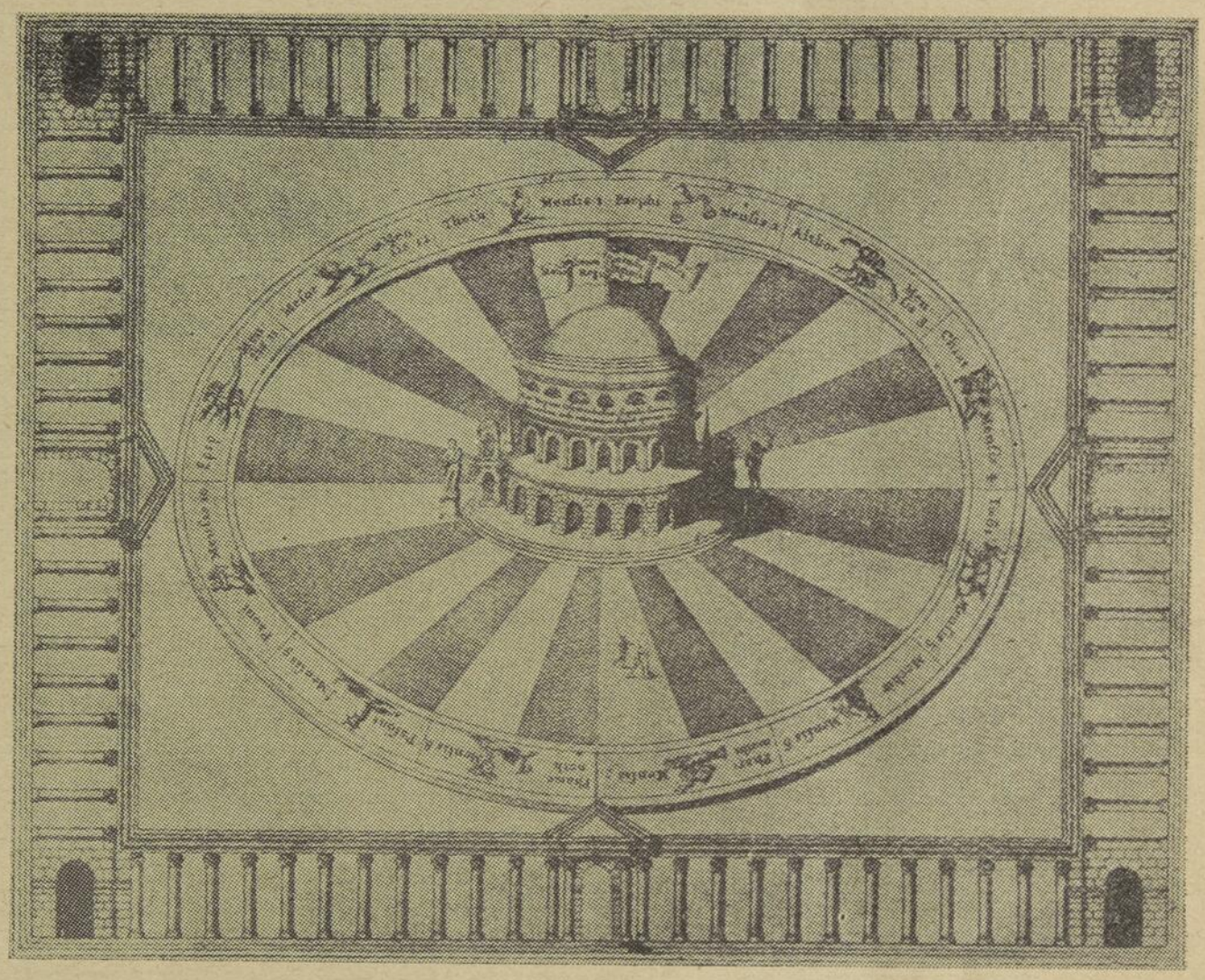
Les amateurs en seront sûrement satisfaits.

REGLEMENT DE COMPTE



Lâche-les bandit boche, ils ont assez souffert
Mes petits orphelins d'Alsace et de Lorraine;
C'est pour les arracher à tes griffes de fer
Que mes poilus sans peur sont entrés dans l'arène.

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE



Le Mausolée ou Tombeau du roi Mausole, à Halicarnasse.

Halicarnasse était située en Asie Mineure sur la côte sud-ouest de Carie, en un endroit fort pittoresque du golfe Céramique ou golfe de Cos.

Patrie d'Hérodote et de l'historien Denys, cette ville est aujourd'hui connue sous le nom de Bodrun. Elle faisait jadis partie d'une colonie dorienne dite Hexapole à cause des six villes Cnide, Halicarnasse, Cos, Jalyse, Camire et Linde qui la composaient. Fondée par les Doriens, elle eut ensuite des rois d'origine carienne, dont Mausole.

Il nous faut dire quelques mots sur ce roi dont le nom est devenu, avec une légère dérivation, le terme un peu pompeux appliqué aux tombeaux luxueux.

En archéologie, on désigne du nom de *mausolée* les édifices qui abritent les restes des défunts en l'honneur desquels ils ont été élevés, tandis que le mot *cénotaphe* ne s'applique qu'aux monuments vides dressés aux morts dont on n'a pas le corps.

La part que Mausole prit dans la révolte contre Artaxerxès Memnon, la conquête de l'Ionie, de la Lycie, et de diverses îles grecques, son action commune avec les Rhodiens et leurs alliés dans leur guerre contre Athènes, furent les princi-

paux actes de sa vie. Ils furent glorieux, sans doute, mais le nom de ce roi est surtout passé à la postérité à cause de la tombe que la reine Artémise, son épouse, lui fit élever après sa mort, en 355 avant Jésus-Christ.

Artémise s'adressa pour la construction du Mausolée aux architectes Satyrus et Pythis et aux plus célèbres sculpteurs de l'époque, à Scopas, à Leocharès, à Bryaxis et à Thimothéus. Le monument, qui avait été fait pour défier l'injure des siècles et proclamer à la postérité la grandeur d'un roi et l'affection impérissable de son épouse, dura peu. Il fut détruit au cours du sac d'Halicarnasse. Et lorsque Cicéron, qui visita cette ville, nous la décrit, il la donne comme déserte et ne mentionne pas le Mausolée.

Pourtant, le touriste qui, de nos jours, va jusqu'à Bodrun, peut encore y découvrir les anciens murs d'Halicarnasse et les vestiges de quelques théâtres et de quelques temples.

On est très exactement renseigné sur le Mausolée. Des fouilles entreprises en 1857 ont permis de retracer son plan et donnèrent lieu à divers projets de reconstruction du monument.

Depuis, de nouvelles études ont encore jeté des lumières plus précises sur le Mausolée, en sorte que si la fantaisie prenait quelque milliardaire américain de s'offrir la tombe d'un roi, il pourrait faire reposer ses cendres dans l'exacte copie d'une des Sept Merveilles.

Notre gravure antérieure aux travaux des archéologues contemporains, et visiblement inspirée par les descriptions incomplètes des auteurs anciens, offre forcément quelques inexactitudes. Elle donne pourtant un aspect général très impressionnant du monument.

Vous y voyez, en particulier, le noble péristyle quadrangulaire de colonnes doriques qui formait enceinte autour du mausolée. Celui-ci s'élevait au centre d'une cour intérieure pavée de mosaïque et de larges plaques de marbre blanc et vert. Çà et là étaient disposées des statues et au-dessus du mausolée était placé un superbe quadrige ou char à deux roues attelé de quatre chevaux.

Le roi Mausole, haut de dix pieds, les cheveux flottant sur les épaules, le visage garni d'une barbe courte et épaisse, conduisait le char. La figure du monarque était massive, indiquant la force, la décision. Ses yeux étaient encadrés par d'abondants sourcils, sa bouche était bien dessinée et calme.

Si vous voulez vous représenter ce qu'était exactement le mausolée, il vous faut supprimer par la pensée le dôme qui le domine sur notre gravure et le remplacer par le quadrige qui a été omis sur l'ancien document.

(A suivre)

—— o ——

UNE DIGUE IMMENSE

Près de New-York, il y a une digue immense qui a plus d'un quart de mille de longueur et une épaisseur de 216 pieds. Elle sert à détourner toute l'eau de la rivière "Croton" pour la faire passer dans des aqueducs qui la conduisent à New-York. C'est cette eau qui alimente la ville. A l'endroit où l'eau de la rivière Croton est arrêtée par cette digue, le niveau de l'eau a été élevé et forme un lac qui est le plus grand lac artificiel connu; il contient une réserve continuelle de 40,000,000,000 de gallons d'eau.



Les Tragedies de la Guerre

Une Histoire d'Espion

Voici une histoire absolument vraie. Elle est arrivée à un officier français il y a quelques mois. On dirait plutôt un roman dramatique et il y aurait certes là, la matière pour en faire un qui serait très émouvant.

Bornons-nous à raconter les faits tels qu'ils se sont passés, sans y rien changer, sans y ajouter la moindre chose.

O

Le capitaine Belmont avait été grièvement blessé dans un combat en Champagne. Relevé sur le champ de bataille, il fut porté à l'hôpital d'une petite ville voisine. Il y mourut quelques jours après, sans avoir repris connaissance. Ses poches ayant été vidées dès son entrée, parmi ses papiers on avait trouvé une enveloppe à l'adresse de sa femme, enveloppe à laquelle était jointe la note: "Prière de faire parvenir en cas de blessure grave". L'administration envoya donc la lettre et un avis. Mme Belmont, qui habite Paris, eut le temps d'arriver à X... avant que son mari ne fût mis en bière; quand elle se présenta à l'hôpital, il venait d'expirer.

La religieuse qui avait soigné le capitaine la reçut. C'était une femme d'âge, respectable témoin de toutes les misères

humaines, et pleine de tact et de douceur. Cette épouse douloureuse, qui avait eu le courage, jusqu'à présent, de contenir son chagrin, mais qui, aux premiers mots prononcés là, comprenant que tout était fini, était tombée dans ses bras en gémissant, lui fit pitié. Elle prévit la minute épouvantable où la jeune femme se trouverait en face de son mari atrocement défiguré et verrait ce que la méchanceté humaine avait fait de celui à qui elle s'était donnée. Elle ne pensa plus qu'à lui éviter ce coup, et sut si bien parler, trouver si juste dans son tendre coeur les mots qu'il fallait dire, qu'elle arriva à convaincre la veuve de ne point voir le corps de son époux, afin d'en conserver au dedans d'elle-même l'image intacte.

○

Mme Belmont avait pris le voile de la veuve. Elle vivait seule dans cet appartement où elle avait été si heureuse. Elle avait repoussé l'offre de sa mère qui lui proposait d'habiter avec elle ou de voyager. Car, au contraire, elle ne désirait aucune distraction: ce qu'elle préférait, ce qu'elle recherchait seulement, c'était d'être seule, seule avec lui, seule avec son souvenir. Toute présence lui était importune, odieuse même, puisqu'elle l'arrachait à lui, à la pensée de lui... On eût dit que, sachant combien le temps émousse l'acuité du souvenir, Mme Belmont voulut, pendant que la mémoire fraîche lui restituait encore presque toute la présence de son mari, voulut comme se remplir et s'enivrer d'elle.

Retenir le passé, vivre encore ce passé... Elle repoussait l'avenir, les minutes qui, impitoyablement, l'une après l'autre, passent et font que ce qui est tout proche devient un peu plus éloigné, puis davantage, et puis davantage encore,—et bientôt lointain.— et plus, et plus encore,—puis indistinct à l'horizon,—et enfin invisible!...

Elle vivait enfermée, cloîtrée dans son appartement, n'en sortant juste que s'il lui était impossible de faire autrement. Elle fouillait les armoires, sortait ses vêtements, son linge, relisait ses lettres, songeant longuement, indéfiniment, se rappelant tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il avait fait avec elle, toute leur vie, toute cette existence qui avait été vraie—et qui, maintenant, était un rêve! C'était la douceur de son désespoir...

Mais quand elle se réveillait, quand elle revoyait la vérité, quand elle se disait : "Il est mort! On l'a tué!" — et qu'elle imaginait cela, alors elle avait des crises de larmes, se tordait les mains et ne pouvait pas comprendre cette injustice, cet abominable crime des hommes et de Dieu.

○

Il y avait trois mois que Mme Belmont était veuve, quand, un matin, comme on lui apportait son courrier, elle éprouva une grande stupeur. Il se trouvait là une enveloppe, une large enveloppe à en-tête d'hôpital, et qui portait son adresse, "de l'écriture de son mari". Les yeux fixes, elle considérait ce papier, sans y oser toucher, elle ne respirait plus. Elle l'ouvrit cependant, et elle en tira une lettre qu'elle lut en croyant, à chaque ligne, qu'elle allait devenir folle. Dans cette lettre, qui était bien réellement du capitaine, celui-ci apprenait à sa femme qu'il avait été blessé en Champagne; évacué sur un hôpital de la côte normande, il n'avait pu,

sque-là, écrire, ni prévenir, ayant été trêmement bas, et inconscient pour nsi dire. Mais aujourd'hui il était sauvé. Il écrivait quelques mots seulement, d'une écriture faible, mais il indiquait l'époque de sa blessure, et c'était la même qu'avait dite la religieuse d'X... Mme Belmont, affolée, essayant pourtant de se calmer pour comprendre, relut cette lettre dix fois. Elle ne s'expliquait rien, mais si son mari, qui avait été mort, était vivant maintenant, c'est qu'un prodige, un miracle s'était accompli: elle tomba à genoux avec effusion.

o

Or ceux qui sont morts, hélas! ne ressuscitent pas.

Voilà ce qui s'était passé.

Le capitaine Belmont n'était jamais mort, et ce n'était pas lui qui avait expiré à X... Mais le mourant défiguré, transporté à l'hôpital d'X..., où il avait rendu le dernier soupir, était revêtu de l'uniforme et possédait les papiers du capitaine.

Celui-ci, en effet, raconta à sa femme que, laissé pour mort sur le champ de bataille et y sortant d'un long évanouissement, il s'était trouvé déshabillé, tandis qu'un homme inconnu, couvert de ses effets, coiffé de son képi. et qui venait manifestement de le dépouiller, avant de s'éloigner, le regardait. Le capitaine avait pu saisir son revolver, tombé à côté de lui, et le décharger dans le visage de l'homme. Puis il avait défailli de nouveau. Et c'est pendant cette syncope que les ambulanciers l'avaient découvert et emporté.

Il supposait que l'homme, qui avait volé ses effets militaires et qu'il avait tué, était un espion, lequel comptait, sous son déguisement, pouvoir plus facilement circuler dans nos lignes et observer ce qui s'y passait.

o

Mais aujourd'hui, — et voilà une des conséquences singulières de ce curieux épisode et l'une des étranges situations qu'a créées cette guerre,— aujourd'hui, bien qu'il soit vivant, le capitaine Belmont, son décès ayant été déclaré et officiellement inscrit, ne possède plus d'existence civile. Il n'est plus. Il n'a plus droit de signer, pouvoir ni qualité de recevoir, d'acquérir, de vendre, de tester ou donner. Il est exclu de la société vivante. Et, bien qu'il ne soit pas mort, sa femme est légalement sa veuve et, s'il lui naissait un enfant, cet enfant serait posthume.

Et, pour abolir cette situation absurde, pour rendre à M. Belmont sa personnalité civile, son droit d'exister et la reconnaissance effective de cette existence, sans doute faudra-t-il bien des démarches auprès de fonctionnaires nonchalants et qu'on dérange, et peut-être plus d'un jugement.

—— o ——

LA TEMPERATURE DU CORPS

Le corps de l'homme peut endurer une température de 212 degrés de chaleur, la température qui est celle de l'eau bouillante. Ce fait est dû à 2 causes, d'un côté le corps est un mauvais conducteur de la chaleur et d'autre part la transpiration produit un abaissement de température dans le corps. Des hommes ont pu résister durant plusieurs minutes à une chaleur de 300 degrés.

LA PIERRE A SAVON

CHEZ les marchands de curiosités, on trouve souvent des petites statuettes chinoises représentant des personnages ou des animaux et exécutées dans une manière qu'on nous désigne comme étant la "pierre à savon".

Sa couleur est variable, tantôt blanche, tantôt brune, tantôt rose, avec des veines analogues à celles que présente le marbre. Elle a aussi l'aspect, le poli et le brillant du marbre, mais elle est moins froide au toucher, moins lourde, et l'on se rend compte qu'elle est facile à entamer; en fait, on peut la rayer avec l'ongle.



Statuette en pierre à savon.

C'est précisément en raison de la facilité avec laquelle elle se laisse tailler et graver qu'on l'a choisie pour la confection de figures et d'ornements délicieux qui peuvent se vendre à très bas prix.

Il n'y a guère que la main d'oeuvre qui coûte, la pierre, elle, est très bon marché, c'est purement et simplement du "talc", "un silicate hydraté naturel de magnésie", nous disent les chimistes.

Le talc est bien connu sous la forme de poudre blanche. Cette poudre vous l'avez remarqué, a un toucher gras et savonneux. La même chose peut être dite du talc quand il est en bloc, d'où vient qu'on l'appelle pierre à savon.

Les emplois du talc sont innombrables. Il est usité dans les manufactures de papier pour donner du poids, du brillant et du poli au papier ; on l'utilise dans l'apprêt des cotons: on en ajoute aussi dans les savons, non seulement pour faire du poids, mais aussi en raison des qualités qu'il possède pour nettoyer.

On en fait des crayons blancs qui donnent une ligne plus fine que la craie : on s'en sert de base dans les poudres de riz et les poudres dentifrices ; on l'emploie pour l'apprêt des peaux et des cuirs.

Il est généralement blanc avec une légère teinte. Après qu'on l'a taillé et gravé pour en faire des statuettes, on le colore au moyen d'oxydes métalliques et c'est ainsi qu'on obtient les nuances souvent remarquables dont nous parlions plus haut.

—— o ——

LES EFFETS DES COURANTS ELECTRIQUES

Les courants électriques en forme de vagues qui se succèdent rapidement, produisent l'insensibilité d'une douleur et agissent comme si la partie qui reçoit les courants était insensibilisée par un autre liquide anesthésique comme l'éther. Si l'on applique les courants aux doigts ou au pouce, on peut transpercer ceux-ci avec une épingle sans ressentir de douleur.

UNE EXPERIENCE TRES SIMPLE ET TRES CURIEUSE

—o—

CETTE expérience ne réclame qu'un matériel réduit à sa plus simple expression. Il s'agit de prendre un texte imprimé ; peu importe sa nature ; et on pourrait même dire peu importe la grandeur des caractères : l'effet sera le même.

Cependant, pour arriver à un résultat plus frappant, il vaut mieux choisir un texte où les lignes soient très écartées les unes des autres, très interlignées, comme disent les imprimeurs ; on pourra tout uniquement faire porter l'expérience sur un titre, sur une ou deux lignes un peu isolées, et se détachant très nettement sur le papier.

Le second ustensile qui nous est nécessaire — et suffisant d'ailleurs — sera une feuille de papier blanc, absolument quelconque : il est pourtant essentiel qu'elle ne soit pas transparente par elle-même, car on ne se trouverait plus en présence de la particularité qui fait justement l'amusant de la chose. On prendra donc du papier à lettre ordinaire. Au surplus quand on aura bien compris la chose, on pourra expérimenter sur divers papiers.

Ce qui est essentiel, c'est que celui que l'on choisit ne laisse pas normalement et à première vue deviner les caractères qui sont sur le papier que l'on a pris comme sujet d'expérience : il est indispensable également que l'opacité du papier ne soit pas exagérée.

Sur notre texte imprimé, nos lignes de titre, par exemple, nous appliquons une première fois la feuille de papier blanc, en la laissant demeurer immobile ; il nous est impossible de lire la phrase, les caractères. Mais voici que, tout en continuant d'appuyer sur la feuille de papier blanc, non seulement de la main droite, mais encore d'un ou deux doigts de la main gauche, nous lui donnons un mouvement alternatif de droite à gauche ; ou encore, nous lui imprimons une sorte de mouvement circulaire à la surface du texte imprimé.



La façon de faire transparaître les caractères d'impression.

Quel ne va pas être notre étonnement de voir pour ainsi dire la transparence du papier s'accuser de façon instantanée : et, grâce à cette diminution d'opacité, les caractères et les mots que nous ne pouvions lire, deviennent dès maintenant absolument lisibles. On avouera que la chose est curieuse ; et lorsque nos lecteurs, suivant nos recommandations et indications, se livreront à cette expérience et verront la transformation se faire, ils seront, tout comme nous, surpris du phénomène.

Toutefois, en ces matières, ce n'est pas tout que d'observer, il faut chercher à expliquer.

Certaines gens ont prétendu, ce qui n'est pas tout à fait inexact, que l'espèce de feutre que constitue le papier, qu'il s'agisse de papier à lettre ou de papier de journaux, n'est pas absolument homogène ; il présenterait donc des trous, de place en place ; et quand on premène le papier blanc à la surface du papier imprimé, grâce à cette persistance des impressions lumineuses dont nous avons eu souvent à parler, une série de trous du papier viendraient se présenter successivement et à intervalles extrêmement rapprochés devant les caractères d'impression ; ils permettraient à l'oeil de voir les caractères.

Il nous semble qu'invoquer ces trous — qui existent bien dans le papier, mais qui sont absolument minuscules — pour motiver l'apparition des caractères d'impression sur la feuille, c'est aller bien loin.

Ce qui est plus vrai, c'est que, comme on peut s'en rendre compte en examinant une feuille de papier au jour, même une feuille de papier qui semble absolument homogène, présente des inégalités d'opacité ; ce sont des portions plus ou moins rapprochées les unes des autres qui offrent une transparence relativement beaucoup plus grande que le reste de la feuille.

Par suite du déplacement de ces portions relativement transparentes, de leur passage très rapide et très répété sur le texte imprimé comme conséquence toujours de la persistance des impressions lumineuses, notre oeil profiterait de ces sortes de vitres ménagées dans la masse de la feuille de papier, et apercevrait alors les caractères d'impression beaucoup mieux que quand le papier reste immobile avec des portions très opaques toujours sur les mêmes caractères, ou les mêmes parties du texte imprimé.

Cette explication ne vaut peut-être pas très cher, mais c'est la seule qu'on puisse trouver.

En tout cas, cette petite expérience est facile à renouveler, et elle permet de pressentir le monde qui nous demeure inconnu dans les phénomènes de vision.

——o——

UN ESSUIE-PLUMES PRATIQUE

Dans certains grands établissements on a pris l'habitude de remplacer les essuie-plumes par une simple patate dans un des petits compartiments d'un écritoire.

Dans cette patate sont plantées les plumes et chaque personne qui prend un porte-plume, le repique dans la patate quand elle a fini de s'en servir. Une patate ainsi piquée d'une douzaine de porte-plumes ressemble assez à un porc-épic. On prétend, et il est facile de se rendre compte de la véracité de cette assertion, que les plumes ainsi piquées dans une patate sont préservées d'une façon parfaite contre la rouille et les autres taches occasionnées d'habitude par les acides de l'encre.

—— o ——

Le lac Salawik, près de "Dawson" en Alaska, mesure plus de 60 milles d'un côté à l'autre. Un fait curieux c'est que ce lac ne gèle pas l'hiver dans un pays aussi froid. Il communique certainement avec l'océan par des voies souterraines car le niveau de ses eaux baisse en même temps que le flux et reflux de cet océan.

TROIS JOURS DANS UN TROU D'OBUS

C'était au début de l'attaque contre Verdun. Depuis deux jours, l'artillerie lourde allemande tonnait sans arrêt.

Bouleversée durant des heures entières par des 305 et des 380, les tranchées de première ligne françaises étaient devenues intenables. Il fallut les évacuer.

Sous une infernale avalanche d'obus, nos troupes, tout en se repliant, se créaient des abris; mais les renforts ennemis ne cessaient d'augmenter. Nos adversaires lançaient dans la fournaise d'énormes masses d'hommes.

Malgré leur bravoure farouche, nos troupes devaient, accablées par le nombre, céder peu à peu du terrain. C'est ainsi qu'une compagnie d'infanterie fut amenée, sur la rive droite de la Meuse, à abandonner F...

Elle se retira en bon ordre, sous la protection d'une de ses sections qui, durant plus de deux heures, ne permit pas à la vague ennemie d'avancer. Cette section avait subi des pertes sérieuses; elle ne comptait plus qu'un lieutenant et vingt-six hommes.

Ces braves venaient de recevoir l'ordre de se replier à leur tour et, sur un signal, ils s'étaient élancés pour rejoindre leur compagnie, quand un tir de barrage, subitement, leur coupa la route.

Couchés dans un champ, ils attendaient la fin de la rafale, mais leur situation devenait critique. Pris entre deux feux, ils allaient fatalement être anéantis, quand leur lieutenant, qui venait d'apercevoir une immense excavation toute proche produite par la chute d'un 380, ordonna à ceux qui l'accompagnaient encore d'aller s'y réfugier.

Quelques minutes plus tard, tous les survivants de la section étaient réunis dans ce trou de 20 pieds de diamètre.

Isolés au milieu de l'avalanche de mitraille qui s'entrecroisait au-dessus, nos braves s'occupaient d'améliorer leur position.. Ils travaillaient fébrilement et bientôt l'orifice ouvert par la marmite allemande se trouva protégé par une pile de sacs de terre et converti en abri assez sérieux.

Fiers de leur oeuvre, les soldats se groupèrent autour de leur chef et, quand celui-ci, après leur avoir donné quelques instructions, ajouta: "Nous résisterons ici jusqu'à la dernière extrémité", tous les hommes, dans un même mouvement spontané, répondirent:

—C'est entendu, mon lieutenant, vous pouvez compter sur nous.

Dans la nuit qui suivit, le bombardement allemand redoubla de violence. De tous côtés, des incendies s'allumaient. Terrés dans leur trou, prêts à répondre à toute menace de l'ennemi, les hommes veillaient. Le jour les trouva à leur poste.

Dans le village qu'ils avaient quitté précipitamment après l'avoir si longtemps défendu et dont ils n'étaient séparés que par trois ou quatre cents verges, les Allemands avaient pris leur place. Y étaient-ils nombreux? Ils n'en avaient aucune idée. Ils souffraient de leur inaction; aussi étaient-ils décidés à profiter de l'obscurité pour réintégrer nos lignes. Déjà, ils s'entendaient en vue de cette expédition

lorsqu'une patrouille allemande apparut à l'entrée du village.

Il ne fallait pas hésiter. Le lieutenant désigna deux de ses meilleurs tireurs. Ce fut rapide. Deux Allemands s'effondrèrent, les autres prirent la fuite.

La riposte ne se fit pas attendre. Une grêle de balles vint bientôt, en effet, s'abattre sur le réduit.

L'eau qu'ils avaient recueillie au fond d leur trou et dont ils avaient empli leur bidons s'épuisait.

Coûte que coûte, il leur fallait rejoindre leur compagnie. Ils attendaient le moment propice. Mais les Allemands n'étaient pas disposés à les laisser échapper. Pour les amener à capituler, ils commencèrent par cribler d'obus leur réduit. Un



A l'aide de sacs de terre, le trou d'obus fut aménagé en abri sérieux.

Autour d'eux, on se battait avec rage. A cinq cents pas, ils distinguaient nos nouvelles tranchées et ils ne pouvaient s'en approcher, car dès qu'un homme se montrait hors de l'excavation, celle-ci était aussitôt criblée de balles.

L'aurore trouva les vaillants reclus nerveux. Ils n'avaient plus rien à manger. même projectile tua trois hommes et en blessa deux autres, mais leurs compagnons préféraient mourir plutôt que de se rendre. Croyant les avoir à leur merci, nos adversaires firent taire leurs canons, et de l'infanterie sortit du village.

En courant, les Allemands se précipitèrent sur la poignée d'hommes qu'ils

espéraient bien atteindre, mais ceux-ci ouvrirent un feu si violent et d'une telle précision que l'ennemi ne put avancer.

Dans leur trou, nos poilus, noirs de poudre, affreux et magnifiques, exultaient. Cependant, ils se savaient perdus: ils n'avaient plus de cartouches.

Alors, savez-vous ce qu'ils firent?

Avec des mouchoirs, une ceinture de flanelle bleue et les pansements rougis par le sang des blessés, ils confectionnèrent un drapeau. Ils l'attachèrent à un fusil qu'ils fixèrent entre des sacs de terre et, quand nos trois couleurs glorieuses flottèrent au-dessus de ces braves, leur officier déclara:

—Puisque nous n'avons plus de munitions, nous allons laisser les Allemands s'approcher jusqu'à vingt pas et nous nous jetterons sur eux à la baïonnette.

—Nous vous suivrons, mon lieutenant, répondirent les hommes.

Mais ces braves ne devaient pas mourir. Leur drapeau, que les balles ennemies commençaient à déchiqueter, avait été aperçu par nos observateurs. Des ordres avaient été donnés.

Brusquement, plusieurs de nos batteries se mirent à cracher de la mitraille sur F... et, avant que les Allemands eussent eu le temps de répondre à cette rapide offensive, un de nos bataillons parvenait à la hauteur du fortin, dont il délivrait les défenseurs et, avec eux, s'élançait à l'assaut de F... qui resta entre nos mains.

—— o ——

De temps immémorial, les plumes chinoises ont été de simples petits pinceaux avec lesquels ils tracent ou, à proprement parler, dessinent les lettres curieuses de leur alphabet.

Un Duel de Trois Heures en Mer à Coups de Canon

CE duel de trois heures au canon entre le cargo français "Colbert" et un sous-marin ennemi, est une histoire de la mer étrange, émouvante.

Le "Colbert", 7,000 tonnes, est un navire de la Havre-Péninsulaire.

Les officiers, au fumoir, les passagers, dans l'entrepont, rêvent après déjeuner, bourrent leurs pipes, apprêtent le bridge, échangent des souvenirs. Un obus tombe, au long du bord. Parti d'où ? Nul ne sait.

On pourrait croire à quelque illusion collective si une gerbe d'eau, jaillie à tribord, et qui couvre l'avant, ne donnait la certitude d'une attaque. Trois minutes plus tard, second obus, par bâbord cette fois. Le "Colbert" est encadré.

Le commandant a sauté sur la passerelle. L'officier de quart lance à toute volée l'impérieux message par T. S. F. "Silence. Tous, écoutez ! Un sous-marin nous attaque !" L'horizon lisse, nu, ne rêvèle d'abord rien.

Au porte-voix, le commandant, froid, résolu, transmet ses premiers ordres: tout le monde sur le pont, descendre les canots de sauvetage ; chaque passager doit passer tout de suite sa ceinture de sauvetage.

Des minutes passent, lourdes d'angoisse, fiévreuses d'apprêts. Loin, aux confins de l'horizon, une forme dentelée a surgi.

Le château du sous-marin, périscope et kiosque, émerge comme la tour d'un manoir englouti. La coque ensuite se révèle avant d'abord, puis arrière, sur un rythme d'escarpolette ; puis les deux tourelles blindées.

Le sous-marin en surface se dessine souple, long de près de 300 pieds, puissant, pareil à quelque croiseur de chasse. Lui aussi force de vitesse. Ses fumées de mazout tourbillonnent, jaunes, épaisses, mêlées d'étincelles.

Le commandant, à la jumelle, calcule sa vitesse : 16 noeuds environ.

Une rafale d'obus, par salves de deux, continue vingt minutes durant, à encadrer le transport. De nombreux ordres sont transmis tous les passagers dans les cales, — les canonniers à leur pièce, — n'ouvrir le feu qu'au commandement, — et puisque le combat s'annonce, arborer les couleurs de France.

Surpris de ne recevoir aucune riposte, les pirates avancent avec des soins avantageux. Le "Colbert" présente son arrière son canon reste encore masqué. Le sous-marin est à trois mille environ. Soudain une voix : "Ouvrez le feu!" Le duel s'engage.

Le tir ennemi — l'allemand canonne à coup de 105 — se précise. Un premier obus ouvre une brèche de 20 pouces. Un deuxième suit.

Un troisième, par un extraordinaire hasard, vient de sectionner net l'antenne droite de la T. S. F. Dès ce moment, l'appel du "Colbert" ne peut plus être lancé. Loin en mer, les navires de toute classe, torpilleurs, chalutiers, vapeurs, qui ne cessaient de répondre en manière d'encouragement : "Nous accourons !" se taisent. Le brusque arrêt du message les impressionne : ils jugent que le Colbert vien d'être torpillé.

Avec une régularité de chronomètre, les obus s'abattent deux par deux à la minute. A 3 h. 40, un 105, bien pointé, broie la tuyauterie par où s'échappe la vapeur. Des fumées brûlantes s'évadent, en sifflant. Un brouillard blanc couvre le pont. Jugeant que ce dernier obus vient d'incendier le cargo, les officiers du sous-marin arrêtent le tir un quart d'heure. Le submersible redouble de vitesse, au maximum de ses moteurs.

L'homme de barre navigue dans une suffocante buée. Pour le garder des gerbes d'eau, et fixer sans erreur les écarts du compas, le commandant fait dresser sur la passerelle une vraie barrière de matelas. De ce fortin de fortune, un mouchoir sur la bouche, il règle le tir de sa pièce. Cent cinquante coups sont ainsi tirés.

Le sous-marin, étonné de cette lutte désespérée, veut se rapprocher pour mettre à coups de torpilles, la parenthèse suprême. Mais c'est à nos obus alors de l'encadrer. Il ralentit.

Ce duel au canon dure jusqu'à 4 heures et demie. A ce moment, un floconnement de fumées noires annonce du renfort. Un chalutier apparaît. Il est armé d'une pièce puissante. En avançant il ouvre le feu.

Les pirates, jugeant le combat dangereux, prennent le parti de se dérober. Les deux tourelles du croiseur sous-marin s'abaissent : fuite, plongée.

Une heure plus tard, des torpilleurs en patrouille rejoignent le "Colbert". On compte les victimes : un mort, vingt blessés, dont sept grièvement. Ces derniers transbordés, son amenés en hâte à Toulon.

Vaillance du commandant, bravoure de l'équipage, sang-froid des canonniers, belle tenue des passagers, tels sont les éléments additionnés qui ont sauvé d'une mort certaine le cargo combattant au parrainage illustre.

—— o ——

Cinquante et un ans auparavant, en 1865, le général William Booth fonda l'Armée du Salut.

EXCENTRICITE DE MILLIONNAIRES

S'IL plaisait un beau matin à M. Carnegie, à M. Rockfeller ou à tout autre milliardaire de jeter à poignées par l'une de ses fenêtres le contenu d'un de ses coffre-forts, il est fort probable que l'opinion publique en serait fort émue et croirait celui-ci atteint d'un soudain accès d'aliénation mentale.

Pourtant, au cours de ces dernières années, on a pu souvent constater, sous des formes diverses, chez de notoires princes de l'or, le désir immodéré de jeter leur argent sinon par la fenêtre, du moins pour la réalisation des choses n'ayant que le mérite de l'excentricité.



Les invités d'un millionnaire au milieu de tous les représentants de la basse-cour.

Savoir dépenser son argent n'est, en effet, pas aussi aisé que l'on pourrait se l'imaginer lorsqu'on jouit de revenus aussi considérables que ceux des richissimes nababs du nouveau et de l'ancien monde.

Savoir transformer l'or, en bien, en beau, en utile et aussi en agréable, n'est pas à la portée de tous, et on en trouve la preuve dans l'emploi si souvent vain et futile, parfois stupide même, que les gens riches font de leur fortune.

Doit-on rappeler à ce propos les banquets excentriques, organisés en Amérique ou en Angleterre par divers souverains du capital ; banquets équestres en gondoles, polaires, ou même champêtres, dans le genre de celui où l'amphitryon ne trouva rien de mieux que de recevoir ses invités au milieu de tous les représentants de la basse-cour, depuis le pigeon pattu, jusqu'au cochon rose.

Ce fut "very fine", assurèrent les privilégiés, mais assurément moins délicat que la façon dont M. Spiridinoff, millionnaire moscovite bien connu, célébra ses noces d'or.

Deux cents personnes furent invitées aux réjouissances qui marquèrent cet événement et chacune de ces deux cents personnes reçut à cette occasion une carte d'invitation spéciale en or pur.

Chaque carte pesait deux tiers d'once, la totalité de l'or employé a donc été de plus de huit livres, soit environ $2680.

Le métal fut transformé en cartes sur lesquelles on grava l'invitation en émail.

Ah ! qu'il faut donc être ingénieux quand on est trop riche !

—— o ——

Les personnes qui meurent d'un cancer avant l'âge de trente ans sont très rares. On estime que 97 pour cent des personnes qui meurent de cette maladie ont plus de trente années et 90 pour cent ont plus de quarante ans.

Superstitions Serbes

UN de nos compatriotes, qui a jadis combattu dans les Balkans, écrivait l'autre jour la surprise qu'éprouvaient la plupart de nos "poilus", en constatant que les farouches et glorieux guerriers serbes ne voudraient pour rien au monde s'avancer au feu sans la protection hypothétique d'amulettes et de talismans. ,

Pour qui connaît la Serbie, il n'y a pas là de quoi s'étonner outre mesure : nos alliés sont parmi les plus superstitieux des peuples d'Europe.

A certaines époques de l'année, les fermiers serbes confectionnent des petites croix de bois qu'ils placent dans leurs vignobles et dans leurs champs pour les protéger contre la grêle.

C'est surtout le 24 avril, jour de la fête de saint Georges, que les superstitions populaires se donnent libre cours en Serbie. Toutes les femmes ont, ce jour-là, recours à maints curieux procédés, renouvelés de la sorcellerie, et qui, telle est du moins leur conviction, les rajeunissent et embellissent leurs traits.

La jeune fille qui désire un teint pâle va porter un bouquet de fleurs sous un rosier blanc et y laisse son bouquet toute une nuit. Celle qui souhaite, au contraire, des couleurs un peu vives, porte son bouquet sous un rosier rose. Au matin, on va chercher les bouquets dont les fleurs sont éparpillées dans l'eau d'un bain.

Les jeunes filles serbes qui désirent connaître le nom de leur futur mari, ramassent les premières mies de pain qui jonchent la nappe de la table, au moment du dîner. Elles les plient alors dans leur mouchoir avec un petit morceau de bois, et le tout est placé sous leur oreiller quand elles se mettent au lit.

Elles imaginent que leur futur mari leur apparaîtra dans un rêve, à minuit. Et comme, pour venir les rejoindre, il est possible qu'il ait à traverser l'eau, le morceau de bois, placé avec les mies de pain, est supposé leur servir de bateau.

Dans certaines parties de la Serbie, tous les maître de maison conduit un mouton à l'église, une fois l'an. On place un cierge allumé sur la tête de l'animal, que le prêtre bénit en récitant une courte prière dans laquelle il appelle la prospérité sur les affaires du fermier. A la fin de cette petite cérémonie, le mouton est tué et rôti ; on le mange et on donne sa peau au prêtre. Si les Serbes n'emploient pas le marc de café ou la boule de cristal pour lire l'avenir, ils ont, du moins, d'autres procédés aussi singuliers, comme celui de l'os de mouton.

Quand on tue un mouton et quand on l'a cuit, les os de l'épaule de l'animal sont toujours l'objet d'un examen rigoureux, car différents détails, que les initiés y peuvent apercevoir, ont la plus grosse importance.

On affirme qu'on parvient à découvrir sur la partie plate de l'os de l'épaule, si l'on aura prochainement une guerre ou si la paix va continuer.

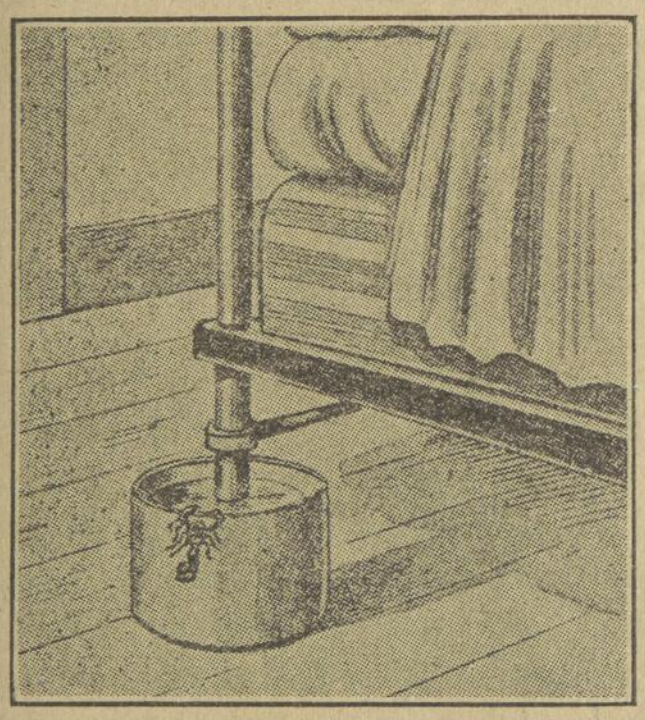
Cela tient à une différence de couleur, tantôt claire, tantôt sombre de certaines parties de l'os. Auprès de la partie supérieure de l'os, on peut observer de petits trous qui, selon leur forme et leur position, sont dénommés par les Serbes "berceaux" ou "cercueils". Si les berceaux l'emportent par le nombre, c'est signe de joie ; dans le cas contraire, il faut s'attendre à des tristesses dans la maison, à moins qu'on ne sache, à temps, conjurer le mauvais sort par quelque mesure efficace.

—— o ——

LA TERREUR DU MEXIQUE

C'est des scorpions que nous voulons parler. Une statistique révélait dernièrement qu'au Mexique près de "quatre mille" personnes mouraient annuellement par suite de piqûres de scorpions.

Dans la petite ville de Dorango, notamment, les scorpions fourmillent littéralement, en dépit des efforts qu'on fait pour s'en débarrasser. On calcule qu'on y tue chaque année plus de 150,000 de ces dangereux animaux et pourtant leur nombre ne semble pas diminuer.



Pour se protéger contre les scorpions.

Les scorpions ont le corps très long et leur abdomen, uni au thorax dans toute sa largeur, se rétrécit brusquement de manière à constituer une sorte de queue grêle, composée de six anneaux dont le dernier se termine par un crochet aigu ou un dard.

Ce dard présente, au-dessous de la pointe, plusieurs ouvertures qui communiquent avec une glande venimeuse.

La piqûre des scorpions rencontrés dans le midi de l'Europe ne paraît jamais être mortelle pour l'homme, mais dans les pays chauds des deux hémisphères et particulièrement au Mexique, si un médecin n'intervient pas à temps, une personne piquée meurt environ douze heures après.

Les scorpions du Mexique sont de couleurs variées. Quelques-uns sont presque transparents, d'autres sont bruns ou presque noirs. Dans la journée ils se cachent dans des endroits obscurs.

Au Mexique, il est absolument nécessaire de secouer ses chaussures avant de se les passer aux pieds, pour en rejeter le scorpion qui s'y serait égaré. De même, il faut prendre de nombreuses précautions pour empêcher les scorpions d'entrer dans les appartements

Un procédé auquel on a très fréquemment recours pour empêcher les scorpions de monter sur les lits et se cacher dans les couvertures, consiste à faire tremper les pieds du lit dans des boîtes de fer-blanc remplies de kérosène ou d'acide sulfurique.

Pendant votre sommeil, le scorpion cherche à aller vous rejoindre : il grimpe jusqu'au bord supérieur de la boîte et là, il fait un plongeon dans le liquide, où il périt.

—— o ——

L'on dit souvent d'une personne très riche qu'elle est riche comme Crésus. On a pu évaluer d'après les documents historiques la valeur de la fortune de ce fameux riche qui s'appelait "Crésus". Il paraît que sa fortune était d'environ $20,000,000.

LI HUNG TCHANG ET BISMARCK

LI HUNG TCHANG, dans ses "Mémoires", raconte une visite qu'il fit à Bismarck. "Il m'a, dit-il, fait boire de la bière, ce qui ne m'était jamais arrivé. Nous avons parlé de la politique internationale et de l'influence allemande en Extrême-Orient. "Pour le moment, m'a-t-il dit, vous ne nous voyez pas beaucoup parce que l'Allemagne unifiée est encore une jeune nation. Mais le temps va venir où elle règnera sur l'Europe. L'Angleterre, malgré son bruit et sa fumée, a des centaines de points faibles et elle sait bien qu'un conflit avec une puissance comme la nôtre pourrait être sa fin. Je hais ces hableurs d'Anglais."

Avant de prendre congé je dis au chancelier que certaines gens m'appelaient le Bismarck asiatique. Le prince réfléchit comme s'il pesait mes paroles, ses yeux brillèrent sous ses sourcils épais et, se penchant vers le capitaine Ruffbach, qui nous servait d'interprète : "Dites à Son Excellence que les Français ne prendraient pas cela pour un compliment." Je ris à mon tour ; nous nous serrâmes la main et nous convînmes que les Français ne l'aimaient pas. "Ainsi, reprit-il, on vous appelle le Bismarck asiatique ? Eh bien ! je vous assure, je ne compte pas qu'on me nomme jamais le Li Hung Tchang d'Europe."

Ainsi, cette idée de régner sur l'Europe a toujours hanté le cerveau des Boches. Toujours, ils ont jalousé le bruit et la fumée de l'Angleterre ; toujours ils ont haï "ces hableurs d'Anglais." Après avoir exhalé sa haine, Bismarck fait de l'esprit, au sujet des Français, ce qui fa rire Li Hung Tchang. Il n'y a cependa pas de quoi. Puis le fameux chancelier fer réfléchit qu'en lui comparant Li Hu Tchang on lui fait du tort, et il se veng par une réplique que Li Hung Tcha prend sans doute, lui ,pour un complimen Parlant ensuite du fameux Krupp, Bi marck dit : Le bruit de ses usines est a jourd'hui un chant de paix ; mais d main la voix de ses bouches de bronz peut terrifier l'ennemi."

—— o ——

COMMENT SE NOURRIT LA BALEINE

Les mâchoires d'une baleine atteignen parfois la longueur de 20 pieds et sa bou che quand elle est grande ouverte, peu mesurer 12 pieds de largeur par 18 d hauteur. Son gosier cependant est si pe tit qu'un oeuf de poule y passerait diffi cilement. Pour vivre la baleine rempli sa bouche d'eau puis après l'avoir refer mée elle chasse cette eau par ses évents e de cette façon tous les animalcules ou petits poissons qui se trouvaient dans cet te eau sont retenus dans son énorme bou che. Le travail d'élimination de cett grande quantité d'eau est très lent; mai comme la baleine n'a rien autre chose à faire ce travail est continuel et elle mang si régulièrement qu'elle accumule souven plus d'une tonne d'huile dans son volu mineux système.

DETAILS SUR LE GROS CANON ALLEMAND DE 16 1-2 POUCES

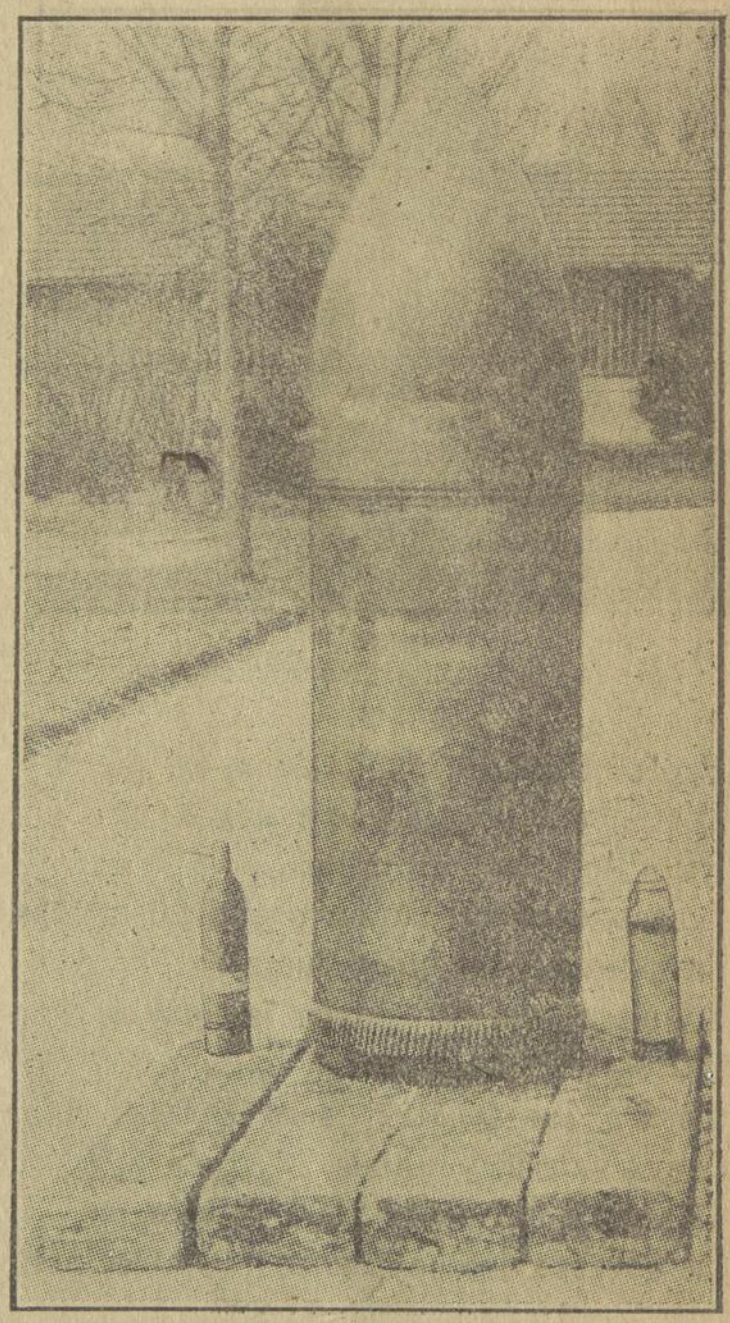
L'énorme obus que l'on voit sur la gravure ci-dessus est un obus allemand, celui que lancent leurs fameux canons de 16½ pouces. Cet obus offre un intérêt tout particulier en ce sens que c'est le seul de l'espèce que nous possédions. Ce gros obus tiré d'une distance de 7½ milles est tombé dans un terrain mou près d'un des forts extérieurs de Verdun et n'a pas fait explosion.

On peut se faire une idée des dégâts que peuvent causer de pareils obus quand on les compare aux obus des canons de petit calibre dont on voit un specimen à droite et à gauche de la gravure. A droite se trouve un obus du 77 mm allemand et à gauche un obus du glorieux 75 mm français. Ces deux canons ont à peu près le même diamètre, soit environ 3 pouces, mais le canon français est d'une supériorité incontestable et considérable sur le canon allemand, tant au point de la rapidité du tir que de sa justesse et de sa précision.

L'autre gravure représente un de ces fameux canons monstres de 42 centimètres (16½ pouces) dont se servent les allemands pour envoyer ces obus.

Les servants de ce canon de 16½ pouces portent des appareils protecteurs sur la bouche, les yeux, les oreilles et se couchent la poitrine contre terre quand la pièce est prête à partir, afin d'éviter d'être blessés par le choc de la décharge.

L'emplacement du canon est complètement miné et les ingénieurs qui ont charge de la pièce, prêtent serment de faire sauter ces mines pour détruire la pièce si



Obus de 420 tombé près de Verdun; à gauche le petit obus du 75 français et à droite, l'obus du 77 allemand

celle-ci est menacée d'être prise.

Voici les détails que donne le "New-York World", sur le fameux canon howitzer allemand de 42 centimètres (16,5 pouces).

Poids du canon, 97 4-5 tonnes.

Poids de la plate-forme, 41¼ tonnes.

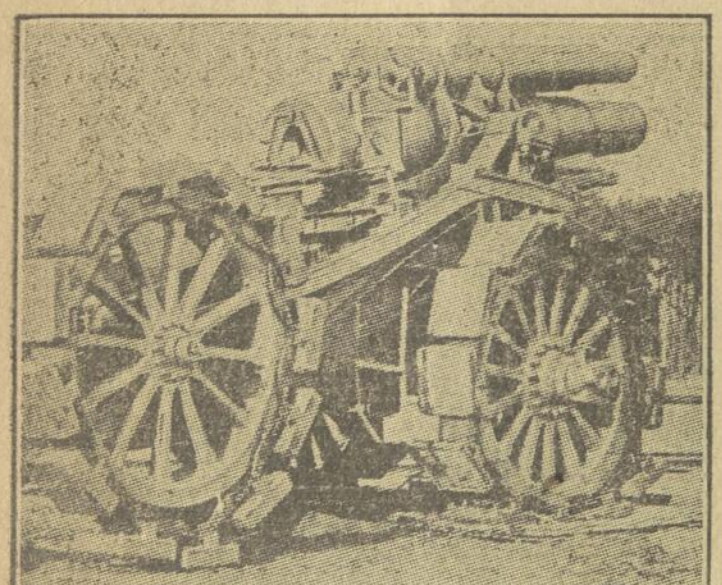
Longueur du canon, 16 pieds 5 pouces.

Poids de l'obus, 2107 livres.

Longueur de l'obus, 4 pieds 10 pouces.

Nombre de parties dans le canon, 172.

Wagons nécessaires à son transport, 12.



Le fameux canon howitzer allemand

Profondeur des fondations, 26 pieds.

Distance à laquelle le canon a tiré sur la ville de Liège, 12 milles.

Le montage du canon prend 26 heures.

Le pointage prend 6 heures.

L'homme qui fait partir le coup se tient à 300 verges.

Toutes les fenêtres sont brisées dans un rayon de 2½ milles.

Chaque coup coûte 2600 dollars.

Le nombre des hommes nécessaires pour le service du canon est de 200.

—— o ——

L'ART DE LA RESPIRATION

Savoir respirer est un art. Une personne en santé qui respire normalement consomme 14 pintes d'air à la minute.

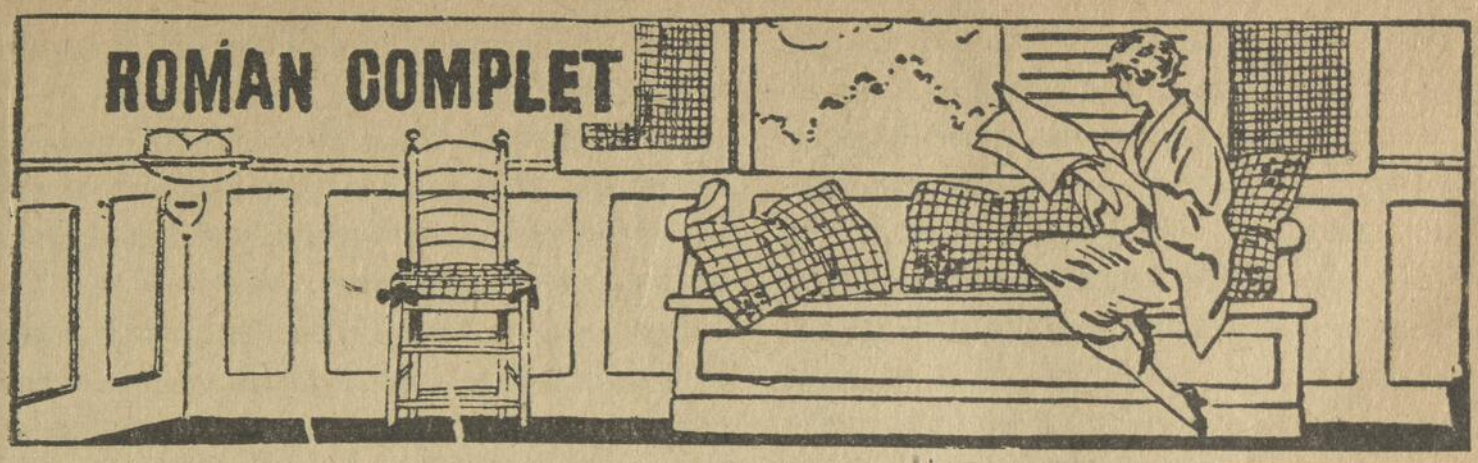
Mais quand une personne se trouve dans un endroit où l'air est moins abondant comme cela arrive souvent dans des appartements trop peu aérés, nous absorbons, en respirant normalement moins que les 14 pintes d'air qui nous sont nécessaires Dès lors nous recevons dans les poumons une quantité d'oxygène insuffisante pour purifier le sang veineux.

Dès lors, à la longue, ce sang veineux qui à la surface des poumons par son contact au moyen de millions de vaisseaux sanguins imperceptibles ne peut plus recevoir assez d'oxygène pour se transformer à nouveau en sang artériel, repasse par le coeur sans être absolument pur. C'est là une des grandes causes de l'impureté du sang.

Dans les cas où l'on se trouverait dans une de ces circonstances où l'air est trop rare comme dans le cas où l'air n'est pas pur, pour remédier à cette trop faible dose d'oxygène que l'on envoie dans les poumons en respirant d'une façon normale, on doit respirer un plus grand nombre de fois à la minute de façon à absorber plus de 14 pintes d'air.

Absorbant plus que ces 14 pintes d'air, qui, à l'état pur, contiennent assez d'oxygène pour purifier notre sang, on rattrape sur la quantité d'air absorbé en plus, l'oxygène dont on serait privé en continuant de respirer d'une façon normale, rétablissant ainsi l'équilibre qui sans cela serait détruit.

—— o ——



LE PREMIER AMOUR DE NAPOLEON

PAR H. A. DOURLIAC

PREMIERE PARTIE

DEUX ECOLIERS

— Votre nom ?

— Raoul de Montlaur.

— Et vous ?

— Napoléon Bonaparte.

— Vous dites ?

— Napoléon Bonaparte, répéta laborieusement le nouveau, s'efforçant d'atténuer son accent corse qui lui faisait prononcer "Napoléoné."

Des rires fusèrent à travers la classe, des voix étouffées chuchotèrent :

— Paille au nez ! Paille au nez !

Une rougeur brûlante monta au front de celui qu'on affublait de ce sobriquet; il promena autour de lui un regard noir où passait un vague reflet de vendetta, mais il n'était plus dans ses montagnes et, serrant les lèvres, il alla s'asseoir sur un des derniers bancs, à la place désignée par le professeur, à côté du condisciple qui, ce 12 mai 1779, faisait avec lui son entrée à Brienne .

— Tous deux paraissaient une dizaine d'années, mais là s'arrêtait la ressemblance et l'air farouche, la mine chétive, le visage blême, les habits trop larges, l'allure gauche du jeune insulaire contrastaient de façon pénible avec la tournure dégagée, la mise élégante, la jolie frimousse, le sourire gracieux, les manières parfaites de son compagnon, arrivé en droite ligne de Trianon, où il était l'enfant gâté de la Reine.

Tous deux étaient bons gentilshommes, mais l'un appartenant à cette petite noblesse corse rattachée récemment à la grande famille française ; — l'autre à la plus haute noblesse du royaume ; il remontait aux croisades et même au saint roi Louis, par les femmes, ce qui lui valait le titre de "cousin du Roi." L'un était fils de Charles de Bonaparte, l'ami de Paoli, et son admirateur, qui avait lutté avec lui pour l'indépendance nationale, combattu vaillamment à la tête de sa "Piève" *(tribu)* et, rallié à la France, était mort récemment, député aux Etats, laissant dans la détresse une veuve et huit enfants dont deux, Napoléon et Elisa, avaient été admis comme boursiers à Brienne et à Saint-Cyr, grâce à la protection de M. de Marbeuf, gouverneur de l'île ; ce qui, pas plus alors qu'aujourd'hui, n'était privilège enviable, dans ce petit monde d'écoliers qui a toute les vanités du grand.

L'autre était l'unique héritier d'un duc et pair, aussi riche d'honneurs que de titres et de biens, son arbre généalogique se perdait dans la nuit des temps et comptait un saint roi des ambassadeurs, des ministres, des maréchaux, des cardinaux, la bienheureuse Jeanne de Chantal, la délicieuse marquise de Sévigné dont on relit toujours les "Lettres" et la spirituelle marquise de Créquy dont on ne lit pas assez les "Mémoires".

Toutes les bonnes fées s'étaient réunies autour de ce berceau, filleul de Marie-Antoinette et du Prince de Ligne, la vie dans laquelle il entrait par la porte d'or ne lui promettait que des roses ; aussi lui souriait-il comme elle lui souriait.

Tandis que son camarade rangeait méthodiquement dans son pupitre ses livres, cahiers, plumes, compas, modeste bagage d'écolier, — lui, dédaigneux de ces soins vulgaires, promenait un oeil indolent autour de lui, échangeant un petit bonjour avec l'un, un signe d'amitié avec l'autre et n'écoutant guère le jeune répétiteur, frais émoulu des Minimes d'Arbois, qui s'appelait Pichegru et aspirait alors à la robe de moine, sans se douter qu'il porterait un jour un autre uniforme.

Raoul regrettait bien un peu Versailles, la cour, les princesses, dont il était l'enfant gâté, mais, entre ces murs austères, il se trouvait aussi en bonne compagnie et en pays de connaissance : Louis de Lescure, petit-fils de la duchesse de Durfort, Armand de Fronsac, petit-fils du maréchal de Richelieu, deux vieux amis de sa grand'mère, et bien d'autres empressés à lui faire accueil.

Puis son parrain affirmait que l'on ne pouvait se préparer trop tôt au "plus beau métier" ; il l'avait recommandé chaudement au supérieur, le père Patru, et assuré d'un haut patronage, de fréquentes visites de force douceurs, et pourvu d'une bourse rondelette le jeune écolier n'était pas bien à plaindre.

D'ailleurs il était de ces heureuses natures qui s'assimilent facilement à tous les milieux et savent s'y plaire parce qu'ils savent y plaire .

Le jeune Bonaparate, lui, était moins favorisé : il n'avait qu'un vague correspondant, M. de Permon, dont le fils, son ancien à Brienne, ne sympathisait guère avec lui ; son île était loin, sa poche était vide, la pauvre famille s'étant saignée à blanc pour compléter son modeste trousseau et celui d'Elisa ; il ne pouvait compter sur aucune faveur, le parloir ne devait guère retentir de son nom, destiné à emplir le monde, et dans ce milieu étranger, pour ne pas dire hostile, tout son être se contractait douloureusement.

Son coeur était demeuré avec les siens dont il était séparé pour de longues années et, déjà il songeait à l'heure où, ses études terminées, il aurait une carrière, de l'argent et pourrait leur rendre un peu ce qu'ils faisaient pour lui. Cet espoir seul le soutenait, lui communiquait une énergie au dessus de son âge et il se jurait de justifier la parole de son oncle l'archidiacre : "Joseph est l'aîné de la famille, mais Napoléon en sera le chef !"

En attendant ses débuts à l'école devaient être assez pénibles ; sans parents, sans amis, sans protecteurs, son âme ardente et sensible devait souffrir cruellement de son isolement, sa fierté ombrageuse de son dénuement et de sa condition de boursier.

Parmi ces jeunes nobles, à l'école de Brienne comme à celle de Paris, il était de bon ton de jeter l'argent par les fenêtres et le jeune Fronsac, trop rangé, s'attirait cette singulière mercuriale de son grand'père :

"M'sieur, quand on a l'honneur de porter notre nom, on peut faire des dettes,

non des économies."

Napoléon qui eut toujours l'horreur des dettes, devait connaître les affres de la pauvreté avant de s'imposer par son mérite à ses compagnons plus fortunés.

Pour l'instant, il ne leur en imposait pas du tout, dès la première récréation, il eut la révélation cuisante de son infériorité sociale, qu'il ne soupçonnait guère en Corse, où sa famille tenait le premier rang.

Tous ces petits bonhommes, courtisans en herbes, se pressaient autour du filleul de Marie-Antoinette et sollicitaient l'honneur d'une présentation, selon les règles minutieuses de l'étiquette d'alors

Lescure ou Fronsac lui nommaient l'un après l'autre : le comte de Nansouty qui devait être chambellan de Marie-Louise ; M. de Bourrienne, qui devait être secrétaire de Napoléon et tant d'autres qui, plus tard, devaient invoquer près du maître de l'Europe le souvenir de Brienne.

Ernest de Permon, loin de rendre ce bon office au pupille de son père, s'en était écarté après un bonjour très froid, ne se souciant pas de ce piètre compagnon et il répondait avec désinvolture aux questions curieuses :

— Oh ! ce n'est pas un ami, une simple connaissance : le fils d'un petit hobereau, protégé de M. de Marbeuf et obligé de mon père lors de son séjour en Corse.

Seul, rongeant son frein, masquant sous une impassibilité hautaine les froissements de son jeune orgueil, Bonaparte, assis au pied d'un arbre, un livre ouvert sur les genoux, laissait sa pensée vagabonder, errer bien loin par-dessus la mer bleue, dans l'île sauvage aux âpres montagnes, au peuple indomptable, où les femmes mêmes savaient manier l'escopette, où sa mère avait suivi son mari à cheval dans toutes ses campagnes où, suppléant le père mort, avec une énergie virile, elle élevait péniblement les orphelins, et où il espérait bien rentrer, un jour, apportant la liberté, la fortune et la gloire. Sa patrie, sa famille, c'était là son double objectif; il les aimait d'un amour ardent, rêvant pour elles de brillantes destinées, sans se douter de l'auréole qu'il allait mettre au front de l'une, ni des couronnes qu'il allait poser sur le front de l'autre.

— Je suis enchanté de vous voir des nôtres, Montlaur, dit gaiement le jeune Fronsac : vous nous apportez un petit air de Versailles, dont on se croirait à cent lieues.

— Que fait le roi ?

— Sa Majesté chasse.

— La Reine ?

— Sa Majesté s'ennuie. La guerre d'Amérique dépeuple Trianon.

— Si nous pouvions y faire nos premières armes !

— Ce serait plus amusant que les mathématiques.

— Nous avons un excellent répétiteur.

— Oh ! vous, Lescure, vous êtes aussi fort en sciences qu'en lettres.

— Aussi faible serait plus juste.

— Moi, je préfère le latin, dit Bourrienne.

— Moi, le grec, dit Nansouty.

— Moi, le menuet, déclara gravement Raoul.

On rit.

— Et le jeune Paille au Nez, qui semble plongé dans son bréviaire, quelles peuvent bien être ses préférences ?

— Demandons-lui ! Hé ! Paille au nez!

— Paille au nez ! Paille au nez ! répétèrent les voix moqueuses.

Il ne parut pas les entendre et, vexé de cette indifférence, Bourrienne, d'un geste vif, lui lança une balle, qui fit choir le volume sur le sable.

Rappelé brusquement à la réalité, il

toisa le groupe hostile, son sourcil se fronça.

— Votre Gravité daignerait-elle nous dire quel ouvrage captive à ce point son intérêt ?

— Ramassez, répondit-il froidement.

— Un "ancien" se baisser devant un "nouveau" !

— M. de Montlaur, qui est "nouveau" comme moi, peut le faire sans déroger.

— La Corse aurait-elle vaincu la France et serions-nous réduits en vasselage ? demanda ironiquement le jeune prince.

— Cela viendra peut-être, monsieur ; en attendant, j'ai pour moi le droit du plus faible et le plus faible ne doit jamais plier.

Les quatre enfants étaient gentilshommes ; ils tressaillirent à cette réponse hautaine.

— Vous avez raison ; pardon, monsieur dit Raoul avec une noble franchise.

Et le saluant courtoisement, il s'éloigna avec ses amis.

Pâle, les dents serrées, Napoléon était demeuré immobile.

— Que lisiez-vous donc là, mon jeune ami ?

Sans affectation, le répétiteur, qui avait suivi de loin cette petite scène, s'était approché et intervenait à son tour. Son accent bienveillant calma soudain la colère bouillonnant au fond de cette âme d'enfant.

Il ramassa le volume et le lui présenta.

— Les Hommes Illustres... Oh ! o h! c'est le bréviaire de la gloire. Voudriez-vous être un de ces héros ?

Les yeux du jeune Corse lancèrent une flamme.

— Alors, il faut étudier beaucoup les mathématiques.

— J'étudierai.

— Je vous y aiderai.

L'enfant rentra en classe, un peu réconforté et écouta la leçon avec une attention qui charma le professeur.

Mais un nouveau tourment l'attendait.

Il était de tradition à l'Ecole de payer sa bienvenue par une petite orgie de gâteaux, de friandises, commandés au portier du collège qui en avait le monopole.

Quand le jeune Permon, dont la vanité méchante se plaisait à humilier moins fortuné que lui, mit charitablement Napoléon au courant de cet usage onéreux, celui-ci sentit une sueur froide perler à ses cheveux et demanda avec angoisse:

— Combien cela peut-il coûter ?

— Mon Dieu ! mon cher, c'est selon les moyens... un simple boursier peut se borner à un minimum d'un louis

Un louis !

Le pauvre garçon n'avait qu'un petit écu, octroyé par la générosité maternelle, avec force recommandations de ne pas le dilapider !

Mais il fit bonne contenance et dit :

— C'est bien.

— Ce qu'il souffrit pendant la fin de la semaine, il faut avoir mesuré tout ce qu'une âme d'enfant peut renfermer d'amertume pour le comprendre.

Il n'osait aborder le cerbère, et pourtant le terme fixé approchait.

Le samedi, ce fut le portier lui-même qui l'appela :

— M. de Montlaur m'a fait sa commande pour demain : il serait temps de me faire aussi la vôtre, je ferais venir le tout ensemble.

Très rouge, Napoléon balbutia une excuse.

Ses parents ignoraient cette coutume et ne lui avaient pas donné l'argent suffisant, il ne pouvait disposer que d'un petit écu.

— Ce sera maigre dit le bonhomme, mais bah ! votre camarade a bien fait les choses, ce sera une compensation.

Il parlait sans malice, mais l'humilia-

tion trop forte fit jaillir des larmes de rage des yeux du jeune Corse et, mettant sa pièce d'argent dans la main tendue, il s'éloigna si précipitamment qu'il faillit bousculer Montlaur qui passait.

Il eût voulu le tuer !

Avec l'illogisme des enfants... et des hommes, c'était à lui surtout qu'il en voulait de l'affront pressenti.

Son insolente générosité accuserait encore sa parcimonie forcée ; il entendait d'avance les rires étouffés, les allusions moqueuses...

Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi était-il si pauvre au milieu de ces enfants riches ?

Toute la nuit, il rumina et remâcha l'herbe amère. Pour entrer au réfectoire, il lui fallut plus de courage que pour franchir le pont d'Arcole.

Au dessert, on apporta une superbe pièce moulée, accompagnée de pâtisseries, confitures, dragées, sirops, etc.

— De la part de M. de Montlaur.

Il y eut un tonnerre d'applaudissements.

— De la part de M. de Buonaparte.

Au lieu des huées ou des ricanements attendus, il y eut un mouvement de surprise et des bravos aussi nourris.

— Oh ! c'est tout à fait galant, messieurs !

Le second service était le pendant du premier.

— Mes compliments, mon cher, vous faites royalement les choses, dit Permon dépité.

Etourdi, confondu, Napoléon recevait sans répondre les félicitations.

Raoul se pencha à son oreille.

— Excusez la liberté, mon cher camarade, c'est le droit du plus riche ; vous me rendrez cela quand la Corse aura conquis la France.

UNE MARQUISE DU VIEUX TEMPS

— Monsieur de Montlaur au parloir.

A la tête d'une dizaine d'élèves, armés de boules de neige, il livrait un furieux assaut à une forteresse défendue par le jeune Buonaparte, dont les soldats ripostaient avec ardeur.

— Prenez le commandment, Fronsac, et tâchez d'être plus heureux que moi, votre grand-oncle vous regarde, dit-il en riant.

Et il suivit le portier, non sans un léger regret.

Sa grand'mère l'attendait en compagnie d'une fillette un peu plus âgée que lui qu'il salua du titre de cousine, en s'informant de leur santé.

— Bonne, très bonne, mon cher enfant ; si cela continue, je serai capable de dépasser Fontenelle et de voir ma cinquième génération.

— Dieu le veuille, madame souhaita-t-il avec chaleur en baisant la main ridée de son aïeule.

Renée Caroline de Froulay, veuve de Louis Marie de Créquy, était née sur la limite du XVIIe siècle et devait voir laurore du XIXe.

C'était une délicieuse octogénaire à qui l'on eût pu appliquer ce joli portrait :

"Jamais les grâces qui caractérisent la femme, vraiment femme, ne passent ; seulement elles changent de place. A mesure qu'elle avance dans la vie, cet agrément des formes qui nous enchantent, ces lignes si légères, ces teintes si douces, toutes les grâces de la femme, enfin, émigrent du corps à l'esprit. Jeunes, c'est par les yeux, âgées, c'est par les oreilles qu'elles nous captivent et l'on ne cesse de les regarder avec plaisir que pour les écouter avec un intérêt mêlé de respect."

Toute jeunette, elle avait été présentée à Louis XIV, qui lui avait baisé la main

(elle ne devait jamais l'oublier) ; elle avait vu de près le long règne de Louis XIV, vécu dans la familiarité des princes du sang, l'intimité du duc de Penthièvre, patronné les philosophes, tout en abhorrant leurs maximes, protégé Rousseau, taquiné Voltaire, et elle devait survivre à la Révolution.

Esprit vif et pénétrant avec une piété aussi solide que large et tolérante, un jugement ferme, une haute conscience de ses devoirs et de ses droits, elle était aimée et respectée de tous.

Jean-Jacques disait d'elle :

"C'est le catholicisme en cornette et la haute noblesse en déshabillé."

De toute sa famille, il ne lui restait que cet arrière petit-fils qu'elle adorait sans le gâter, selon la forte discipline du vieux temps.

— Vous êtes le dernier de notre maison, mon enfant, lui écrivait-elle ; aussi vous m'êtes doublement cher et je vous veux toujours digne de votre nom et de votre race."

Elle n'en avait pas moins pour lui toutes les sollicitudes et les complaisances des aïeules et lui apportait tout un assortiment de gâteaux et de confitures.

— C'est votre berçeuse, notre bonne Dupont, qui a envoyé ces deux pots de gelée pour vous, par le coche, de son pays du Maine.

— Je lui écrirai pour l'en remercier.

— Vous ferez bien, Raoul ; comme l'observe judicieusement mon vieil ami Cois-Lin: "La politesse doit être d'autant plus grande qu'elle s'adresse à de plus petits," et les Dupont, en particulier, ont droit à tous nos égards.

— Je ne l'oublierai pas, madame.

— Par exemple, ils ont pour nièce une vraie pimpêche, que j'ai dû éconduire pas plus tard qu'hier. Sous prétexte que j'avais signé à son contrat, à la considération de ses dignes parents, elle est venue me prier d'appuyer les prétentions nobiliaires de son mari, inspecteur des manufactures à Lyon, qui voudrait s'enter sur une famille de la Platière... Mais comme vous avez chaud, Raoul ; il gêle cependant à pierre fendre.

— C'est la chaleur du combat, madame.

— Vous vous battiez ?

— A coups de boules de neige, rassurez-vous, et votre visite m'a épargné l'humiliation d'une défaite.

— Pour le petit-fils d'un maréchal de France, c'est peu honorable, en effet ! Quel est le vainqueur ? Votre ami Fronsac...

— Non, madame, un simple cadet de très petite noblesse, dont le nom vous est certainement inconnu, mais qui pourrait bien être un second Fabert, tant il me semble fait pour commander.

— Vous le nommez ?

— Napoléon Buonaparte. C'est un protégé de M. de Marbeuf.

— Un corse ! Leur nation est qualifiée d'"infâme" sur le monument expiatoire élevé à Rome, à la requête de votre grand-père et ce n'est pas relation digne de vous.

— Le grief remonte un peu haut, madame, il doit y avoir prescription ! observa gaiement le jeune prince.

En effet, cette échauffourée, qui avait failli déchaîner la guerre, en son temps, datait du Roi-Soleil.

Une dispute ayant éclaté sur la place du palais Farnèse, des gardes corses avaient été blessés ; leurs camarades furieux revinrent en force, tambours battants, et firent une décharge sur les fenêtres, malgré la présence de l'ambassadeur. Puis, rencontrant le carrosse de l'ambassadrice, ils l'insultèrent, blessèrent ses domestiques et tuèrent un page, qui se trouvait à la portière.

Le lendemain, le duc de Créquy quittait Rome sans accepter aucune excuse.

Le pape, Alexandre VII, qui n'aimait pas la France et se plaisait à mortifier cette pétulante nation, voulut d'abord tenir tête à Louis XIV ; il arma des troupes et passa des revues sur le Monte-Mario, où Grégoire II avait arrêté le roi des Lombards Luitprand. Mais ces soldats indisciplinés étaient un danger pour Rome ; et convaincu, par l'ambassadeur de Venise, Basadona, de la nécessité d'une réparation, le Saint-Père se décida à signer un traité à Pise, dans lequel il fut convenu qu'un légat, le cardinal Chigi, serait envoyé à Versailles, que don Augustin et sa femme iraient au-devant de l'ambassadeur et de l'ambassadrice jusqu'à Civita-Vecchia, que le Barigal perdrait son emploi, enfin qu'une pyramide serait élevée devant le palais Farnèse avec une inscription des plus humiliantes pour les Corses, déclarés incapables de servir dans les Etats ecclésiastiques.

Cet événement avait fait grand bruit alors et avait ajouté encore à l'orgueil de Louis XIV ; mais près d'un siècle avait passé là-dessus, le souvenir en était effacé et la pyramide démolie.

La marquise, elle ,était trop pénétrée du respect dû à la Majesté royale et à son illustre Maison pour oublier pareil attentat. Bien qu'il ne fût pas né alors, Buonaparte, à ses yeux en était solidaire, et elle blâmait la légèreté de son petit-fils à cet égard, Aussi, soucieuse de s'éclairer sur le compte du jeune insulaire, elle appela d'un signe le Père Patru.

— Nous avons à causer, enfants ; allez faire un tour dans le parc, ordonna-t-elle.

Raoul obéit avec empressement et offrant la main à sa cousine, la conduisit à petits pas, à travers les allées ombreuses où se promenaient quelques groupes de visiteurs.

— Ma grand'mère a la rancune tenace, dit-il en riant ; pourtant ce Buonaparte lui plairait certainement, car elle aime les originaux et ce n'est pas une figure banale.

Avec l'enthousiasme de son âge, il se lança dans un éloge de son compagnon, vantant surtout son mérite au jeu de barres et à la petite guerre, ce qui devait intéresser beaucoup une jeune fille !

Cependant elle l'écoutait avec complaisance...

Angélique de Courtenay descendait des empereurs d'Orient. Grande, mince, élancée, avec un profil grec très pur, des mouvements harmonieux, une gravité précoce, elle tenait de son père, Charles Roger, des cheveux d'or fin et des yeux noirs admirables, mais c'était là tout son héritage. Elle vivait de la charité d'une tante, aussi avare que riche, dont les singularités réjouissaient la cour et la ville et qui songeait à racheter la basilique de Sainte-Sophie beaucoup plus qu'à assurer le sort de sa nièce. La pauvre petite eût grandi sans une caresse, dans l'isolement et l'abandon, sans les bontés de sa marraine, Mme de Créquy et l'amitié de son cousin Raoul.

Il avait pour elle les attentions d'un frère, mettait un frein à son exubérance, abandonnait ses yeux bruyants et demeurait parfois des heures, assis près d'elle, à lui faire la lecture ou à lui conter ses faits et gestes, plus soucieux de son approbation ou de son blâme que de ceux de sa grand'mère.

Séparés depuis un mois, il essayait de la faire pénétrer dans ce monde nouveau du collège, dont il lui dépeignait les classes, le préau, les habitudes, les moeurs, les professeurs, les élèves, s'étendant longuement sur celui qui déjà avait captivé son imagination, son coeur, et dont il eût voulu être l'ami.

— Mais, ce n'est pas facile ! il est aussi fier que pauvre et la moindre obligation lui pèse horriblement. J'ai eu le malheur de lui rendre un léger service et j'ai cru qu'il ne daignerait jamais me le pardonner .

— C'est donc une nature ingrate ?

— Non, mais très ombrageuse.. un vrai sauvage !... Si jamais il devient courtisan !

— Pourquoi vous attacher ainsi à lui ? cela paraît déplaire à votre grand'mère.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Lescure et Fronsac sont autrement aimables et je ne m'en soucie pas. Tandis que Buonaparte !

— Quel âge a-t-il ?

— Le mien ; mais il est plus petit... bien que souvent il semble plus grand. Oh ! je voudrais vous le montrer.

— Ce serait difficile.

— Pardon, je suis un sot !...

Des cris aigus l'interrompirent.

Dans le feu de l'action, sans doute, un projectile, contenant un caillou, avait atteint Lescure à l'arcade sourcilière, lui faisant une profonde entaille. Le sang avait jailli, effrayant tout ce petit monde et l'on conduisait le blessé à l'infirmerie, tandis que Buonaparte, en sa qualité de chef de camp, était mandé chez le principal.

Il exprima ses regrets de l'accident, mais en assuma toute la responsabilité, se refusant à en nommer l'auteur réel, qu'il connaissait parfaitement.

— Alors, c'est vous qui paierez pour lui, à moins qu'il ne se dénonce.

Mais c'était Ernest de Permon et, sûr de la discrétion de son camarade, (la délation n'était pas encore à la mode), il n'était pas autrement fâché de lui voir endosser, à sa place, l'habit de bure, punition fort usitée et sensible à ces jeunes amours propres.

Aucun ne l'avait encore ressenti aussi vivement.

Pâle, l'oeil fixe, Napoléon revêtit, sans un mot, cette livrée infamante ; mais ses traits exprimaient un tel désespoir, que le surveillant touché, crut le réconforter en lui disant :

— Ne vous désolez pas ainsi ; tous vos camarades y ont passé ou y passeront.

— Eux, ce n'est pas moi ! gronda-t-il les dents serrées.

Cette orgueilleuse réponse lui aliéna les sympathies. Pareille arrogance convenait-elle à ce pauvre boursier, fils d'un simple gentillâtre corse ? Et pour dompter cette tendance satanique en ajoutant à l'effet moral, on lui enjoignit de traverser les jardins réservés où se promenaient quelques familles.

Frémissant de tout son être, il faillit céder à un irrésistible mouvement de révolte ; mais c'était son avenir compromis, brisé peut-être et celui des siens y était attaché.

Courbant le front il obéit, suivit la grande allée d'un pas automatique... Par une chance inespérée, il n'avait encore rencontré personne et se flattait d'atteindre le préau, quand soudain il se trouva face à face avec Mlle de Courtenay, que Montlaur avait abandonnée un instant, pour courir aux nouvelles.

Assise aux pieds d'un bon Saint-Joseph, elle regardait fixement Napoléon.

Il salua d'un geste bref.

Elle ne répondit pas.

Une flamme passa dans ce regard d'aigle dont nul ne devait soutenir l'éclat.

Elle ne baissa pas le sien.

Ce fut une souffrance, aiguë, intolérable, le fer rouge sur la plaie à vif...

Il eut la sensation d'être cloué au pilori devant cette figure hiératique qui le considérait toujours.

L'humiliation fut trop forte pour cet-

te imagination ardente, qui s'en exagérait la flétrissure. L'orgueil d'un homme bouillonnait sous ce front d'enfant. Sa vue se troubla, les arbres, Saint-Joseph, tout se confondit et, chancelant, il s'abattit lourdement sur le sol.

Quand il reprit connaissance, à l'infirmerie, Lescure, le front bandé, était penché sur lui.

— Etes-vous mieux? mon cher camarade, interrogea-t-il affectueusement.

Il ne répondit pas, d'abord ; mais il eut un mouvement de joie : on lui avait ôté l'habit de bure. "L'effet moral" ayant un peu trop dépassé la mesure, le supérieur avait ordonné de lever la punition.

— Votre dignité est sauvée, dit gaiement Montlaur, nul ne vous aura admiré sous ce gracieux accoutrement.

Mais Napoléon demeura soucieux. Il songeait à l'apparition qui l'avait si profondément troublé. Réalité ou rêve ?

Trop fier pour questionner, il se renferma dans son mutisme, et Angélique était rentrée chez sa tante qu'il ignorait encore son nom.

CANTACUZENE ET COURTENAY

A défaut de qualités plus sérieuses, le filleul du Prince de Ligne possédait déjà les qualités aimables de son parrain, et le sens de l'admiration et de l'enthousiasme.

Sans deviner, dans son modeste condisciple, le génie qui devait, un jour, bouleverser le monde, il avait la vague conscience d'une personnalité au-dessus des autres et s'inclinait volontiers devant elle, malgré les préjugés du rang et de la naissance.

Son esprit paresseux, insouciant et frivole s'émerveillait de cet esprit ardent, grave, studieux : il subissait sans s'en apercevoir l'ascendant irrésistible et le charme souverain qui émanent des grands conducteurs d'hommes et suscitent tant de dévouements.

Napoléon ne le voyait même pas.

En dépit du prestige acquis rapidement auprès de ses camarades et de ses maîtres, par son ardeur au jeu et à l'étude, c'était toujours un isolé et la fleur d'amitié ne s'épanouissait pas dans ce coeur viril, où l'amour de la gloire, de la patrie, de la famille tenait toute la place. Au reste, son caractère dominateur, sa nature ombrageuse, le prédisposaient peu à un sentiment, fait surtout d'abnégation, où l'âme se donne tout entière ; et jamais il n'eût consenti à livrer à qui que ce fût une parcelle de son "moi," de ses aspirations, de ses rêves.

D'ailleurs, il jugeait ses condisciples, les uns trop au-dessus de lui, par leur position sociale ; les autres, trop au-dessous par leur valeur intellectuelle ou morale, sans compter l'abîme que creusait alors la Méditerranée, entre le jeune insulaire et les représentants de la vieille France, et les mesquines jalousies qui, dans ce monde en miniature du collège, commencent déjà à percer contre ceux qui dépassent le niveau commun.

Ce bas sentiment se manifestait surtout dans le clan du jeune Permon et autres parvenus, fils de fermiers généraux ou de traitants, qui s'offusquaient de la bienveillance particulière de ces Messieurs de la haute noblesse pour le petit gentillâtre corse, qui n'avait pas un sou vaillant.

Fils d'un premier commis aux Finances, dont les lettres d'anoblissement étaient encore toutes récentes, Ernest de Permon n'en affichait pas moins des prétentions ridicules et se vantait bien haut de descendre des empereurs grecs, son père ayant épousé une Cantacuzène.

M. de Marbeuf, nommé gouverneur de la Corse, l'avait emmené avec lui pour l'organisation et la perception des impôts

et, reçu chez les Bonaparte, M. de Permon avait conservé avec eux des relations assez cordiales pous s'offrir comme correspondant de Napoléon et d'Elisa, pendant leur séjour en France.

Ses enfants étaient du même âge, ce qui eut dû créer un lien de plus entre eux, mais infatués de la fortune et des relations paternelles. ils le faisaient maladroitement sentir aux deux orphelins et leurs airs protecteurs, leurs propos dédaigneux leur rendaient la maison insupportable

La jeune Laure faisait étalage de ses jouets, de ses toilettes, de ses bijoux avec une coquetterie et une perfidie de petite femme, qui arrachaient parfois des larmes de dépit à la pauvre Elisa.

Ernest, lui, jaloux de la suprématie de Napoléon à l'Ecole, s'en vengeait par des coups d'épingles, des allusions transparentes "aux amitiés profitables", à la faveur réservée "aux mains des princes", etc

Près de Montlaur, il employait une autre tactique : Napoléon était un révolté, un sauvage qui rongeait son frein, mais détestait la France et les Grands "bien au-dessous de la Corse ou d'un simple mathématicien."

— Cela vous choque, Monsieur de Permon, moi pas, répondait en souriant le filleul de la Reine. J'aime que l'on aime son pays, comme sa mère, par-dessus tout, fût-ce le royaume d'Yvetot, et il y a assurément moins d'effort personnel à descendre de Louis le Gros, qu'à résoudre un théorème.

Et il lui tournait le dos.

Malheureusement, Mme de Créquy ne partageait pas sur ce point les idées libérales de son petit-fils et, bien qu'ouvrant largement la porte aux philosophes dont elle réprouvait les doctrines, elle n'eût jamais consenti à inviter le jeune Buonaparte, dont Raoul était un peu trop entiché à son avis.

Quatre années s'étaient écoulées. De l'Ecole de Brienne, Napoléon était passé à celle de Paris, avec dispense, sur cette note élogieuse de M. de Kéralio à M. de Ségur, alors ministre de la guerre.

"M. de Buonaparte Napoléon, né le 15 août 1769, à Ajaccio. Taille quatre pieds, dix pouces, dix lignes, a fait sa quatrième ; de bonne constitution ; santé excellente ; caractère soumis ; honnête et reconnaissant ; conduite très régulière s'est toujours distingué par son application aux mathématiques ; il sait très passablement son Histoire et sa Géographie il est très faible dans les exercices d'agrément et pour le latin ; ce sera un excellent marin ; mérite de passer à l'Ecole de Paris."

Il y retrouva la plupart de ses camarades de Brienne. Raoul l'y avait suivi, par grande faveur, car ses notes étaient moins brillantes, mais il n'en était nullement jaloux et l'admirait de confiance sans songer à l'imiter. N'était-il pas colonel de naissance ?

Etait-ce ce privilège irritant qui éloignait de lui le jeune insulaire ? Mais en dépit de maintes tentatives, il demeurait réfractaire simon hostile, à toutes les avances et Montlaur s'en affligeait sincèrement.

— Je donnerais beaucoup pour gagner son amitié, confiait-il à Angélique, mais il ne paraît pas se soucier de la mienne.

— C'est probablement un coeur froid.

— Lui ! Si vous lisiez ses narrations. Le profeseur Dumanon dit que c'est "du gramit chauffé à blanc."

Tous, au reste, (sauf son professeur d'allemand), lui prédisaient un honorable avenir et, si sa réserve farouche l'empêchait de briller dans les salons mondains parfois le trait profond tombé de ses lè-

vres minces, le tour original donné à sa pensée, frappaient l'observateur qui demandait intrigué :

— Quel est donc ce jeune homme ?

— Un protégé de mon père, se hâtait de répondre Laure ou Ernest avec suffisance.

Lui ne s'en inquiétait guère ; l'opinion de ce monde frivole et superficiel lui était fort indifférente. Malgré les apparences, le rang, l'âge, nul ne lui semblait au-dessus de lui et il dissimulait parfois un sourire de dédain devant les airs condescendants à son égard.

Elisa avait l'épiderme plus sensible et elle fatiguait son frère de ses doléances.

— J'aimerais mieux ne jamais sortir que supporter les humiliations de cette pécore, protestait-elle, révoltée des égratignures de Mlle de Permon.

Lui haussait les épaules, mais, compatissant aux faiblesses féminines, il se privait souvent de quelque achat utile, pour lui donner ce superflu plus que nécessaire à certaines natures avides de paraître.

Un premier janvier, il sacrifia l'achat d'escarpins neufs à celui d'une écharpe convoitée par la coquette, et se présenta chez Mme de Permon avec des bottes.

Ce fut un beau scandale !

Laure qui méritait déjà son surnom de "Petite Peste", lui demanda ironiquement s'il voulait faire concurrence au "chat botté" et ce "chat botté" provoqua des éclats de rire.

Ernest lui offrit obligeamment ses pantoufles et Mme de Permon dut mettre un terme à ces plaisanteries déplacées .

— Vous êtes bien bonne, madame, mais ça ne me touche guère, déclara-t-il froidement. Je n'ai pas de souliers neufs, les vieux sont au raccommodage et j'ai préféré manquer de correction dans ma toilette que dans ma conduite en négligeant de venir vous présenter mes devoirs aujourd'hui.

Ce fut dit d'un ton ferme qui en imposa aux rieurs. Ernest balbutia une excuse, Laure se pinça les lèvres.

— Bélisaire n'eût pas mieux répondu! s'écria une petite vieille fort majestueuse, malgré les grands airs qu'elle se donnait. Je vous souhaite sa carrière, monsieur, mais un meilleur maître que Justinien.

— Il a été peut-être bien calomnié, madame.

— C'est le sort de tous les princes, j'en sais quelque chose ! et je ne suis pas plus épargnée que mes ancêtres. Que pensez-vous de la chute de Byzance, monsieur ?

Sensible à cette bienveillance et peut-être aussi au plaisir secret de prendre sa revanche de l'humiliation subie, le jeune Corse se laissa emporter par son sujet et traça un tableau prestigieux de l'Empire croulant, des inepties, des faiblesses sapant le trône de Constantin auquel les Turcs n'avaient eu qu'à donner le dernier coup d'épaule pour tout jeter bas, malgré l'héroïsme de la dernière heure.

— Bravo ! monsieur, je vous remercie au nom de mes aïeux... et je serais charmée d'en causer quelquefois avec vous... Venez donc me voir, un dimanche.

Jaloux de son indépendance, Napoléon s'excusa sur ses travaux à l'Ecole, mais son interlocuteur ne voulut rien entendre.

— Je compte sur vous... Nous sommes faits pour nous entendre, vous comprenez les choses d'Orient... et vous avez le profil grec ! Je n'habite plus un palais mais je possède encore quelques pièces curieuses, débris de notre splendeur, que j'aurai plaisir à vous montrer. Vous demanderez Mlle de Constantinople, ancien hôtel Blanchefort, proche la Bastille.

Elle le quitta avec sa promesse et un sourire aussi gracieux que le comporte une bouche édentée.

— Mes compliments ! Vous avez fait une conquête difficile, dit la jeune Laure, qui avait écouté, narquoise ; et notre noble cousine ne prodigue pas ses invitations..

— Cette demoiselle est votre parente ?

— Oui, elle descend, comme nous, des empereurs d'Orient, ce pourquoi elle trouve bon d'imiter Mlle de Blois ou Mlle de Chartres. Elle est très riche, très avare et très exploitée. En flattant ses manies, on peut la mener loin, car elle tient dur comme fer à ses prérogatives et fait déployer le labarum dans son alcôve quand elle est malade.

Sous le ton railleur perçait une envie mêlée d'une involontaire déférence.

En effet, la famille de Courtenay était une des plus illustres de l'armorial et remontait à Pierre de France, septième fils de Louis le Gros, qui en avait pris le nom et les armes en épousant l'héritière du domaine. Ses descendants avaient pris une part glorieuse aux Croisades, donné un roi à Jérusalem et trois empereurs à Constantinople.

Leur petite-fille possédait des millions dont elle faisait le plus détestable usage, se laissant duper par toutes sortes d'aigrefins, juifs, arméniens, qui lui soutiraient de fortes sommes pour le rachat des captifs ou de la basilique de Sainte-Sophie. En revanche, elle était impitoyable à sa famille, avait refusé d'assister en rien son neveu Charles-Roger, qui n'avait pas cent écus de rentes, sous prétexte que le moindre argent lui était une occasion de péché, et s'était résignée de fort mauvaise grâce à recueillir sa petite-nièce orpheline.

Dans ce siècle d'originaux, c'était assurément une des figures les plus originales.

— Vous ne vous ennuierez pas, conclut Mlle de Permon, elle est fort amusante et l'on prétend que son hôtel renferme des merveilles. Vous nous raconterez cela, car elle ne nous a jamais invités.

Il y avait dans la remarque une nuance de dépit qui fit sourire Buonaparte ; mais intrigué par cette pointe de mystère et cédant malgré lui à l'attraction si puissante de l'Orient il dit :

— J'irai.

VISION D'ORIENT L'ancien hôtel de Blanchefort était une vaste construction, parfaitement incommode, où l'on eût pu aisément loger un régiment et que Mlle de Courtenay habitait seule avec sa nièce et un petit nombre de serviteurs, dont la principale occupation consistait à ouvrir et fermer les fenêtres (ce qui n'était pas une sinécure) et à allumer chaque soir des centaines de bougies, seul luxe de l'excentrique princesse, qui intriguait fort le quartier.

Entre la masse sombre de la forteresse et le noir faubourg populeux, cette imposante demeure, illuminée de mille feux sans que l'on y vit entrer personne provoquait force commentaires. Les uns chuchotaient que l'on y faisait le sabbat, d'autres que l'on y fabriquait de la fausse monnaie ; ceux-ci avaient reconnu le fameux Cagliostro dans un des rares visiteurs, ceux-là entendaient des gémissements d'âmes en peine, et, au crépuscule les bourgeois prenaient l'autre côté de la rue et les bonnes femmes hâtaient le pas à moins qu'une suave mélodie, s'élevant tout à coup vers le ciel, n'eût raison de leur terreur et ne les retînt subjugués.

Alors, rudes travailleurs, bavardes commères, marmots criards, moineaux piailleurs, tout se taisait, tels les oiseaux du bocage, quand s'élève la voix pure du rossignol.

— On croirait entendre sainte Cécile, murmurait le chapelain de la Bastille, interrompant son bréviaire.

Et derrière leurs étroits barreaux, les tristes prisonniers écoutaient avidement cette harmonie, amollissant le coeur des geôliers eux-mêmes.

— Elle ferait pleurer des pierres ! disaient-ils parfois.

Avait-elle conscience de la douceur et du réconfort qu'elle versait ainsi dans les âmes, mais jamais à cette heure grise, si lourde à ceux qui souffrent, l'artiste inspirée ne manquait à cette consolante mission.

Un soir deux personnages à l'allure militaire, venant en sens inverse, s'arrêtèrent en même temps devant le lourd portail.

— Après vous, monsieur, dit l'un, s'effaçant courtoisement.

— Après vous, monsieur, protesta l'autre avec un mouvement de retraite.

Une exclamation l'arrêta.

— Quoi ? c'est vous, mon cher camarade ?

— Monsieur de Montlaur !

— Vous connaissez donc ma cousine ?

— Mlle de Constantinople est aussi votre cousine ?

— Parfaitement. Ça remonte à Louis le Gros, mais n'importe.

— A ce compte-là, nous sommes tous cousins en remontant à Noé.

— Très judicieux, et pour ma part, je serais charmé du cousinage, monsieur de Buonaparte.

— Vous êtes cousin du Roi, monsieur, c'est plus flatteur, répliqua sèchement le jeune Corse.

— Allons, allons, ne vous fâchez pas ? Au diable la parenté ; l'amitié vaut mieux et je voudrais être votre ami.

— Nous ne sommes pas ennemis que je sache.

Raoul n'insista pas, et laissant retomber le lourd heurtoir, il passa familièrement son bras sous celui de Buonaparte, gêné.

— Laissez-moi vous servir d'introducteur, dit-il gaîment, je suis un peu de la maison.

Et faisant signe au valet de s'écarter, il passa devant ,en habitué, souleva une portière de brocard et annonça d'une voix claire.

— Monsieur de Buonaparte

Au fond de la salle nue et froide, brillamment illuminée, Mme de Constantinople était assise sur une sorte de trône byzantin ; des lions dorés, semblables à ceux dont le rugissement effrayait jadis les ambassadeurs, étaient couchés à ses pieds et au-dessus de sa tête se déployait le labarum.

— Ho ! ho ! on vous fait les honneurs du grand jeu, dit Montlaur, réprimant son envie de rire.

Mais Napoléon ne riait pas, lui.

Très pâle, il regardait non ce singulier appareil, ni la vieille princesse falotte, parée comme une idole, ni les automates rouillés, ni l'étendard de Constantin, mais une figure hiératique, debout dans la pénombre, qui préludait sur sa harpe et s'interrompit à leur entrée.

Comme là-bas, dans les jardins de Brienne, il eût voulu être à cent pieds sous terre.

Il n'entendit pas un mot du compliment de la tante, il balbutia une réponse quelconque : déjà Raoul l'entraînait vers la nièce.

— Ma cousine de Courtenay vous connaît depuis longtemps, mon cher camarade.

Une rougeur brûlante couvrit le front du jeune insulaire.

— En effet, dit-il, avec effort, je crois avoir aperçu mademoiselle à Brienne.

— Je ne puis pas en dire autant, monsieur, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous. Raoul vous aime bien.

— C'est grand honneur pour moi.

Son ton raide trahissait une sourde rancune. Bien qu'il n'en fût pas cause, il en voulait mortellement au jeune prince de l'affront subi une seconde fois devant ce regard limpide.

La vieille princesse n'aimait pas que l'attention se détournât de sa personne ; aussi elle appela d'une voix aigre :

— Angélique.

La jeune fille tressaillit, et, dans son empressement, faillit heurter Napoléon que Raoul écarta un peu brusquement.

— Prenez garde, lui dit-il tout bas, elle est aveugle.

Aveugle ! ! !

C'était enfantin, égoïste, cruel même ! mais ce fut presque un soulagement.

Elle ne l'avait pas vu en habit de bure!

Malgré son humeur sauvage, Napoléon revint souvent à l'hôtel de Blanchefort.

Mlle de Constantinople l'avait pris en amitié et ses engouements, parfois moins justifiés, étaient toujours durables. Elle lui montrait les trésors cachés en cette vieille demeure délabrée et rapportés à grands frais des quatre coins du monde, où les avait éparpillés un vent de destruction.

Il pouvait fouiller la bibliothèque, compulser le chartrier, et son goût naturel pour l'Orient s'exaltait au reflet de ce passé tragique. Au contact de Constantin, Théodose, Justinien, Alexis, il s'imprégnait d'une sorte de fatalisme grandiose et parfois confondait leur destinée avec la sienne propre, écoutant complaisamment les divagations de la vieille princesse, qui rêvait tout éveillée de restauration impériale et d'une nouvelle impératrice Irène couronnée à Sainte-Sophie.

Mais il cédait à une attraction plus puissante encore, celle de deux grands yeux éteints, si éloquents ! dont le regard était absent, non l'âme et qui avait profondément troublé son coeur d'enfant.

Angélique n'était pas heureuse. Sa cruelle infirmité lui rendait plus pénible encore sa triste condition d'orpheline recueillie par charité. Sa tante ne lui témoignait nulle bienveillance et malgré les bontés de Mme de Créquy, l'amitié de son petit-fils, elle eût été bien seule, sans sa harpe, confidente des illusions, des espoirs, des déceptions de cette vie enclose, condamnée à une éternelle nuit.

Napoléon devait en être le soleil.

Quelle affinité pouvait exister entre cet être de rêve et l'être d'action qu'était déjà le futur César. ?

Pour elle, il était l'inconnu, la chimère, l'idéal plus nécessaire encore à ceux dont une dure réalité a trop tôt brisé les ailes. Elle le comparait à ces paladins dont le chapelain lisait les hauts faits dans les vieilles chroniques, et les Beaudoin, les Dandolo et autres "preux et sages" loués par Villehardouin, ne lui semblaient guère dépasser l'écolier chétif courbé sur ses équations.

Nul ne comprenait mieux ses aspirations, ses révoltes insoupçonnées, son ambition dévorante, et loin d'arrêter son essort, elle lui eût volontiers crié :

Plus haut !

Pour lui, elle était peut être plus encore.

Cette nature ombrageuse et concentrée n'en était pas moins avide de tendresse : loin de ses parents, de son pays, réfractaire à l'assimilation, à l'amitié, il souffrait lui aussi, de son isolement, et son orgueil qui lui faisait repousser les avances du jeune prince, s'amollit au contact de cette pauvre aveugle qui, elle, avait besoin d'être aimée, protégée, défendue.

Sans doute, Raoul était pour elle un bon camarade, un frère affectueux ; Napoléon fut à la fois moins et plus, et natu

rellement elle se tourna vers l'astre bienfaisant qui leur verse la lumière et la chaleur.

Bien que relégué ainsi au second plan, Montlaur n'en éprouvait nulle amertume, amusé de voir le mathématicien morose oublier ses théorêmes et la jeune fille sourire en reconnaissant son pas.

D'ailleurs, malgré son scepticisme affecté et son apparence frivole, l'esprit chevaleresque d'antan refleurissait chez la noblesse d'alors. On partait en Amérique comme jadis en Palestine, on combattait pour la Liberté, comme jadis pour la Foi et sous le coquet habit à la française, le jabot de dentelles, le galant tricorne, Raoul "ressemblait comme un frère à ce féal Olivier qui moult aimait Roland et la belle Aude."

Mais Aude était la soeur d'Olivier; Angélique n'était que la cousine de Raoul.

CONSEIL DE FAMILLE

— Messieurs, je vous ai réunis en conseil de famille, pour aviser aux mesures à prendre contre mon petit-fils qui prétend faire un mariage extravagant.

Et la douairière courroucée désigna un siège à ses deux amis, le prince de Ligne et le comte de Narbonne, le tuteur et le parrain du jeune prince, qui s'assirent en hochant la tête d'un air dubitatif.

— Le mariage est la plus bouffonne des choses sérieuses, opina l'un en chiquenaudant son jabot.

— Quelle mouche pique cet étourneau de vouloir déjà se mettre la corde au cou? demanda l'autre.

— Pire qu'une corde, comte, une laisse! Il aspire au rôle de caniche.

— Non ?

— C'est comme je vous le dis.

Et tout d'un trait, car son indignation était grande, elle leur exposa la situation contre laquelle, à son avis, point n'était d'autre remède que la Bastille.

Le temps avait coulé ; les deux camarades de Brienne allaient sortir de l'Ecole militaire, l'un avec un régiment, l'autre avec une sous-lieutenance, mais tous deux allaient quitter Paris, à la profonde douleur de l'orpheline dont ils avaient adouci la triste vie.

"L'absence est le plus grand des maux,"

surtout lorsqu'une cruelle cécité empêche de se raccrocher à la correspondance, cette "conversation prolongée", de mode, en ce siècle épistolier qui ne connaissait ni télégraphe ni téléphone.

Réduite à la société d'une vieille femme accariâtre, qui lui faisait payer cher ses aumônes, Angélique allait retomber dans la nuit profonde dont l'amitié avait un instant soulevé la chape de plomb. Entre les deux jeunes gens, elle eût pu dire, comme une mère heureuse, entre ses deux fils :

— Je n'ai plus mes yeux, j'ai les leurs.

Maintenant c'était fini.

Raoul reviendrait peut-être encore quelques fois, si sa garnison n'était pas trop loin de Versailles.

Napoléon ne reviendrait sans doute jamais !

Et quelque chose se brisait en elle, à cette pensée.

Silencieuse, résignée, elle ne récriminait pas contre l'injuste destin et souriait même à la joie débordante des jeunes gens étrennant ce premier uniforme, objet de tant de désirs !

"Je me regardais dans tous les miroirs je me demandais si j'avais bien l'air d'un officier ? Une cocarde faisait le bonheur de ma vie !" écrit le doux Florian.

A cet égard, le plus grave est un peu cousin du joli dragon de Penthièvre.

Cependant, parfois, aux accents douloureux de la harpe, qui pleurait sous les doigts légers, Buonaparte sentait une vague mélancolie embrumer son âme éprise d'Ossian.

Lui, qui détestait la musique, écoutait ces improvisations un peu confuses, où passait un souffle de détresse poignante, avec la même émotion que les chants du barde écossais, récemment traduits par Mac Pherson.

" Il eût été digne d'être votre frère, proclamait-il en lisant avec sa belle voix chaude quelque stance toute vibrante d'âpre poésie à la jeune aveugle émue.

Et Raoul l'appelait en riant "la fille de Fingall."

— Avec votre longue tunique et votre voile blanc, il ne vous manque que le hennin pour évoquer les belles châtelaines du vieux temps saluant le départ du croisé.. mais, vous savez, cousine, on revient de Palestine.

Elle secoua doucement sa tête blonde :

— Il ne faut pas pas trop demander ; j'ai, grâce à vous, des souvenirs dorés pour toute une vie. C'est un trésor dont nul ne peut me dépouiller et que je porterai partout avec moi.

— Pourquoi ne pas aller demeurer avec ma grand'mère, qui vous aime comme sa fille ?

— Je ne suis pas sa fille, cousin, et ce serait désobligeant pour la parente qui m'a recueillie sans asile et sans pain.

— Elle vous le fait payer assez cher.

— S'il me paraît trop amer, j'aurai toujours un refuge dans la maison de Dieu.

— Au couvent, vous !

— Pourquoi non ? c'est l'abri naturel des déshérités de la terre à qui le Père Céleste ouvre toujours ses bras.

— Couper ces cheveux là, ce serait un meurtre ! protesta galamment le jeune prince, un tantinet voltairien, comme ceux de sa génération.

— Ne faites pas ça ! dit impérieusement Buonaparte.

Cette idée éveillait en lui une sorte de jalousie inconsciente. Dans une pieuse retraite, entourée de douces compagnes, Angélique serait moins seule avec ses souvenirs, tandis que dans le vieil hôtel désert tout lui parlerait d'eux... de lui !...

Le sentiment qu'il éprouvait pour elle n'avait pourtant rien que de fraternel, il le croyait du moins, et son charme très réel ne lui causait aucun trouble. Pour elle, il ne songeait pas à modifier ses manières à la fois timides et rudes, il ne lui faisait jamais un compliment, ne lui apportait jamais une fleur, enfin ne cherchait pas à lui plaire.

Mais il eût trouvé fort mauvais qu'un autre lui plût !

Jusqu'alors, Raoul n'en avait pas davantage témoigné le moindre souci. La cécité d'Angélique, qui la lui rendait plus chère et plus sacrée, l'enveloppait d'une sorte de poésie immatérielle et peut-être oubliait-il que c'était une femme ?

La pensée du couvent le révolta, d'abord, beaucoup moins que son compagnon.

Au fond, pouvait-elle faire mieux ?

Un mariage, dans sa position, était presque impossible, eût-elle tous les trésors de Golconde, et elle risquait d'être la proie de quelque aigrefin...

— Evidemment, épouser une aveugle ce serait fou ! déclara Napoléon de son ton net.

Raoul ne répondit pas.

Il était à l'âge de toutes les folies celle-là était trop généreuse pour ne pas le séduire.

Réparer l'injustice du sort se substitue à la Providence, quelle plus noble tâche pour un homme sensible ? (Rousseau avait mis la sensibilité à la mode!)

Arracher cette belle princesse à cette vieille fée Carabosse qui la harcelait de ses méchancetés, quel plus joli rôle pour un Prince Charmant ?

Tout chaud, tout bouillant, en véritable enfant gâté qui n'hésiterait pas à demander la lune, il s'ouvrit de ses intentions à sa grand'mère qui commença par jeter les hauts cris.

Se moquait-il ? Avait-il la berlue.

Certes, elle aimait et appréciait sa filleule, mais un Raoul de Créquy, prince de Montlaur, marquis de Sévigné, comte de Grignan pouvait prétendre à une autre alliance.

La contradiction eut son effet ordinaire et enracina davantage le jeune homme dans son projet.

Par la naissance, la beauté, le mérite, Mlle de Courtenay était parfaitement digne d'entrer dans sa maison et quant à sa disgrâce, c'était un titre de plus à l'amour d'un homme de coeur, jaloux de la lui faire oublier.

— Bref ! il déraisonne, comme tous les amoureux, conclut la marquise en rapportant leur orageux entretien à ses auditeurs confondus, et il m'a juré que, sur mon refus il s'embarquerait avec Rochambeau et irait se faire tuer en Amérique.

— La mort est comme le chien de Jean de Nivelles.

Elle s'enfuit quand on l'appelle,

— Je ne m'y fierais pas ! il est capable de tout pour me faire endêver.

— Le fait est qu'il est fort opiniâtre !

— Et que c'est le dernier de sa race !

— Il en abuse.

— Sans scrupule.

— Je ne vois qu'une ressource : une lettre de cachet.

— Ça ne réussit pas toujours, voyez M. de Richelieu.

— En somme, marquise, Raoul pourrait faire pis.

—On voit tant de mésalliances et s'il songeait à s'encamailler.

— Fi donc ?

— Tandis que les Courtenay descendent comme vous de Louis le Gros.

— Vieille famille, marquise, vieille famille !

— Ils ont des fleurs de lys dans leurs armes.

— Ce serait un mariage quasi royal.

— A ne vous rien céler, marquise, je trouve ce projet très chevaleresque et très noble.

— Il vous a gagné à sa cause, à ce que je vois !

— Pas lui, elle ; il m'a suffi de la voir quelques fois chez vous, marquise, pour comprendre toutes les passions qu'elle peut inspirer et si j'étais jeune et libre.. qui sait !

— Le fait est que mon pupille a bon goût, approuva M. de Narbonne en faisant claquer sa langue.

— Elle a de la race, de l'allure, un beau sang et vous donnerait des petits enfants superbes, ce qui n'est pas toujours le cas de l'armorial.

— Comment, Monsieur le maréchal, vous donnez dans les idées nouvelles ?

Mais elle était ébranlée, et quand Raoul arriva à la rescousse, elle se laissa arracher un demi-consentement, promit de réfléchir, d'examiner, de s'enquérir des intentions de Mlle de Courtenay à l'égard de son neveu.

— Car enfin, si je consentais à cette alliance, disproportionnée déjà sur tant de points, il faudrait au moins que la dot fut raisonnable.

C'était là considération fort indifférente à notre amoureux, mais il jugea inutile de discuter et attendit plein d'espoir le résultat des négociations, qui, selon le

protocole d'alors, devaient se mener dans le plus grand mystère avant d'y mêler les parties intéressées.

Et chaque soir la harpe continuait de pleurer.

PROPOSITION MATRIMONIALE

Mlle de Constantinople avait une trop haute opinion de la grandeur de sa maison et un trop mince souci du bonheur de sa nièce pour témoigner la moindre joie de cette alliance inespérée. Cependant, au fond, elle n'eût pas été fâchée de se débarrasser d'une tutelle encombrante et répondit d'assez bonne grâce aux ouvertures matrimoniales, mais au premier mot elle poussa les hauts cris.

Voulait-on la dépouiller, la mettre sur la paille ! Etait-ce là, cet amour désintéressé que l'on venait lui vanter ! Elle ne donnerait pas un centime, "pas un centime." Si Raoul aimait réellement Angélique, il l'épouserait pour ses beaux yeux, ricanait-elle.

Mme de Créquy faillit se fâcher tout net, mais les deux notaires gens pondérés, réussirent à calmer leur irascible cliente et proposèrent un nouvel arrangement. Mlle de Constantinople garderait tout son bien jusqu'à sa mort, mais assurerait sa succession à sa petite nièce.

— De cette façon l'avenir seul serait engagé, insinua doucement l'honnête tabellion.

Mlle de Constantinople hocha la tête d'un air dubitatif et coupant son argumentation.

— Tout cela est fort bien, mais, si je voulais me marier aussi moi ?

— Vous, mademoiselle ?

— Pourquoi non ?

Il la regardait, tout effaré, réprimant une forte envie de rire.

— Ce n'est qu'une supposition, mais enfin la chose mérite que l'on y regarde à deux fois et je réserve ma réponse définitive.

Il ne put en tirer autre chose et dut se contenter d'une demi-promesse.

Elle avait besoin de réfléchir, consulter pas la principale intéressée, qui, à son avis, n'avait pas voix au chapitre, mais quelque sage conseiller...

Mandé à l'hôtel Blanchefort, il s'y présenta à l'heure indiquée ; Angélique était à l'église ; il fut reçu par sa tante plus solennelle, plus majestueuse et plus ridicule encore qu'à l'ordinaire.

Ce n'est pas un barbon, ni même un de ces légistes dont le poudreux savoir supplée à la neige des ans, mais un jeune officier de bonne mine, malgré son apparence chétive, sous le sévère uniforme d'artillerie, qui parut quelque peu déçu du tête à tête.

— Monsieur de Buonaparte, dit-elle, en lui tendant une main ridée, qu'il baisa respectueusement, j'ai une proposition à vous faire pour laquelle je réclame toute votre attention.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle.

— Depuis que je vous vois, je vous observe et je crois vous connaître mieux que personne. Vous êtes ambitieux.

— Est-ce un mal ?

— Au contraire, si votre caractère est à la hauteur de votre ambition.

— C'est-à-dire ?

— Marcher droit à son but, sans s'embarrasser de vains préjugés, de vains scrupules, l'oeil fixé sur son étoile.

— Ainsi ferais-je... si j'avais une étoile.

— Elle n'est peut-être pas loin de vous, minauda-t-elle.

Il la regarda étonné.

— Je ne comprends pas.

— Je vais donc m'expliquer sans ambage. Malgré votre jeunesse relative, j'ai con

fiance en votre discrétion. Vous avez du mérite, de la gravité, des moeurs, vous ne ressemblez pas à cet étourneau de Montlaur, vous iriez loin si vous aviez assez de fortune pour vous pousser dans le monde.

— Hélas ! je suis pauvre.

— Vous pouvez être riche demain.

— Par quel moyen.

— Par un mariage.

— Oh ! mademoiselle, quelle famille accueillerait un officier sans sou ni maille, qui n'a que la cape et l'épée ?

— Vous êtes de bonne noblesse, vous avez du sang de condottière et de conquistador, vous pourrez être un conquérant.

— Peut-être.

— J'ai passé ma vie à chercher un homme sans jamais éteindre ma lanterne, je crois l'avoir trouvé en vous.

"On me dit folle, extravagante, avare, parce que j'entasse des millions dans mes caves et laisse mon hôtel tomber en ruines. On ne peut me comprendre. Vous me comprenez, vous. Je veux être impératrice. Voulez-vous être empereur ?

— Moi ! s'écria Bonaparte abasourdi.

Sans s'émouvoir, elle lui exposait ses raisons. Il avait la jeunesse, l'audace, l'esprit aventureux, la décision qui convient à un chef ; elle avait le rang et la fortune qui lui permettraient de mettre en valeur ses dons naturels, d'établir les siens et d'arriver au plus haut sommet.

— Sans doute, j'ai soixante ans, à ne vous le céler point, mais l'on voit des mariages plus disproportionnés pour de moindres avantages.

Elle en parlait avec une assurance tranquille, comme si sa nef eût déjà franchi la Corne d'Or et que le labarum flottât sur Byzance reconquise.

Lui écoutait, sans sourciller, ses divagations.

Bien qu'il ne fût pas encore l'homme qui, selon Barras, faillit épouser les soixante-dix printemps de la Montansier, cette idée saugrenue ne provoquait chez lui ni l'indignation, ni le fou rire qu'elle eût provoqué chez Raoul.

Déjà il avait pour la femme un mépris tout oriental et la considérait volontiers comme un marchepied ; l'intérêt de sa famille, habilement invoqué, n'était pas sans le toucher et la pensée de tout ce qu'il pourrait faire de grand avec le puissant levier qu'on lui offrait n'était pas sans lui donner un peu de vertige.

Mais Angélique ?

L'opinion du monde, de ses camarades, de Montlaur ne l'inquiétait guère, il eût bravé les railleries comme les boulets...

Mais il reculait devant le jugement de cette pauvre aveugle, qui personnifiait sa conscience. Courtoisement, il remercia la vieille princesse de l'honneur trop grand qu'elle voulait lui faire et dont il se reconnaissait indigne...

Elle l'arrêta tout net et dit :

— Vous refusez ? tant pis pour vous ! Ce serait moindre folie que d'épouser une aveugle.

— Je ne veux épouser personne, déclara-t-il froissé de cette allusion maladroite.

Elle le congédia d'un geste d'impératrice en disponibilité, et il se retira, très contrarié de ce ridicule incident, sans avoir pu voir sa gente amie.

Le soir même Mlle de Constantinople furieuse, envoyait son consentement, au notaire.

Il ne manquait plus que celui d'Angélique.

Cependant toutes les précautions prises n'avaient pu empêcher le secret de transpirer et de parvenir aux oreilles de la famille de Permon, où il provoqua une stupeur indignée.

Le prince de Montlaur épouser une

aveugle.

D'abord cela impliquait un mauvais goût fort désobligeant pour toutes celles qui eussent pu aspirer à ce choix, et chacune, in petto, s'en jugeait autrement digne.

Puis la question d'intérêt était des plus importantes.

La fortune considérable de la vieille princesse venait d'un prince grec, Démétrius Cantacuzène, qui l'avait instituée sa légataire universelle de préférence à ses autres cousins.

Mme de Permon avait fait contre mauvaise fortune bon coeur, se flattant de regagner, pour ses enfants, l'héritage convoité, à force de bons procédés et d'égards envers la "chère cousine". Pour Angélique, elle ne s'en inquiétait guère; vu son infirmité, on paierait sa dot dans un couvent et tout serait dit.

L'annonce du mariage projeté était donc un coup de foudre, réduisant à néant toute espérance, et le dépit fut d'autant plus grand qu'il fallait le dissimuler.

On examinait vainement tous les moyens, plus ou moins louches, d'intervenir avec efficacité, quand on annonça le lieutenant de Buonaparte qui, à la veille de partir pour Valence, faisait ses visites d'adieu.

— Par lui, nous trouverons peut-être un joint, car il est des familiers de la maison et doit être très renseigné, insinua Ernest : si tu pouvais le sonder adroitement, petite soeur.

— Tu as raison, fiez-vous à moi.

Les compliments échangés, elle s'arrangea pour attirer le jeune officier un peu à l'écart, lui montrant une sympathie, un intérêt dont il était tout étonné, vu les traits perfides dont elle le criblait d'ordinaire. Il lui en fit plaisamment la remarque.

— On connaît le prix de l'amitié lorsqu'elle vient à nous manquer et vous laisserez derrière vous un grand vide, lieutenant, dit-elle avec une nuance de mélancolie parfaitement jouée...

— Je n'ose m'en flatter, mademoiselle.

— Pourquoi ? avez-vous si peu conscience en votre mérite ?

— Je l'apprécie, comme vous, à sa juste valeur... et je n'ai pas sujet de m'en enorgueillir.

— Avez-vous donc pris au sérieux quelques taquineries de pensionnaire, vexée d'être traitée en petite fille.

— Je ne crois pas avoir jamais manqué au respect que je vous dois.

— Laissez là votre respect dont je n'ai que faire ! J'aurais voulu être votre amie, vous n'avez jamais voulu le voir !

Parfois déjà, elle s'était amusée à faire la coquette avec lui pour lui rire au nez, s'il avait l'air de s'y laisser prendre : aussi se tenait-il sur la défensive. Elle s'en aperçut et, haussant les épaules avec un joli geste mutin :

— Les plus aveugles ne sont pas toujours ceux qu'on pense. A propos, êtes-vous de la noce ?

— Quelle noce ?

— Ne faites pas le discret, vous, le confident des deux intéressés.

— A qui faites-vous donc allusion, mademoiselle ? questionna-t-il intrigué et vaguement inquiet.

— A Mlle de Courtenay et M. de Montlaur.

Il fronça le sourcil à ces deux noms ainsi accolés et dit sèchement :

— Je ne vous comprends pas.

— Soit ! mettons que je me suis trompée.

Et, sans insister davantage, elle changea de conversation, et parla de la vie de garnison, du régiment de Valence, tout en l'observant du coin de l'oeil.

Distrait, préoccupé, il répondait à tort et à travers.

Il la connaissait trop pour considérer ses paroles comme des propos en l'air. Il y avait certainement là, une intention perfide...

En dépit de son dédain réel et affecté pour le pauvre boursier, elle ne lui pardonnait pas son indifférence et s'amusait à le faire souffrir...

Car il souffrait et s'efforçait vainement de faire bonne contenance sous l'oeil railleur qui l'observait...

Aussi, dès qu'il put le faire, sans incorrection, il se hâta de prendre congé, et de la fenêtre, elle put le voir s'éloigner à grands pas dans la direction de la Bastille.

Alors un sourire plissa ses lèvres minces.

Le mariage n'était pas encore fait.

UN DUEL

Il marchait droit devant lui, à grandes enjambées, soucieux, absorbé, heurtant les passants, sans les voir, enfilant les rues au hasard.

Angélique mariée !... et à ce Montlaur !

Il ne songeait même pas à discuter le fait...

Et pourtant quelle apparence que le nouveau colonel, comblé de tous les dons de la naissance, de la fortune, de la jeunesse, fît une telle folie.

Car c'était bien une folie ! il ne jugeait pas la chose autrement que Mlle de Constantinople dont il comprenait maintenant les paroles énigmatiques et la singulière proposition... qu'il avait peut-être été bien sot de refuser !

Puisque Angélique était une femme, comme toutes les femmes, sensibles à l'appât d'un nom, d'un titre, d'un tabouret à la cour, pourquoi se soucier de son jugement ?

Car enfin, elle n'aimait pas Raoul, elle ne pouvait pas l'aimer !

Et lui, cet étourdi, frivole et présomptueux, était-il capable de sentir le charme subtil et doux qui amollissait son coeur farouche ?

Angélique épouser Montlaur !

Il en éprouvait une colère... absurde ! car au fond, que lui importait !

C'était sincèrement qu'il avait répondu à cette odieuse fée Carabosse :

— Je ne veux épouser personne.

Alors ?

Non, il n'aimait pas Angélique d'amour ; pourtant depuis qu'un autre en convoitait la possession, il devenait furieux, comme le chien du jardinier.

Son sang bouillonnait ; il avait la tête en feu, les mains glacées : il arriva au faubourg populeux, parcouru si souvent d'un pied léger sans que le tumulte de son âme fût encore calmé.

Avec sa nature fougueuse et concentrée à la fois, les passions devaient être chez lui plus violentes que tendres, mais le sentiment que lui avait inspiré la jeune aveugle n'avait rien de matériel.

Dans le nimbe de ses cheveux d'or et le prestige de l'Orient, cette petite-fille d'empereur lui était apparue comme une créature idéale, dont les longs doigts fuselés tenaient le fils de sa destinée et qui planerait sur sa vie comme un bon ange.

Leurs âmes s'étaient soudées à leur insu, par une sorte de communication mystérieuse, de lien mystique, et cet être d'action avait besoin de cet être de rêve.

Superstitieux, comme tous ceux de sa race, il croyait en elle autant qu'en son étoile et une bouffée de colère lui montait au cerveau à la pensée du profanateur qui prétendait toucher à son idole byzantine.

Parce qu'il était tiré sur toutes les coutures, duc et pair, cousin du roi, héritier d'un des plus grands noms du royaume, croyait-il donc n'avoir qu'à se baisser pour cueillir ce lys virginal que lui-même osait à peine respirer ?

Qu'est-ce qu'un pauvre sous-lieutenant de fortune à côté d'un colonel de naissance qui serait maréchal, ambassadeur, ministre, plus tôt que lui capitaine.

Oh ! s'il était le maître, comme il balayerait cette valetaille dorée, sans autre mérite que ses ancêtres. Etre un "descendant," beau titre, ma foi ! Ce qui importe, c'est de monter ! plus haut ! toujours plus haut !

Ainsi ferait-il !

Non, ce coup brutal lui avait brisé les ailes ; il se sentait las, désemparé, meurtri, les jambes molles, la tête vide.

Angélique mariée !

Et à ce Montlaur ! ! !

C'était double trahison.

Sa fierté ombrageuse l'avait toujours empêché de répondre à l'amitié du jeune prince, mais, au fond, il n'y était pas absolument indifférent et s'il avait été seulement son égal...

Il était de ceux qui se cabrent sous la main qui les caresse ; les procédés les plus délicats irritaient, chez lui une fibre secrète. Puis, s'il avait conscience de sa supériorité réelle, il était forcé de reconnaître, chez le filleul de la Reine des qualités qui lui manquaient. La vanité et les prétentions d'un Permon, lui faisaient hausser les épaules, mais la simplicité l'aisance, l'urbanité de Raoul le mettaient au supplice.

"A quoi bon l'impertinence quand on a la politesse", dit Talleyrand.

Beaucoup d'êtres frustres ont cette impression et croient deviner un persiflage sous la courtoisie des manières et du langage.

Bonaparte, avec sa sauvagerie native et sa rudesse montagnarde, était plus accessible qu'un autre à cette défiance, d'autant qu'il en goûtait la séduction.

— Ceux-là savent flatter sans bassesse, disait-il plus tard des hommes de l'ancienne Cour, en appelant à la sienne, les Ségur, les Montesquiou, les Narbonne.

Mais, fait pour dominer, il souffrait de recevoir des faveurs au lieu d'en accorder et Raoul, qui en avait vaguement conscience, disait parfois dans un élan juvénile de son aimable nature :

— Je voudrais avoir un tort envers lui ! Peut-être me le pardonnerait-il plus facilement.

Il n'y paraissait pas à cette heure ! et sa rancune se donnait enfin libre cours contre le traître, le faux ami, qui, sournoisement, lui enlevait son bien.

Car Angélique était à lui, rien qu'à lui ! il n'admettait pas de partage, ni avec un époux, ni avec Dieu, et le mariage le révoltait plus encore que le couvent.

La jalousie, le mépris, la colère, se réflétaient sur ses traits ravagés et le sombre éclat de sa prunelle effarouchait fillettes et marmots grouillant sur le pavé du Roi..

— Il n'a pas l'air commode, marmottait une commère.

— Peut-être un futur locataire de la Bastille.

De fait, s'il eût tenu son rival dans le marquis !...

Soudain, il s'arrêta saisi.

Raoul sortait de l'hôtel de Blanchefort et venait à lui la main tendue.

Napoléon retira la sienne.

Plus surpris qu'offensé, l'autre l'interrogea du regard, et, frappé de l'altération de ses traits, lui demanda avec intérêt.

— Seriez-vous souffrant, mon cher camarade ?

— Non.

— Alors auriez-vous quelque chose contre moi ?

— Oui.

— Quoi donc, je vous prie ?

— Ce n'est pas le lieu de s'expliquer.

— Soit, il y a une ruelle déserte, là, tout proche.

Contournant l'hôtel seigneurial, ils se trouvèrent entre un mur bas, percé d'une porte de service, et les fossés de la Bastille.

— De quoi s'agit-il, voyons, ami ? dit affectueusement le jeune prince.

— Je ne suis pas votre ami, je ne l'ai jamais été, je ne le serai jamais.

Il lui criait sa rancune avec une âpreté féroce.

— Je le regrette.

— Moi pas. A quoi bon d'inutiles feintes ? tout nous sépare, patrie, naissance, fortune et je vous hais comme vous devez me haïr.

— Non, je vous plains.

— Je ne veux pas plus de votre pitié que de vos prévenances hypocrites destinées à cacher vos perfidies.

— Voilà un mot de trop, monsieur.

— Qu'importe ! Au point où nous en sommes, mieux vaut mettre masques et habits bas.

— A vos ordres, mais encore serais-je curieux de connaître le motif de cette sotte querelle, observa tranquillement Montlaur, qui en était à cent lieues et croyait presque à un accès de fièvre chaude.

Son calme acheva d'exaspérer le furieux et tirant son épée :

— Trêve de paroles. Si vous n'êtes pas un lâche, vous me rendrez raison à l'instant même.

— Au pied de la Bastille, c'est coquet. Si nous demandions au gouverneur de nous servir de témoin.

— Vous me feriez croire à une défaite.

— Décidément vous avez besoin d'une leçon, monsieur de Buonaparte, j'en suis fâché, pour vous.

Et ôtant sa veste brodée, il salua son adversaire avec cette courtoisie qui ne l'abandonnait jamais et tomba aussitôt en garde.

S'il n'était pas de force en mathématiques, en revanche il était une des meilleures lames de l'Ecole, son adversaire, au contraire, avait un jeu très inégal. Il attaquait avec toute la fougue de son caractère, l'autre se bornait à parer négligemment, ce qui ajoutait à l'exaspération de Napoléon et, se fendant à fond, il se fût embroché lui-même, si d'un vigoureux coup de fouet, Raoul n'eût lié son épée, qu'il fit sauter à trois pas.

Le jeune Corse eut un véritable rugissement de lion blessé.

Montlaur ramassa lui-même son arme, et la lui présentant avec sa bonne grâce accoutumée.

— Reprenez la, mon camarade ; elle vous servira mieux qu'à me couper la gorge et oublions cette sotte querelle, je vous le demande sincèrement.

Mais la plaie était trop cuisante, cette magnanimité y ajoutait encore.

Pâles, les dents serrées, Bonaparte ne répondit pas et demeura immobile jusqu'à ce qu'il eût vu disparaître son vainqueur découragé ; alors, il serra les poings dans un accès de rage impuissante et, comme jadis à Brienne, il s'abattit lourdement sur le sol.

UNE PROMESSE

En quittant sa cousine, Raoul lui avait dit avec cette grâce exquise, qui le rendait si séduisant :

— Mlle de Constantinople a une communication à vous faire à laquelle mon bonheur est attaché. Je vous supplie de l'écouter avec bienveillance et de songer que votre réponse fera de moi le plus heu-

reux ou le plus malheureux des hommes.

Il lui avait baisé le bout des doigts et l'avait laissée vaguement troublée.

Que pouvaient signifier ces paroles très claires pour une autre ?... elle n'osait deviner !...

Est-il question de mariage pour un aveugle !

Il avait fallu que sa tante elle-même vînt lui confirmer la demande, avec les commentaires aigres-doux dont elle agrémentait ses discours, vantant sa générosité testamentaire, sans laquelle évidemment rien n'eût abouti.

— Vous pouvez me remercier et vous flatter d'avoir de la chance, M. de Montlaur ne vous épouse pas pour vos beaux yeux, il vous épouse c'est le principal... Je ne vous demande pas ce que vous en pensez... vous devez être trop heureuse! mais il sied à notre dignité de ne pas montrer trop d'empressement et demain seulement je ferai tenir notre réponse à mon notaire qui en avisera Mme de Créquy.

Angélique demeura seule, en proie à des sentiments divers.

Elle était profondément touchée de la démarche de son cousin... un peu étonnée aussi.

On pouvait donc l'épouser, elle, que sa cruelle infirmité semblait condamner à un éternel célibat ; elle pouvait donc, comme les autres femmes, avoir un foyer, un mari, des enfants.

Sans doute, on le lui faisait assez durement entendre, les avantages matériels pesaient dans la balance, mais enfin Raoul était riche, de haut lignage, il pouvait prétendre à mieux !... Comme c'était bon et tendre à lui ! Princesse de Montlaur ! elle devait être enchantée, ravie ! Et elle soupirait !

. . . . . .

. . . . . .

— Ce ne sera rien, mademoiselle, une simple syncope, mais qui, trop prolongée, eût pu avoir de graves conséquences, avec un organisme aussi nerveux... Tenez, il ouvre les yeux.

En effet, Bonaparte promenait autour de lui, ce regard trouble de ceux qui reviennent du pays des rêves.

Un valet sortant par la petite porte, l'avait trouvé évanoui et avait donné l'alarme. La vieille princesse étant en visite, c'était Angélique qui avait fait transporter le malade à l'hôtel et envoyé quérir le médecin de la Bastille.

Debout, au pied du divan, elle attendait, anxieuse, son arrêt, et respira profondément à ces paroles rassurantes.

En la voyant ainsi immobile, silencieuse, le sourcil du jeune Corse se fronça et il dit d'une voix sourde.

— C'est cet habit de bure qu'elle regarde. Otez-le... il me brûle... Je ne veux pas rougir devant elle.

Son humiliation enfantine se confondait avec celle de l'heure présente ; il se croyait encore à Brienne, il oubliait les années écoulées, la cécité de la jeune fille.

Elle lui prit la main à tâtons, et dit très douce :

— A quoi pensez-vous ? Ne reconnaissez-vous plus votre amie aveugle.

— Aveugle ?... Ah ! oui, aveugle... Tant mieux.

— Décidément, il n'a pas encore les idées bien nettes, observa le praticien, il lui faut du repos, du calme.

— A défaut de sa famille absente, je pourrais faire prévenir son ami, M. de Montlaur.

— Je vous le défends.

A ce nom exécré, sa mémoire s'était réveillée, sa colère aussi, et, les poings crispés, il se dressait sur son séant.

— Vous ne voulez pas voir Raoul ?

questionna-t-elle surprise.

— Ni lui, ni personne.

— Pourquoi ?

Mais déjà il s'était ressaisi, et s'expliquait d'un ton posé.

Il allait très bien et avec une voiture il rentrerait à l'Ecole sans plus d'embarras.

Mais le docteur s'y opposa énergiquement.

— Vous êtes encore trop faible, lieutenant ; la tête vous tournerait au bout de quelques pas. Reposez-vous ici une couple d'heures. D'ici là, vous êtes mon prisonnier ou plutôt celui de mademoiselle... J'en connais de plus à plaindre...

...Un lourd silence succéda à son départ entre les jeunes gens.

Lui remâchait la honte de sa défaite, le double triomphe de son rival et l'amour déçu, l'orgueil blessé se peignait sur ses traits bouleversés.

Elle n'avait pas besoin de ses yeux pour lire dans cette âme troublée par une violente commotion, dont elle cherchait vainement la cause.

Jamais elle n'eût soupçonné sa jalousie, sa colère contre Montlaur et certes la demande de ce dernier la surprenait moins encore que ne l'eût surpris la révélation d'un sentiment tendre, dans ce coeur viril ne battant que pour la gloire.

Sans doute, il avait éprouvé quelque grave déception, subi quelque grave injustice et la contrainte imposée par la discipline avait dû provoquer cette réaction soudaine.

Compatissante, elle bassinait son front brûlant, il l'écarta presque brutalement.

— Oh ! ami, c'est donc bien grave ? dit-elle avec une douce autorité.

Il ne répondit pas.

— Voyons ? qu'y a-t-il ? une injustice ? un passe droit ?

— Une injustice, un passe-droit, oui, c'est bien cela.

— En faveur d'un de vos camarades ?

— Justement.

— Que voulez-vous ? seul, sans protecteur, sans fortune, le mérite ne suffit pas.

— Je m'en aperçois.

— Mais il finit toujours par s'imposer. Vous prendrez votre revanche.

— Si je le croyais ! gronda-t-il, les dents serrées.

— J'en suis sûre, moi. J'ai foi en votre avenir, comme j'ai foi en Dieu.

Elle était si belle avec son front inspiré rayonnant d'enthousiasme, qu'il sentit mieux encore la douleur de la perdre et secouant la tête :

— Moi, je n'ai plus foi en rien, ni en personne.

— Douteriez-vous de mon amitié ?

— Je n'ai que faire de votre amitié quand un autre a votre amour ! Nierez-vous que vous épousiez M. de Montlaur ?

Elle ne répondit pas.

S'exaltant davantage, il continuait avec une ironie amère.

— C'est bien naturel ! il sait plaire aux femmes, lui ! les flatter, les aduler, chiquenauder son jabot, pirouetter sur ses talons rouges ! Il est riche, noble, élégant, il a tout, je n'ai rien !

Elle l'écoutait, silencieuse, émue.

Aimer, être aimée, rêve inconscient de toutes les créatures, d'autant plus ardent qu'il semble plus irréalisable...

L'amour ignoré, comme la lumière lui était soudain révélé...

Napoléon l'aimait !... comme Raoul ! plus que Raoul... peut-être !...

Et elle ?

— Pauvre ami ! murmura-t-elle.

Ce fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

— Je ne veux pas plus de votre pitié que de la sienne ! rugit l'orgueilleux insulaire.

Et, affolé par le souvenir de son récent

affront, en proie à une de ces terribles colères qui devaient faire trembler l'Europe, il allait, venait, comme un lion en cage, exhalant sa rage, son humiliation, son désespoir avec une violence sauvage.

— Il m'a fait grâce !... oui !... il aurait pu me tuer... il s'est borné à me désarmer !... et j'ai dû subir son outrageante générosité... il m'a rendu mon épée !.... et je ne me la suis pas passée au travers du corps !... je suis un lâche !... et vous pouvez me mépriser... rire de moi, avec lui !... Oh ! je l'écraserai !...

Oubliant toute mesure, il rugissait, frappait du pied, bousculait les meubles, et si le fameux cabaret de Léoben se fut trouvé sous sa main !...

Enfin, pâle, exténué, à bout de souffle, les jambes cassées, la tête vide, il s'abattit lourdement sur un siège.

Qu'allait-il devenir sans elle ?

Sans doute, il ne savait pas parler aux femmes, il ne lui avait jamais dit ce qu'elle était pour lui, la place qu'elle occupait dans son esprit et dans son coeur.

Et pourtant ?

Dans son isolement farouche, il n'en avait pas moins besoin de tendresse. Seule, elle lui en avait donné l'illusion. Près d'elle, il avait oublié son pays, ses montagnes, sa famille ; il s'était attaché à elle étroitement, elle lui avait tenu lieu de tout, il avait adopté ses ancêtres, cet Orient mystérieux, où elle eût dû régner et qu'il eût été capable de conquérir pour elle ?

Figée dans son attitude hiératique, elle écoutait ce flux de paroles, divagations, plaintes, reproches, prières...

Certes, les anciens preux n'avaient pas pour "leur Dame", amour plus profond, culte plus fervent. Dans son exil, il se flattait qu'il serait toujours tout pour elle et l'idée qu'elle fût à un autre le torturait... Il eût encore préféré le couvent ! et pourtant il eût peut-être été aussi jaloux du bon Dieu.

Non ! décidément, il était trop malheureux !

Epuisé, il se tut, et l'on n'entendit plus que sa respiration oppressée.

Alors, elle s'approcha doucement de lui, effleura son visage de ses doigts craintifs...

Il pleurait !...

Une joie extatique illumina les traits délicats de la fille des Césars. D'un geste caressant, elle cueillit une de ces larmes, la porta à ses lèvres et dit :

— Napoléon, je ne me marierai jamais.

Et la harpe se tut, ce soir-là.

UN REFUS

Il y avait cercle brillant chez Mme de Créquy pour entendre la lecture de "Numa Pompilius" dont le chevalier de Florian venait d'achever le manuscrit et dont il donnait la primeur à la vieille amie du duc de Penthièvre, son protecteur.

Ces Bucoliques étaient alors fort à la mode ; la sensibilité, voire la sensiblerie, était du suprême bon ton, et le retour à la Nature, une Nature passablement factice avec ses bergères en dentelles et ses moutons enrubannés, considéré comme le remède à tous les maux qui désolent notre pauvre humanité. Tronchin le recommandait pour le physique, Rousseau, son compatriote, pour le moral, et tous deux avaient un grand succès.

Le doux Florian aussi et ses peintures optimistes avaient une excuse ; il vivait en pleine Arcadie, à cette petite cour de Sceaux, reflet de l'âge d'or, où il trouvait dans la plus vénérable des Altesses, l'image de toutes les vertus.

Une assistance aussi nombreuse que choisie se pressait donc dans les salons de l'hôtel de Feuquières où résidait la mar-

quise ; le prince de Ligne y taquinait Mme de Staël qui, à son gré, mêlait un peu trop la politique à la littérature. M. de Narbonne discutait avec Mgr d'Autun les mérites d'une religieuse, Marie Alacoque, dont le futur prince de Bénévent poursuivait la béatification avec un zèle méritoire ; M. de Richelieu, jeune marié octogénaire, négligeait sa troisième épouse pour faire les yeux doux à une ravissante créole, Mme de Beauharnais, dont le mari volage papillonnait autour de toutes les femmes jolies. Sa tante, la comtesse Fanny, qui tenait un bureau d'esprit, critiquait tout bas l'auteur, avec son ami Cubières, aussi mauvaise langue et presque aussi mauvais poète qu'elle-même snr laquelle on faisait courir cette épigramme :

Eglée belle et poète, a deux petits tra-
[vers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses
[vers.

Au milieu de cette joyeuse assemblée, Montlaur allait, venait, gai, pimpant, fringant.

Il était rentré la veille, tout marri de l'inqualifiable algarade de son ex-condisciple, mais, avec son aimable optimisme, il avait cherché toutes sortes de raisons pour l'excuser, sans rencontrer la vraie, et ayant appris que Bonaparte était souffrant, il en avait conclu que son premier diagnostic était juste : c'était un accès de fièvre chaude !

Aussi comptait-il aller prendre de ses nouvelles, le soir même, lui porter l'annonce de son mariage et lui demander d'être un de ses garçons d'honneur.

Quant à l'idée d'une rivalité secrète, elle ne s'était même pas présentée à son esprit. A son avis, un amoureux devait avoir d'autres manières, et il prenait fort au sérieux les théories mysogines du jeu-Corse, reléguant la femme au dernier rang de ses préoccupations.

Tranquille, il attendait le consentement d'Angélique, dont il ne faisait aucun doute, et qu'il considérait comme une simple formalité.

Ce n'était pas fatuité de sa part, mais confiance juvénile ; l'affection fraternelle, partagée jusque-là, lui semblant garante de l'affection conjugale, à laquelle il eût été peu séant de demander les emportements et la fougue d'une grande passion. Il serait un mari très tendre ; entourant sa femme de galanterie, de petits soins ; elle, avec sa douce sérénité, serait une compagne accomplie, sans la jalousie fatigante de cette jolie créole qui suivait le vicomte de Beauharnais d'un oeil énamouré et inquiet.

Cependant, malgré sa sécurité, il eût été bien aise d'avoir cette réponse, qui devait lui permettre de commencer sa cour et d'annoncer officiellement son mariage. Ce souci lui causait d'involontaires distractions et, "la nymphe Egérie" ne suffisant pas à le retenir, il s'esquiva discrètement pour aller en conférer un peu avec son ancienne berceuse de passage à Paris, qui avait toujours sa chambre à l'hôtel.

Les vieux serviteurs tenaient alors l'emploi de confidents : devant eux, on pouvait penser tout haut ; la bonne Dupont, en particulier, avait pour son cher jeune prince une véritable adoration et ne pouvait admettre que ce sentiment ne fût pas partagé par tout l'univers, aussi se gaussait-elle de ses craintes chimériques. Il eût fait beau voir qu'Angélique ne le trouvât pas à son goût ! Bien sûr, elle ne pouvait l'admirer "de visu", et c'était grand dommage, mais il suffisait de l'entendre.

— C'est saint Jean Bouche d'or ! Tout

petit, quand il prenait sa voix câline, je ne savais rien lui refuser, confessait-elle justement à une belle jeune femme qui se leva pour prendre congé en voyant entrer Montlaur.

Avec beaucoup de grâce, il insista pour qu'elle se rassît, et trouva un mot aimable pour la fillette qu'elle tenait à la main.

— Ma petite nièce, que ses parents me confient pour élever à la campagne, l'air des villes ne lui réussit pas.

— Elle ne sera pas à plaindre, si tu la gâtes autant que moi, ma bonne.

— Oh ! ce n'est pas la même chose, dit-elle sérieuse.

La jeune mère embrassait la mignonne avec une ardeur contenue avant de s'en séparer ; il les laissa à leurs effusions et, en descendant, rencontra un valet de chambre, une lettre à la main... La réponse attendue, sans doute.

Il rompit le cachet avec une légère émotion à fleur de peau, et lut : " Le pire aveugle est celui qui ne sait pas voir... Pendant que le "Prince Chéri" se métamorphose en caniche la "Belle Zélie" en rend un autre plus heureux et un gentillâtre Corse dame le pion à un cousin du Roi."

Il froissa le papier... Vengeance de femme ! les termes ambigus, l'exemple emprunté aux "Contes de Mme d'Aulnoy", dénonçaient le procédé bien féminin quoiqu'il ne fût pas l'apanage exclusif du sexe.

Sans doute le secret avait transpiré, Angélique faisait déjà des envieuses qui ne reculaient pas devant la calomnie odieuse et lâche.

Qui sait ? Une de ces belles mondaines, s'attendrissant à de naïves pastorales, en était peut-être l'auteur.

Fi !

Déchirant l'avis anonyme, il haussa les épaules, et rentra au salon.

Florian achevait la lecture de sa dédicace à la Reine.

> De vous, de Louis, des Français,
> On croira lire ici l'histoire.

et les applaudisements, les exclamations: "Délicieux, charmant, exquis ! mêlés au bruit des chaises, au frou-frou des jupes, témoignaient du plaisir causé par ce régal littéraire... et peut-être aussi par le soulagement d'une contrainte prolongée.

Raoul se lança dans la conversation générale ; il se montra étincelant, plein d'une verve, d'un entrain légèrement factices, mais qui pouvaient tromper les plus clairvoyants et dont il se grisait lui-même.

Il riait, plaisantait, pirouettait avec cette grâce qui lui gagnait tous les coeurs et, de lui aussi, l'on pouvait dire :

— Délicieux, charmant, exquis !

Certes, l'auteur de la lettre était parmi les caillettes, caquetant autour de lui ; elle devait blémir de rage sous son rouge.

Sa grand'mère suivait d'un oeil amusé ce marivaudage, quand un valet vint lui dire un mot tout bas.

Sans affectation, elle se leva, traversa les groupes en s'y arrêtant un peu, puis gagna discrètement ses appartements.

Elle en ressortit au bout d'un quart d'heure et revint à petits pas, vers sa bergère d'où elle dirigeait la conversation avec ce tact et ce brio, apanage de certaines douairières, que l'âge ne peut leur enlever.

Cependant, parfois, son regard se posait sur son petit-fils avec une ombre d'inquiétude.

Peu à peu, les invités se retirèrent, le salon se vida ; ils demeurèrent en tête à tête.

Alors l'appelant d'un signe affectueux

— Je viens de recevoir le réponse, Raoul. C'est non.

Elle l'observait avec une légère angoisse, mais il supporta le choc en galant homme, le sourire aux lèvres.

— Je le regrette madame, et je vous rends grâce de votre complaisance pour moi, en cette affaire. Je tâcherai de le reconnaître par un choix plus à votre convenance.

Et, lui baisant la main, il se retira chez lui.

Mais alors, le masque tombé, la nature reparut sous le vernis mondain et il s'abandonna à un véritable désespoir d'enfant gâté.

Bonaparte, Angélique, passèrent là un vilain quart l'heure ; il ne trouvait pas de reproches assez forts pour leur duplicité ,dont il ne doutait plus à cette heure !

Le vil soupçon, repoussé d'abord avec dédain, s'implantait maintenant dans son esprit. Bien aveugle, en effet, de ne pas avoir deviné un rival dans ce furieux qui se jetait sur son épée et qu'il eût pu embrocher en tendant le bras !

— C'est indigne ! indigne ! Moi qui l'aimais tant !

Parlait-il de lui ou d'Angélique ?

Au fond, tout au fond de son être intime, peut-être souffrait-il plus dans son amitié que dans son amour, l'une ayant jeté dans son âme des racines plus profondes que l'autre, et il eût été fort capable d'un sacrifice magnanime si Napoléon lui eût montré plus de confiance.

Mais non! c'était une âme close, réfractaire aux généreuses effusions et dont il s'était vainement flatté de tirer le verrou !

— Moi ! qui l'aimais tant, gémissait-il.

— ...Mon pauvre petit ! qu'est-ce que tu as ?

La bonne Dupont, dont il avait oublié la présence, apparaissait sur le seuil, et, derrière elle, il pouvait apercevoir, au fond de la pièce voisine, le minois étonné d'une fillette de deux ou trois ans, qui jouait avec des fleurs.

— Ah ! ma bonne ! ma bonne ! je suis bien malheureux ! soupira-t-il, sans contrainte cette fois.

Compatissante et maternelle, elle berçait sa peine comme lorsqu'il était petit.

Son cher jeune prince ! comment pouvait-on le faire pleurer ! Elle en était bouleversée, révoltée ! et trouvait dans son vieux coeur dévoué les paroles câlines et apaisantes.

Il la laissait dire, sensible à cette humble sympathie de bon chien.

Par la porte ouverte, la fillette regardait, très grave, le doigt dans sa bouchette rose.

Les grandes personnes ont donc aussi de gros chagrins comme les tout petits ?

Elle, on la consolait avec une poupée, un bonbon, une caresse...

Lui, elle eût bien voulu le consoler aussi ?

Et obéissant à l'inspiration charmante de son petit coeur ingénu, elle choisit sa plus belle fleur, s'approcha sur la pointe du pied.

— Tiens, monsieur, ne pleure plus.

Et elle lui mit une rose dans la main.

DEUXIEME PARTIE

Un nouveau siècle commençait. Marengo, don de joyeux avènement du Premier Consul, en avait marqué l'aurore, et la République, lavée de ses souillures dans un bain de gloire, apparaissait, rayonnante, appuyée sur le jeune vainqueur.

De Brienne aux Tuileries, la route n'a-

vait pas été longue : Toulon, Arcole, les Pyramides en avaient marqué les étapes, et, maître de la France, arbitre du monde le "Corse aux cheveux plats" n'avait plus qu'à étendre la main pour poser sur son front la couronne de Charlemagne.

Vendémiaire et Brumaire avaient imposé silence aux factions royalistes et jacobines, la Vendée était pacifiée, la Révolution terrassée, l'étranger vaincu, et, fasciné, ébloui, le peuple qui avait fait tomber la tête du débonnaire Louis XVI au cri de "Liberté", l'oubliait déjà en acclamant son élu.

Les prisons s'ouvraient, les immigrés rentraient, les affaires reprenaient, les finances se rétablissaient, le code s'élaborait, la confiance renaissait, les balances remplaçaient l'équerre sur le sceau de l'Etat ; César, Auguste, Justinien semblaient réunis en un seul homme... mais quel homme !

L'Orient et l'Occident retentissaient de son nom : l'Arabe fataliste s'inclinait devant "Sultan Kebir", l'Italien saluait en lui un libérateur. Il avait détruit le prestige du Grand Seigneur, dicté des lois à Venise, imposé la paix à l'Autriche et l'irréconciliable Angleterre se décidait à lui tendre la main.

A cette heure, il se reposait de ses travaux sous les ombrages de la Malmaison.

La Malmaison !

Certains noms sont évocateurs de joies ou de tristesses : Versailles rappelle surtout l'horreur des journées d'Octobre. Fontainebleau, la mélancolie des Adieux; Chantilly résonne comme un appel de clairon ; la Malmaison comme les cloches d'un beau soir...

La Malmaison, c'est le calme après la tourmente, l'oasis après le désert, la halte reposante entre la ruée aux frontières et la course à travers le monde.

La Malmaison, ce n'est pas encore l'Empire, c'est déjà l'Empereur, mais l'Empereur jeune, amoureux, fringant, qui joue aux quatre coins avec ses aides de camp, taquine Eugène et Hortense, s'amuse comme un sous-lieutenant, écoute l'Angélus, respire les roses...

La Malmaison, c'est le Trianon de la société nouvelle où les robes blanches commencent à se mêler aux uniformes, où l'élément féminin reprend sa place, où les grâces de l'ancien régime refleurissent sous le nouveau.

Il y a soirée musicale dans ce cadre charmant : la Grassini, que le triomphateur a ramenée de Milan, se fait entendre et Méhul l'accompagne au Clavecin.

Bonaparte la regarde plus qu'il ne l'écoute, car il n'est pas musicien et chante aussi faux que Louis XV. Joséphine, un peu jalouse, est à demi couchée sur une athénienne, et, d'un léger signe, rappelle sa fille qui s'est attardée, dans le parc, avec deux autres élèves de Mme Campan peut-être seule, avec l'ancien évêque d'Autun, à pouvoir évoquer le salon de la Reine.

Roustan son Mameluck, Baguette, le négrillon de Joséphine, mettent une note orientale dans ce coin de vieille France.

Talleyrand, Lebrun, Cambacérès, font un whist avec Fouché, qui sourit derrière ses cartes, comme s'il lisait dans leur jeu.

Junot et Lefebvre, deux glorieux parvenus, qui peuvent à bon droit se qualifier d'"ancêtres", causent de bonne amitié, tandis que leurs femmes, "la petite Peste" et "Madame Sans-Gêne", échangent en tapinois coups de griffes et coups de battoirs.

Madame Laetitia, entourée de ses filles, Elisa Bacciochi, Caroline Murat, Pauline Leclerc, regarde ses fils, Joseph, Lucien, Louis, Jérôme, avec leurs petites cours, reflet de la grande.

Elle songe aux heures grises, aux heu-

res lourdes, à la pauvreté, presque la misère, et malgré sa foi aveugle dans l'aigle puissant qui les emporte dans son vol audacieux, elle a l'effroi de la chute et se demande anxieuse :

— Tout cela durera-t-il ?

Le morceau achevé, Bonaparte complimenta avec chaleur la belle cantatrice ; Joséphine ajouta quelques mots gracieux.

— Après le chant du cygne, nul ne devrait plus élever la voix et pourtant Hortense a là une romance de sa composition que je voudrais te faire entendre, dit-elle à son mari avec hésitation.

— Mais pourquoi non ? Tous les oiseaux ont leur charme, protesta le Premier Consul, qui n'aimait pas la musique mais aimait fort sa belle fille.

Hortense prit sa harpe et préluda timidement. Elle n'était pas régulièrement jolie, mais elle avait beaucoup de charme. Sous ses cheveux blonds, couronnés de roses, elle était délicieuse et semblait un frais bouton à côté de la maturité radieuse de sa mère.

— Elle est gentille, il faudra bientôt la marier, dit Bonaparte, paternel, en fouillant les groupes d'uniformes.

Mais Joseph et Lucien avaient déjà pris femme, Berthier soupirait pour une séduisante veuve, Ney fleuretait avec une nièce de Mme Campan, seuls Louis et Duroc étaient encore disponibles.

Il en était là de son inspection, quand il l'abandonna brusquement et toute son attention se concentra sur la musique, qu'il parut écouter avec une certaine émotion, au vif dépit de la Grassini :

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
Alla prier Marie
De bénir ses exploits.

Les paroles lui étaient inconnues, mais l'air mélancolique avait déjà frappé son oreille jadis, dans un passé lointain, alors qu'il étrennait son premier uniforme et partait non pour la Syrie, mais pour sa premier garnison.

Dans une rapide vision, il revoyait le vieil hôtel délabré, les traits parcheminés de Mlle de Constantinople, le sourire de Montlaur, et les longues mains pâles d'Angélique errant doucement sur les cordes qui vibraient et pleuraient comme elle.

De l'ombre de la Bastille démolie, comment ce refrain désuet était-il venu jusqu'à la Malmaison réveiller sous les doigts inconscients d'Hortense ce souvenir aboli ?

— C'est de vous, cette romance ? demanda-t-il à la jeune artiste, que chacun complimentait à l'envie.

— Certainement, appuya Joséphine, fière de son succès.

— Pas tout à fait, ma chère maman : les paroles sont de M. de Laborde qui a eu la complaisance de les rimer pour moi.

— Et la musique ?

— Elle ne m'appartient pas absolument non plus. C'est une réminescence un peu confuse d'un motif entendu jadis.

— Quand cela ?

— Quand j'étais en apprentissage rue Saint-Honoré...

En effet, sous la Terreur, après l'exécution de leur père et pendant que leur mère était en prison, la future reine de Hollande avait été placée chez une modiste et son frère chez un menuisier. Tous deux avaient été fort malheureux, la fillette surtout, dont l'âme sensible et tendre ressentait vivement les horreurs de cette époque tragique, qui faisait tant d'orphelins.

Seule, séparée des siens, jetée dans un milieu vulgaire où nul ne pouvait la comprendre, le roulement des charettes, les

cris de la populace, la vue des condamnés, tout cela avait produit chez elle un ébranlement nerveux des plus inquiétants et elle y aurait probablement succombé sans un dérivatif très puissant, dont elle dut la révélation à une pauvre voisine aveugle qui jouait divinement de la harpe.

— Vous la nommiez ?

— Je me me rappelle que son prénom: Mademoiselle Angélique ; mais ce devrait être une ci-devant, car on devinait en elle la personne de race.

— Qu'est-elle devenue ?

— Je l'ignore, et je voudrais bien la revoir, elle était si bonne pour moi.

— J'en toucherai deux mots à Fouché. Recommencez donc cette romance, elle me plaît beaucoup.

Et tandis qu'Hortense, rougissante et un peu confuse, redisait sans se faire prier la complaisante du Beau Dunois, Napoléon, les yeux mi-clos, fredonnait, à l'ébahissement général :

"Partant pour la Syrie."

UNE AUDIENCE DU PREMIER CONSUL

C'était l'heure des audiences du Premier Consul.

Sous les lambris dorés des Tuileries, — où paradaient jadis, pages, écuyers, chambellans, dignitaires de tous rangs, — quelques rares valets permettaient au "Faubourg" de railler la mesquinerie de la maison consulaire, mais les solliciteurs, qui se pressaient en foule dans les antichambres, étaient aussi nombreux et aussi chamarrés qu'à Versailles au petit lever du Roi.

Diplomates, officiers, écrivains, artistes, grandes dames de la veille, princesses du lendemain, se regardaient en chiens de faïence, car avec l'étiquette, déjà tacitement rétablie, la question des préséances reprenait toute son importance.

M. de Talleyrand, "qui boitait même avec grâce", selon une de ses admiratrices, causait familièrement avec M. de Narbonne, radié, grâce à lui, de la liste des émigrés, et qui avait eu ce cri du coeur en touchant le sol natal : — "Mon ami, il vaut mieux mourir sur l'échafaud, dans sa patrie, que de devoir son existence à l'étranger ; on peut désormais me tuer, on ne me fera plus sortir de France."

L'ancien évêque d'Autun et l'ancien chevalier d'honneur de "Mesdames", tantes de Louis XVI, n'avaient pas encore la cinquantaine, mais semblaient des vieillards dans cette jeune Cour où tout était nouveau, les hommes et les choses, L'un était mince, élancé, avec un visage doux, spirituel et malicieux, un oeil bleu très attentif à surprendre les mouvements des autres, une bouche souriante parce que le sourire est presque toujours sans péril, une chevelure poudrée et encore tout épiscopale, malgré les efforts constants des perruquiers de monseigneur, et des mains charmantes, vraies mains de prélat, dont il était fort coquet. L'autre était fait pour plaire dans tous les temps et dans tous les lieux ; il joignait à un esprit cultivé les grâces d'un chevalier français et, à la profondeur d'un philosophe, toutes les qualités aimables.

Brave, non moins habile à négocier qu'à combattre, il devait être un des héros de la Retraite de Russie et un des artisans du mariage de Napoléon et de Marie-Louise.

Murat, dans un uniforme neuf, faisait la roue, en discutant une question de service avec Eugène de Beauharnais, aussi séduisant que son père à son âge, et dont l'aisance et la simplicité, dénotant l'homme de race, causaient une secrète envie au fils du cabaratier de la Bastille.

Châteaubriand, qui apportait au restaurateur de la religion les premières épreu-

ves de "son Génie de Christianisme", questionnait sur leurs amis de Londres, où il avait eu froid et faim, l'abbé de Montesquiou, chargé d'un message royal pour le "Maître de l'heure."

Lebrun venait lui présenter une ode sur sa dernière victoire, Daunou un mémoire sur l'expédition d'Egypte, Talma un projet de réorganisation du Théâtre-Français, car déjà sa prodigieuse activité s'étendait à toutes les branches, et les arts, les sciences, la littérature étaient également l'objet de sa sollicitude.

Elisa et Pauline attendaient impatiemment leur tour ; l'une, qui ne s'appelait encore que Mme Bacciochi, ressemblait beaucoup à son frère ; elle avait un faible pour les gens de lettres en général et M. de Fontanes en particulier ; l'autre, qui devait être bientôt la princesse Borghèse, n'aimait guère que sa jolie personne... qui le méritait bien à en juger par l'admirable statue de Canova. Toutes deux venaient soumettre à l'arbitrage de leur frère un différend des plus graves, au sujet d'un certain cachemire, objet de leur convoitise, et sur lequel Joséphine avait jeté son dévolu, ce qui provoquait une véritable révolution de famille.

Fouché allait de groupe en groupe, cauteleux et cynique, glissant tout bas, ici un avis, là une menace, et, par la reconnaissance ou la crainte, forçant les mains à se tendre, les lèvres à sourire.

Le farouche proconsul, qui avait fait régner à Lyon, la "salutaire Terreur", brûlé les livres saints sur la place des Terreaux et changé les Brotteaux en un vaste cimetière, n'avait échappé qu'à force d'astuce à l'"échafaud réparateur" de la réaction thermidorienne. "C'était un homme souffreteux, malingre, usé avant l'âge, peu soigneux de sa personne, la face exsangue, les yeux ourlés de sang", mais d'une grande puissance de travail. Arrivé le premier à son bureau, il tenait ses employés en haleine et son hôtel de la Police générale était une sorte de gigantesque machine pneumatique où venaient aboutir toutes les délations.

"Alors tout le monde espionnait tout le monde, six êtres en France, six seulement échappaient à cette surveillance : Fouché, sa femme et leurs quatre enfants."

Car l'ancien oratorien était marié, très bon époux et père tendre, comme la plupart des terroristes monstres sanguinaires dans la vie publique, doux et sensibles dans le privé.

Quelques figures timides se dissimulaient derrière les autres, essayant d'échapper à son oeil inquisiteur ; c'étaient d'anciens jacobins, des royalistes prêts à brûler ce qu'ils avaient adoré pour obtenir soit une préfecture, soit un siège au Sénat, soit la radiation d'un nom sur la liste des émigrés, soit la restitution de leurs biens confisqués.

Un beau vieillard, habit civil, mais tournure militaire, venait d'entrer au bras d'un jeune homme en uniforme de simple dragon.

Le futur duc d'Otrante ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il s'avança avec empressement :

— Pourrais-je vous être bon à quelque chose, monsieur le maréchal ? demanda-t-il obséquieux.

Le vétéran le toisa étonné.

— M. Fouché, murmura son jeune compagnon.

Il eut un haut-le-corps significatif et, tournant le dos à l'ancien conventionnel:

— Merci, monsieur, répondit-il sèchement, je ne viens pas en solliciteur.

Au même instant l'huissier appela :

— Monsieur de Ségur.

C'était, en effet, l'ancien ministre de la guerre, qui avait signé l'admission de Bo-

naparte à l'Ecole militaire, sur le rapport élogieux de M. de Kéralio.

Son petit-fils, avide de gloire, quel que fût le drapeau, s'était récemment enrôlé sous celui de la République, qui était toujours celui de la France. Le Premier Consul en avait été flatté, — car il rêvait déjà de ramener à lui tous les grands noms de l'ancienne Cour, pour ajouter à l'éclat de la nouvelle, et désireux de l'en récompenser en la personne de son grand père, qui achevait sa longue carrière dans une honorable pauvreté, d'un trait de plume, il avait rétabli sa pension.

Une visite de remerciement s'imposait et le vétéran de l'ancienne France était devant le jeune héros de la nouvelle.

Bonaparte ne dépassait guère la trentaine, mais son profil de médaille, sa physionomie grave et sévère le faisaient paraître plus âgé. Il avait des cheveux longs et plats, — une bouche fine et spirituelle qu'égayait parfois un délicieux sourire, — un regard profond d'un éclat et d'une puissance extraordinaire ; — enfin ce quelque chose de fatidique, d'irrésistible, qui subjuge et qui dompte.

Il était vêtu d'un frac militaire vert, sans aucun autre ornement que deux grosses épaulettes d'or ; il portait un gilet de piqué blanc, un pantalon vert et des bottes à retroussis jaune.

Assis devant son bureau, il jouait avec une tabatière, mais il se leva pour accueillir le maréchal et les deux hommes s'examinèrent avec curiosité.

L'un chargé d'ans et couvert de blessures, avait derrière lui une longue et glorieuse carrière : il avait fait les campagnes de Bohême, d'Italie, de Flandre, s'était distingué à Raucoux, à Lawfeld, à Clostercamp et avait été le chef suprême de l'armée, où il ne voulait que des gentilshommes.

L'autre, en moins de dix ans, avait moissonné plus de lauriers que l'octogénaire ; le canon de Vendémiaire l'avait annoncé à la France, le canon de Lodi, à l'Europe, le canon des Pyramides, au Monde, et des riantes plaines de la Lombardie aux sables brûlants du désert, il avait entraîné ses troupes victorieuses, y puisant, en pleine roture, des colonels, des généraux, des maréchaux, des princes, des rois !

Hier, c'était un pauvre petit lieutenant en second au régiment de La Fère, traînant son sabre de garnison, regrettant son pays, cherchant sa voie, composant un Essai sur les révolutions de la Corse, un "Mémoire" à l'Académie de Lyon, des romans : "Le Masque prophète, Le Comte d'Essex, assistant écoeuré à ce "1er août" qui balaie les Tuileries où il règnera un jour, et écrivant le soir à son frère : "Si Louis XVI était monté à cheval, la victoire lui fût restée."

Hier, c'est le commandant d'artillerie, dont seul Dugommier ne méconnaît pas les avis, au siège de Toulon ; le général "trop jeune" que l'imbécile Aubry met en disponibilité, qui est réduit à emprunter un écu à Talma, à mendier une culotte chez Mme Tallien, et dont on trace ainsi le portrait.

"C'était bien l'être le plus maigre, le plus singulier, le plus aimable.. La redingote qu'il portait était tellement râpée.. que j'eus peine d'abord à croire que cet homme fût général. On le disait très pauvre et très fier, comme un Ecossais... Il refusait d'aller être général dans la Vendée et de quiter l'artillerie. "C'est mon arme", répétait-il souvent, ce qui nous faisait beaucoup rire... Il n'avait nullement l'air militaire, sabreur, bravache, grossier. Il parlait beaucoup et s'animait en parlant ; mais il y avait des jours aussi où il ne sortait pas d'un morne silence. Il y a des moments où il prend l'existence en horreur. "Puisque rien n'est plaisir pour

moi, pourquoi supporterais-je la vie ?" Tantôt il rêve d'aller à Constantinople réorganiser l'artillerie du Sultan ! tantôt il aspire à une honnête médiocrité : "Un cabriolet avec un logement à portée de mes amis et je serai le plus heureux des hommes."

"Comme dans le sommeil de la fièvre, il se retourne, s'agite, se plaint..'.

"Il se réveille roi !"

Septembre, qui a vu l'avènement de la République, voit aussi poindre son successeur : en 1795, il mitraille les sections sur les marches de Saint-Roch ; moins de dix ans après, il forcera les portes de Notre-Dame, où le Saint-Père viendra, de Rome, le sacrer.

A cette heure, il n'est encore que consul, mais son manteau de gloire vaut déjà le manteau impérial. Le peuple, ébloui par ses victoires au dehors, ne lui garde pas rancune de la répression énergique au dedans, et les royalistes, eux-mêmes, lui pardonnent Vendémiaire, où il les a étrillés, en faveur de Brumaire, où il a fait sauter les représentants par la fenêtre.

"En France, tout gouvernement qui faiblit se couvre de ridicule ; du moment où l'on cesse de le craindre ,on cesse de l'estimer... Le peuple adore la force comme une divinité." Et Bonaparte symbolise la force !

M. de Ségur voulut le remercier ;il l'interrompit avec beaucoup de grâce.

— Monsieur le Maréchal, toutes les gloires de la France doivent lui être chères au même titre et votre nom, qui est un des plus glorieux de nos fastes militaires, m'inspire une reconnaissance particulière. Je ne saurais oublier votre bienveillance, qui a facilité mes débuts dans la carrière des armes, et je veillerai sur celle de votre petit-fils.

Il reconduisit lui-même le vétéran surpris et charmé, jusqu'au grand escalier d'honneur : La Garde consulaire prit les armes "et l'on crut voir l'armée de Valmy et des Pyramides saluer l'armée de Fontenoy."

Tout ému, le maréchal allait remonter en voiture, quand il croisa une chaise à porteurs au fond de laquelle on apercevait une figure ridée, vaguement inquiète.

— Mme de Créquy ! "Tu quoque!" s'écria-t-il en la menaçant du doigt.

— Eh ! oui, mon cher maréchal, moi aussi ! En quels temps vivons-nous, Seigneur !

— Est-ce aussi la reconnaissance qui vous amène chez le Premier Consul, marquise ?

— Je n'en suis encore qu'à l'intérêt. M. de Talleyrand a sollicité la restitution de mes bois, échappés à la bande noire, et un officier d'ordonnance est venu m'apporter une lettre d'audience. Je vais donc affronter l'ogre.

— Un ogre fort aimable, vous savez !

— Je ne l'aimerai pas plus pour cela.

— Hé ! Hé ! je n'en jurerais pas ! Il s'est comporté fort honnêtement avec moi, me rappelant lui-même le pauvre élève de Brienne. C'est méritoire au point où il en est !

— Ah ! Brienne !! Brienne! Qui m'eût dit que je survivrais à mon petit-fils !... Vous êtes un heureux grand-père, monsieur le Maréchal !

— Oui, et pourtant, ce n'est pas l'uniforme que j'eusse souhaité pour Philippe. Enfin !

Et il s'éloigna avec un soupir.

La porte du cabinet de Bonaparte s'était refermée sur ses soeurs et une scène violente venait d'éclater à l'intérieur.

— Joséphine a outrepassé ses droits, en achetant un châle que j'avais choisi.

— Non c'était à moi qu'il appartenait.

— Je l'avais vu la première.

— Moi, je suis l'aînée.

— Ce maréchal est un fourbe qui cherchait une surenchère.

— Joséphine doit me le rendre.

— Non, à moi !

Impuissant à rétablir le calme le vainqueur de l'Europe ne savait laquelle entendre.

Joséphine était aussi intransigeante que ses belles-soeurs et, pour avoir la paix, il dut promettre, à l'une un collier de perles, à l'autre, un bracelet de diamants dont elles daignèrent à peine se montrer satisfaites ; puis, excédé, il les mit à la porte et consultant sa liste : — Mme de Créquy ? Ça me reposera, dit-il.

La vénérable douairière s'était fait apporter en chaise jusqu'au dernier salon, elle en sortit à l'appel de son nom et, à pas menus, s'avança vers le successeur du Roi-Soleil, qui avait ébloui son enfance.

Elle portait une longue jupe et un grand casaquin de taffetas carmélite, avec le coqueluchon et la mantille de dentelles.

Elle fit une révérence digne du Grand Règne.

Attendri par cette apparition d'un autre âge, le jeune conquérant s'empressa de la conduire à un fauteuil

— Asseyez-vous, madame la marquise, lui dit-il avec beaucoup de respect, — j'ai désiré vous voir ,car je n'avais jamais eu cet honneur. Vous avez cent ans ?

— Oui, général.

— Vous n'avez pas émigré ?

— J'étais trop vieille.

— Votre petit-fils est mort à l'armée de Condé ?

— Hélas !

— Je le regrette pour vous et pour lui nous étions rentrés le même jour à Brienne... mais j'étais un piètre camarade pour le prince de Montlaur.

Elle ne releva pas l'ironie et dit simplement :

— Il m'avait quelquefois parlé de vous.

— Alors, vous restez seule ?

— Toute seule.

— N'aviez-vous pas une parente ?.... une filleule ?... Mlle de Courtenay ? Qu'est-elle devenue ?

— Je l'ignore général.

En effet, avec une inconséquence bien maternelle, la douairière, mal résignée au mariage de son petit-fils, n'en avait pas moins été froissée du refus de la jeune aveugle, qui eût dû être trop honorée d'une pareille alliance, et une rupture complète entre les deux familles en avait été la suite.

— A-t-elle émigré ?

— Je ne sais.

— N'avait-elle pas une belle fortune du chef de sa tante.

— Non, général. A la suite de certains incidents, qui ne sauraient vous intéresser c'est la famille de Permon qui a hérité de Mlle de Constantinople.

— Vraiment ! Mme Junot ne s'en est pas vantée.

La "petite peste" avait épousé le gouverneur de Paris, qui devait être un jour duc d'Abrantès.

— Alors, votre filleule aveugle et pauvre a dû être fort à plaindre pendant la Révolution.

— Peut-être a-t-elle péri aussi, murmura la marquise avec émotion.

— Pour cela, non ! affirma nettement le Premier Consul.

Elle le regarda étonnée.

—Je vous la souhaiterais pour compagne... vous seriez plus heureuse ensemble... vous pourriez parler du passé... Avez-vous beaucoup souffert des lois révolutionnaires ?

— Assez, général ; c'est pourquoi je sollicite la restitution de quelques biens.

— Accordé, madame la marquise, accordé !

Elle se leva pour prendre congé.

— Voulez-vous me permettre de vous baiser la main ? dit-il, très doux.

Elle se hâtait d'oter sa mitaine de soie.

— Laissez votre gant, ma bonne mère, laissez votre gant !

Et il appuya ses lèvres sur ces pauvres doigts ridés qu'avait baisés Louis XIV.

UNE FUTURE IMPERATRICE

—...! il faut la retrouver ; Hortense le ,désire, et moi aussi.

Bien général... les renseignements sont un peu vagues...

— Pour un aussi habile ministre !

— Je tâcherai de faire honneur à votre bonne opinion, général, et si Mlle de Courtenay est vivante.

— Elle est vivante.

— Puis-je vous demander les raisons de cette conviction, général ?

— Ce sont des raisons que vous ne sauriez comprendre, Monsieur Fouché.

Comment expliquer à ce policier louche, dont il se servait en le méprisant, la nature du lien mystique qui l'unissait à Angélique, et qui, il en était bien sûr, n'aurait pu être rompu par la mort sans qu'il en ressentit le contre-coup.

Fouché sentit qu'il ne fallait pas insister et s'inclina avec un sourire énigmatique.

— Soit, général. Maintenant, pourrais-je vous entretenir de choses plus graves.

— Quoi encore ?

— La sécurité du premier magistrat de la République.

— Encore une conspiration.

— Ce n'est pas la première, en effet.

— Dame ! c'est votre épouvantail pour vous rendre indispensable.

— Je n'ai pourtant pas inventé la bombe de Chevalier qui a failli faire sauter la Salpêtrière, ni le poignard d'Aréna et de Ceraschi. Tant que vous n'aurez pas fait déporter cette monnaie de terroristes vous aurez tout à redouter.

— Que faisiez-vous, pendant la Terreur, monsieur Fouché ?

— Eh ! général, je terrorisais comme les autres.

— Et vous voudriez continuer ? moi pas. On a démoli, il faut rebâtir.

— Pourvu que l'on vous en laisse le temps.

Bonaparte eut un geste d'impatience, puis résigné.

— Voyons, de quoi s'agit-il ?

Mais il écoutait distraitement et voyant qu'il ne pouvait réussir à fixer son attention, Fouché, dépité, referma son portefeuille et prit congé sans avoir terminé son rapport.

— A quoi diable peut-il penser ? marmottait-il en humant une prise pour s'éclaircir les idées.

Demeuré seul, Napoléon rêva un instant, puis frappant sur un timbre :

— Je ne recevrai plus personne.

— Pas même moi ?

Et, passant devant l'huissier impassible, Joséphine, entrée sans bruit, par une petite porte communiquant avec ses appartements, vint s'appuyer au fauteuil de son époux.

Joséphine Tascher de la Pagerie était une de ces délicieuses créoles, dont le charme ensorceleur, la grâce languissante, le joli caquetage ont tant de séduction. A la fois très femmes et très enfants, elles ont le parfum capiteux et troublant des fleurs de leur pays, les couleurs brillantes, la puérilité gracile de l'oiseau mouche ; ce ne sont pas des êtres de rêve, mais des êtres de luxe, et, comme leurs frères ailés des îles, on ne saurait se les figurer autrement que dans une cage dorée.

Joséphine donnait au plus haut point,

cette impression et ç'avait été une des causes de la passion du jeune général, qui trouvait en elle des raffinements et des délicatesses contrastant avec le milieu révolutionnaire et la rudesse des camps.

Joséphine était née à La Martinique, le 23 juin 1763 ; sa famille était originaire de l'Orléanais, comme celle du marquis de Beauharnais, gouverneur de l'île, qui devait être son beau-père. Les commencements de sa vie furent heureux et paisibles ; elle reçut une éducation patriarcale et religieuse, étudiant peu, rêvant beaucoup. Elle aimait à regarder le ciel, à écouter le bruit des vagues, dans ces nuits radieuses des Antilles où la lune brille comme un soleil, — à chanter les airs du pays en s'accompagnant sur la guitare — à voir, le dimanche, les bamboulas des nègres exécutant leurs danses pittoresques, au son du tamtam, à la lueur des torches ; tout cela plaisait à son imagination naïve... et qui sait, elle aurait peut-être été plus heureuse si elle était toujours restée aux "Trois-Slets", qu'elle regretta plus d'une fois sous les voûtes dorées des Tuileries.

Mais sa tante, Mme de Renaudin, l'appelait en France en vue d'un mariage avec le jeune Alexandre de Beauharnais.

Elle y arriva, avec son père, en 1779, l'année même où Napoléon faisait son entrée à Brienne...

Selon une tradition locale, à la veille de son départ, une vieille négresse, qui passait pour devineresse, lui aurait dit :

"Vous vous marierez bientôt, vous ne serez pas heureuse, vous deviendrez veuve et alors vous serez reine de France !"

La première partie de la prédiction était accomplie, la seconde semblait en passe de s'accomplir

Alexandre de Beauharnais, qui s'était marié à dix-neuf ans, n'avait pas été un mari modèle, et la mésintelligence s'était glissée bientôt dans le jeune ménage, malgré la présence de deux petits enfants. Le vicomte, homme du monde, s'il en fut jamais, avec une certaine pédanterie de grand seigneur, eût souhaité chez sa jeune épouse moins de jalousie et plus de culture intellectuelle et artistique : "Si ma femme avait de l'amitié pour moi, elle ferait des efforts pour acquérir les qualités que j'aime et qui sont capables de me fixer", écrivait-il.

Bref, la scission devint complète, une séparation fut prononcée et Joséphine eut la garde de ses enfants. Cependant, quelques années plus tard, un rapprochement eut lieu et les débuts de la Révolution furent aussi un âge d'or pour le jeune ménage.

Hélas ! il ne dura guère ; après s'être lancé dans le mouvement avec l'ardeur irréfléchie et généreuse d'une partie de la noblesse d'alors, le général de Beauharnais fut décapité sous la Terreur, et sa veuve eût subi le même sort sans le 9 Thermidor.

Sa liaison avec Mme Tallien, dans la prison des Carmes, avait été le commencement de sa haute fortune.

Sous le Directoire, son influence avait été considérable et lorsque, après Vendémiaire, elle avait connu Bonaparte, à qui Eugène avait été réclamer l'épée paternelle, l'un des Directeurs, Barras, avait signé à leur mariage et mis dans la corbeille le commandement en chef de l'armée d'Italie.

D'abord un peu troublée par cet esprit fougueux, dont le brûlant génie n'était encore à ses yeux que de la singularité, Joséphine n'avait pas répondu tout à fait aux élans passionnés dont ses lettres étaient pleines et plus d'une fois, il s'était désespéré de sa froideur.

En conquérant le monde, il avait conquis sa femme, mais, comme en amour il

est rare d'être absolument au diapason, le thermomètre avait descendu chez lui, tandis qu'il montait chez elle. Cependant, c'était encore un bon ménage et l'intimité conjugale n'avait pas été atteinte par le nouveau protocole.

Bien qu'elle approchât de la quarantaine, Mme Bonaparte était toujours charmante et si la tendresse de son mari avait fait place à une affection plus calme, il n'en appréciait pas moins les gracieuses qualités de son aimable compagne dont on avait dit à bon droit :

"Elle gagne les coeurs comme lui les batailles."

— ...Je ne te dérange pas, demanda-t-elle avec ce léger zézaiement qui mettait une caresse dans son accent.

— Non, seulement, je suis fatigué agacé ; Fouché est un imbécile.

— Pas possible.

— Elisa et Pauline des harpies.

— Oh ! ça !

— Et toi une coquette qui m'attire des scènes ridicules.

— Moi !

— Avec ce cachemire... qui est hideux par dessus le marché.

— Je ne trouve pas.

— Et que tu auras soin de ne jamais porter devant moi.

— Oh ! toi, tu n'aimes que le blanc.

— C'est vrai.

— Une tunique de Vestale te suffirait.

— C'est harmonieux et pas cher.

— Moi, j'aime les parures brillantes et coûteuses, qui rehaussent le prestige de la femme.

— Tu n'en as pas besoin.

— La robe de lin et les ailes conviennent aux blonds séraphins. Moi, je suis brune.

Elle quêtait un compliment qui ne vint pas.

— Décidément, tu n'es pas aimable, aujourd'hui.

— Pardonne-moi, je songeais.

— A quelque jolie femme. Qui avais-tu encore sur ta liste d'audience ?

— Mme de Créquy.

— La marquise ! elle vit toujours ?

— Oui, tu l'as connue ?

— Un peu. C'était une très grande dame.

— Elle l'est encore.

— Enfant, elle eut l'honneur de faire la révérence au Roi-Soleil.

— Oui, elle aura vu trois siècles : celui de Louis XIV, de Voltaire...

— Et de tien.

— Flatteuse !

— Tu as été bon pour elle, au moins ?

— Aristocrate ! Tu n'as de faiblesse que pour ceux de l'ancien régime.

— Avoue qu'ils sont plus aimables.

— Ils ont l'échine plus souple, voilà tout.

— Non, ils savent plier le genou sans bassesse, ils vous font honneur en vous rendant honneur, ils savent ce qu'ils doivent à un souverain, mais sans oublier ce qu'ils doivent à eux-mêmes et tu sais la fière réponse d'un courtisan contre lequel le Roi s'était emporté jusqu'à lever la canne : "A la tête, sire, je suis gentilhomme !"

— La platitude est de tous les régimes, va.

— La platitude n'est pas déférence, l'une s'adresse à l'homme, l'autre au rang où à la fonction.

— Oui, la hiérarchie est peut-être la sauvegarde de la dignité ; l'étiquette même a du bon... j'y aviserai.

— Tu feras bien car, à mon cercle, c'est piteux.

— Tu regrettes les révérences de la comtesse d'Egmont.

— Hélas ! C'est un art perdu que ne ressuscitera pas Madame Sans-Gêne.

— N'en dis pas de mal. Je donnerais dix Mme Junot pour une Mme Lefebvre.

— Moi aussi. Tu l'as bien nommée : petite Peste ! Elle ne sait quoi inventer pour me mortifier. Elle prétend que tu as voulu épouser sa mère après son veuvage parce que c'était une Cantacuzène. Ce n'est pas vrai, dis ?

— Chère folle ! pourquoi pas elle-même que je ne peux pas souffrir.

— Hum ! elle insinue qu'à la Malmaison tu lui as fait des visites.

— Tant que tu n'auras pas à craindre d'autre rivale.

"Je ne l'aimais guère, mais après ce que je viens d'apprendre...

— Quoi donc ?

— Elle a capté l'héritage d'une vieille folle au détriment d'une pauvre parente aveugle.

— Qui t'a conté cela ?

— Mme de Créqui.

— Pauvre marquise ! Son petit-fils est mort.

— Oui.

— C'est fâcheux, c'était un charmant cavalier, je l'ai vu quelquefois chez sa grand'mère.

— Bonaparte ne répondit pas, et, le voyant ainsi préoccupé, Joséphine se rappela un rendez-vous avec sa marchande de modes et disparut comme elle était venue.

Mme de Créqui, Raoul, Angélique, tous ces fantômes du passé, évoqués depuis quelques jours, flottaient autour de Napoléon, sans qu'il songeât à les écarter...

Jamais il n'avait revu, ni cherché à revoir celle dont il avait été brusquement séparé ; pourtant, ni la gracieuse Mlle du Colombier, ni la piquante Désirée Clary, ni la séduisante Joséphine elle-même, n'avaient pu effacer de sa mémoire cette figure hiératique, qui, la première, avait fait battre son coeur d'enfant.

A cette heure, sous l'influence des souvenirs réveillés inconsciemment par Hortense, M. de Ségur, la douairière, Joséphine, elle se précisait davantage ; il la revoyait près de sa harpe qui vibrait et pleurait comme elle, ou à ses côtés, essuyant ses premières larmes, perles rares de ce coeur viril que seule elle avait le pouvoir de faire jaillir.

"Napoléon, je ne me marierai jamais."

Sans une hésitation, un regret, un soupir, elle lui avait d'un mot immolé toutes ses chances de bonheur : une chère amitié une tendre protectrice, une fortune et un rang enviés.

Pour panser son humiliation, relever son courage défaillant, sa fierté abattue, elle n'avait que son amour, elle le lui avait donné tout entier, sans souci du lendemain, et pauvre orpheline, aveugle, sans famille, sans amis, sans soutien, la petite-fille des Césars était peut-être réduite à mendier son pain !

LA FIN D'UNE AIEULE

La cour des Messageries présentait, en raccourci, un tableau de la société d'alors et les personnages, descendant de la lourde patache, rappelaient ceux de Chancer dans ses "Contes de Canterbury" : Prêtre plein d'onction auquel ne manquait plus que la robe encore proscrite, militaire à l'allure crâne, malgré son bras absent, marchand affairé, financier important, fournisseur enrichi, gentilhomme appauvri émigré craintif, grande dame d'hier ou de demain, paysans, servantes, valets... entassés, selon leur condition et leur bourse, dans le coupé, la rotonde ou l'intérieur correspondant aux trois classes de nos chemins de fer ; il y en avait même une quatrième ou banquette située derrière le cocher, où

se casaient les moins fortunés en compagnie des chiens, volailles et paquets.

Un jeune homme de bonne mine, en habit gris fort propre, qui occupait une de ces dernières places, en dégringola lestement, tandis qu'un voyageur à peu près du même âge sautait du coupé et qu'une fillette de seize à dix-sept ans, l'air ingénu d'une novice dont on cherchait vainement la cornette, apparaissait la dernière à la portière de l'intérieur.

Timide, effarouchée, elle promenait un oeil inquiet sur tous ces gens qui s'abordaient, riaient, se congratulaient, s'embrassaient... Nul ne semblait l'attendre et, son petit paquet à la main, elle serrait les lèvres pour ne pas pleurer avec cette jolie moue des tout petits.

Elle était adorable ainsi et le voyageur du coupé, un amateur sans doute, s'approcha pour lui offrir ses services; mais il le fit en termes tels, qu'une rougeur brûlante colora son front et ses joues. Elle recula précipitamment, avec un mouvement d'effroi, et eût glissé sous les pieds des chevaux, sans l'intervention du voyageur de l'impériale qui, prompt comme l'éclair, la retint par le bras.

— Pardon, monsieur, que voulez-vous à ma soeur ? questionna-t-il froidement.

L'autre recula, balbutia et s'esquiva sans demander son reste.

Alors, avec un rire plein de franchise, l'étranger dit gaiement :

— Excusez-moi d'avoir usurpé un titre qui ne m'appartient pas, mademoiselle, c'était le meilleur moyen de vous délivrer de ce fâcheux. Maintenant, je suis bien votre serviteur.

Il allait s'éloigner sans plus, mais, devant son expression de détresse, il s'arrêta, indécis, et demanda avec courtoisie :

— Pourrais-je vous être bon à quelque chose, mademoiselle ?

Elle n'osait répondre "oui," mais son regard parlait pour elle.

— Vous pensiez être attendue, peut-être ?

— Oui, monsieur.

— Vous ne connaissez pas Paris.

— Non, monsieur, j'arrive du Maine pour entrer en condition.

— En condition, vous !

Il considérait avec étonnement ses traits délicats, ses mains blanches.

— Vous n'avez donc pas de famille ?

— Je viens de perdre ma dernière parente.

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Et chez qui vous rendez-vous ?

— Chez une dame très vieille et très bonne, où ma tante fut jadis femme de charge et qui veut bien me recevoir à sa considération... Elle devait m'envoyer quérir ; je ne vois personne et je ne sais comment trouver sa demeure.

— Je pourrais peut-être vous l'indiquer, j'ai habité Paris, jadis.

— C'est l'hôtel de Fouquières, faubourg Saint-Germain.

— Vous allez chez Mme de Créqui ?

— Oui, monsieur ; vous la connaissez ?

— Je... j'ai été au service de son petit-fils.

— Alors, vous avez peut-être souvenance de ma tante Dupont.

— Ma bonne Dupont ! Si je m'en souviens !... Qu'est-elle devenue ?

— Elle est morte, je vous l'ai dit.

— Oui, c'est vrai, pardon... et son mari ?

— Mon oncle a été guillotiné quand j'étais toute petite, mon père et ma mère aussi.

— C'est l'histoire de bien des familles à cette triste époque. Enfin ! je suis content que vous alliez chez la marquise... la ci-devant marquise... nous ferons route ensemble, si vous le voulez bien ?

Et, sans attendre sa réponse, il lui enleva prestement son paquet.

— Prenez mon bras, mademoiselle Dupont.

— Merci, Monsieur ?...

— Dulac, Adrien Dulac.

— Dulac et Dupont ! c'est drôle !

Ils rient avec cette insouciante gaieté de la jeunesse qui refleurit sur les tombes et, bras dessus, bras dessous, ils s'en vont dans un rayon de soleil.

A travers les rues populeuses du Paris nouveau, ils vont babillant sans défiance comme de vieux amis.

Elle s'appelait Angèle et demeurait seule au monde. Sa tante, très pieuse, eût souhaité pour elle la vie religieuse ; mais les couvents étaient encore fermés et, se sentant mourir, elle avait fait appel à son ancienne maîtresse, avec la belle confiance des serviteurs d'autrefois qui faisaient partie de "la famille" et pouvaient compter sur elle, comme elle pouvait compter sur eux... La réponse ne s'était pas fait attendre. Et elle s'était endormie paisible.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs, l'orpheline avait pris le coche, très troublée et un peu curieuse à l'idée de ce grand Paris et de cette grande dame, dont elle avait tant entendu parler, mais qui étaient deux inconnus pour elle.

Confidences pour confidences. A son tour le jeune homme racontait son histoire.

Valet de chambre du feu marquis, dont il avait été le frère de lait, il l'avait suivi à l'armée de Condé et avait fait campagne avec lui, jusqu'à sa mort tragique.

— Il a été fusillé, n'est-ce pas ? dit la fillette émue.

— Oui.

— Quelle cruauté !

— Il n'y avait pas de quartier pour les émigrés pris les armes à la main.

— Je sais, ma tante m'avait expliqué. Vous avez assisté à l'exécution ?

— Hélas ! non. J'étais blessé, inconscient, impuissant... sans cela !...

— Vous l'aimiez beaucoup.

— Oui.

— Je comprends ça ; ma tante l'a pleuré comme son enfant... et moi aussi.

— Vous, mademoiselle ! Vous le connaissiez donc ?

— Je l'avais vu, toute petite, mais je ne m'en souviens pas. Seulement, ma tante m'en parlait si souvent, qu'il n'était pas un inconnu pour moi. Elle avait été sa berceuse et se croyait un peu sa grand'mère .Elle me contait sa bonne mine, sa bravoure, son affabilité, sa bienveillance pour les humbles.

— C'est un devoir pour les grands.

— Ils ne le font pas toujours paraît-il. Lui, ma tante le jugeait parfait.. moi aussi.

— Il avait bien ses petits défauts.

— Oh !

— Il était gourmand et raffolait des confitures de votre tante.

— Bien vrai ! elle craignait toujours qu'il lui dise cela pour lui faire plaisir.

— Non pas, non pas !... ç'a été un de ses regrets à l'armée de Condé... où elle auraient été doublement les bienvenues.

— Vous en manquiez ?

— Et de pain aussi. Mais nous n'étions pas les plus à plaindre ! Les grandes dames de Coblentz en voyaient bien d'autres.

— Mme de Créqui n'a pas émigré.

— A son âge, ça lui aurait été trop pénible.

— Comment a-t-elle pu résister à la mort de son petit-fils ?

— Je me le demande.

— L'avez-vous revue depuis ?

— Non, mademoiselle, j'étais prisonnier de guerre, je viens seulement d'être relâché et j'arrive après quinze ans d'bsence.

— Quelle émotion pour elle !

— Pour moi aussi, murmura-t-il.

...La douairière habitait depuis cinquante ans le même hôtel ; ses armoiries, un créquier surmonté d'une couronne fermée, avaient été grattées par le vandalisme révolutionnaire, mais le haut portail, encadré de deux lanternes, avait encore fort grand air.

La porte était ouverte, la cour vide, une petite lumière falote brillait à l'une des fenêtres.

— Mon Dieu ! serait-elle morte ! s'écria l'ex-valet de chambre d'une voix altérée.

— Pas encore, monsieur, dit le portier, sortant de sa loge ; mais elle est bien mal : on doit l'administrer à cette heure.

En revenant des Tuileries, elle avait pris froid, et, la vieillesse aidant, elle s'était couchée pour ne plus se relever. Dans le désarroi, on avait oublié ses ordres touchant la jeune voyageuse atterrée de ce nouveau coup.

— Mais votre chambre vous attend, mademoiselle, et si vous voulez vous reposer.

— Je voudrais d'abord saluer Mme la Marquise.

Adrien eût souhaité lui épargner ce spectacle, mais devant son insistance, il s'inclina et la précéda en habitué, à travers les vastes appartements, quittés depuis près de quinze ans et où nul ne le reconnaissait, le personnel vieilli ayant été peu à peu renouvelé.

Ils arrivèrent à la chambre de la mourante.

Toute menue, toute frêle, presque diaphane, elle disparaissait au fond de l'alcôve, où la lueur tremblotante des cierges éclairait sa face vénérable. Les yeux miclos, les mains jointes, elle avait une expression de calme, de sérénité. Pendant sa longue carrière, elle avait vu la mort si souvent faucher autour d'elle, que c'était une vieille connaissance. Elle l'accueillait comme une amie de son âge "bien conservée, belle ,auguste, calme, les bras ouverts pour nous recevoir", et elle lui faisait bonne figure.

A son chevet se tenaient prêtre et médecin : l'un achevait les saintes onctions, l'autre tâtait le pouls si faible qu'il fallait deviner les pulsations. Au pied du lit, les domestiques agenouillés priaient et pleuraient.

— Elle ne reconnaît plus personne, dit l'abbé.

— C'est la fin, ajouta le docteur.

Soudain, comme si elle eût entendu, elle ouvrit les yeux tout grands, les fixa sur les deux jeunes gens, debout, sur le seuil, et de la même voix nette et claire, dont elle donnait ses ordres, elle dit :

— Offrez-moi la main, Raoul, pour entrer en Paradis.

Et souriant à cette consolante vision, elle s'endormit dans la paix des élus.

UN ELEVE DE FOUCHE — Enfin ! il m'a lavé la tête comme à ses généraux, et je n'ai pas leur souplesse ! J'ai répliqué par quelques allusions piquantes au temps où il était notre obligé...

— C'était bien adroit !

— Non, mais j'enrage quand je vois ce petit gentillâtre râpé, qui eût usé tes vieux habits, prendre des airs de souverain avec nous !

— Moi aussi, mais je ne le montre pas.

— Oh ! toi, tu rendrais des points à Fouché.

— C'est pour cela que le peuple m'estime.

Ernest de Permon était alors un assez joli garçon fort suffisant mais point sot, qui avait eu l'adresse de traverser la Révolution sans trop y laisser de ses plumes et d'attacher sa fortune à celle du futur

duc d'Otrante, alors que rien ne faisait prévoir son élévation. Il l'avait suivi à l'ambassade de Milan, et s'était fait le cavalier servant de sa femme, dont la laideur disgracieuse scandalisait les Italiens, —

"Ce peuple épris de la beauté"

(l'un d'eux la traita de "brutta"),— mais ne décourageait pas l'ex-oratorien aussi épris qu'au premier jour. Il sut gré à son secrétaire de ses attentions, de ses complaisances et ce fut l'origine d'une faveur que rien n'avait pu entamer.

Souple, insinuant, sans scrupule, sa bassesse se parait de dehors séduisants qui trompaient parfois les naïfs et, très répandu dans les salons parisiens qui commençaient à se reformer, il tenait au noble faubourg par ses attaches aristocratiques et aux Tuileries par son beau-frère, alors gouverneur de Paris, ce qui lui permettait d'avoir une oreille partout.

La future duchesse d'Abrantès, qui a laissé des Mémoires plus amusants que véridiques, était à la fois très ambitieuse et très frivole. L'élévation du compagnon dédaigné de sa jeunesse lui semblait l'injure personnelle et elle en ressentait un violent dépit, trahi souvent par des coups d'épingles qui lui valaient plus d'un coup de boutoir, le Maître du Monde étant loin de la galanterie du Saadi :

"Il ne faut pas battre une femme, mê-
"me avec une fleur."

Il l'avait cependant mariée à un de ses meilleurs officiers, qui ne l'avait pas quitté depuis Toulon. Pour attacher à leur batterie les artilleurs décimés par les obus, Bonaparte avait ordonné à un jeune sergent d'écrire en grosses lettres sur un écriteau: "Batterie des hommes sans peur." Un boulet, tombant près de lui, couvrit son papier de terre.

— Bon ! je n'aurai pas besoin de sécher l'encre ? dit Junot.

Ce mot fut l'origine de sa fortune, qui devait s'élever avec celle de son maître jusqu'à la vice royauté de Portugal. En attendant, il était déjà gouverneur de Paris. Mais ce n'était pas assez pour la vaniteuse Laure.

Elle eût voulu primer Joséphine, Hortense, Elisa, la mère, les soeurs du Premier Consul, comme elle eût pu le faire peut-être, si moins aveugle qu'une pauvre aveugle elle eût deviné l'éclatant destin réservé au pauvre boursier de jadis.

Cela elle ne le lui pardonnait pas, bien qu'elle eût dû s'en prendre à elle-même et son ingratitude pour ses bontés réelles irritaient parfois Bonaparte, dont la patience était la moindre vertu.

Aussi, à la suite de son entretien avec Mme de Créqui, ne l'avait-il pas ménagée et elle en était encore toute exaspérée et meurtrie.

— C'est un butor, un vrai butor et si je pouvais m'en venger sur son Angélique !

Il faudrait d'abord la retrouver et c'est moi que Fouché en a chargé au débotté.

— Oh ! alors !

— Tu conçois, ma chère soeur, que je ne marcherai pas contre nos intérêts et que j'aurai soin de faire disparaître la susdite aveugle, d'une manière ou d'une autre.

— C'est indispensable.. à moins que..

Elle eut un mauvais sourire.

— Qu'est-ce que tu machines encore.

"Je pense... oh ! une simple supposition, malheureusement!... Si on pouvait retrouver la suave Angélique mariée, mère de famille ! Quelle chute pour son ancien adorateur, qui la voit toujours avec des ailes.

— Une aveugle, c'est peu probable.

— En temps de révolution tout se voit ; elle était jolie, noble et devant l'échafaud de plus fières ont capitulé et épousé de grossiers soldats.

— Dame ! quand on voit une Cantacuzène, femme de l'ex-sergent Junot.

Elle ne releva pas la raillerie ,et murmura les dents serrées :

— Oh ! ce Bonaparte... qui m'a dédaignée, je voudrais que l'on ramasse son idole byzantine dans le ruisseau !

Il sourit, amusé par cette explosion de haine.

— Bon petit coeur !.. N'importe, c'est une idée à creuser, pas dans ce sens peut-être.

— Comment cela ?

— Oui, étant données ses attaches royalistes, on pourrait la compromettre dans quelque complot. Fouché en a toujours un qui mijote ! et il paraît même que j'ai probablement voyagé avec un agent des princes, qui m'a glissé entre les doigts et sa soeur aussi.

Elle haussa les épaules au récit de son aventure :

— Tâche donc de t'occuper de choses plus sérieuses et rappelle-toi bien ceci : il ne faut pas que le Premier Consul revoie Mlle de Courtenay, car elle avait un grand empire sur lui et son imbécile de cousin... C'est malheureux qu'il soit mort.

— Qui donc ?

— Le prince de Montbaur. On le jetterait dans les jambes de Bonaparte.

— Comme tu as jeté, jadis, Bonaparte dans les siennes. Oh ! tu étais déjà une fameuse diplomate !

L'inquiétude du frère et de la soeur était d'autant plus justifiée qu'ils n'avaient pas la conscience bien nette.

A la suite de la rupture du projet matrimonial auquel elle avait daigné prêter les mains, Mlle de Constantinople avait éprouvé un indignation d'autant plus violente que, d'après certaines insinuations de Laure, Bonaparte ne devait pas y être étranger.

Quoi ! ce petit officier de fortune qu'elle avait voulu élever jusqu'à elle se permettait d'avoir d'autres visées dans sa propre maison. Il jetait son dévolu sur la nièce, manière adroite d'avoir des millions. Oh ! mais elle ne serait pas sa dupe !

Elle commença par lui fermer la porte ; puis, après une scène terrible, elle envoya la pauvre Angélique au couvent des Dames de la Congrégation, enfin, elle déchira son testament.

C'était là le point essentiel aux yeux de la famille de Permon qui n'épargna rien pour la circonvenir et l'amener à tester en sa faveur, elle put se vanter d'avoir réussi.

Mais la vieille princesse avait au suprême degré la peur de la mort, et de tout ce qui s'en rattachait ; il avait fallu une circonstance extraordinaire pour triompher de ses répugnances et tout en encourageant les espérances de ses héritiers, elle ne se hâtait pas de prendre de nouvelles dispositions, si bien qu'elle trépassa un beau jour, subitement, intestat, à leur profonde déconvenue.

Heureusement, on était en pleine Terreur et Ernest, était au mieux avec Fouquier Tinville, qui, enrichit aussitôt d'un nouveau la liste des suspects. Ce sont là de menus services que l'on ne peut se refuser entre amis.

Seulement, quand on se présenta pour arrêter Mlle de Courtenay, au couvent de la rue Neuve-St-Etienne, on ne trouva plus que la cage ; tous les oiseaux avaient été expulsés la semaine précédente.

Qu'était devenue Angélique ?

On décida qu'elle avait dû émigrer, ce

qui avait le même effet, quant à ses biens, que la guillotine, et on obtint du tribunal un arrêt, qui mettait en possession de l'héritage, le citoyen et la citoyenne Permon.

Ernest mit ses meilleurs limiers en campagne et ne dédaigna pas lui-même de suivre les offices des différentes églises, qui se rouvraient peu à peu. C'était là que l'on devait avoir de plus de chance de rencontrer une personne de l'âge et de la condition de Mlle de Courtenay et une aveugle est facile à remarquer.

Cependant, plus d'un mois s'était écoulé dans des recherches vaines. Angélique était-elle morte ? avait-elle quitté Paris ? la France.

Peu importait au fond, si on ne la retrouvait pas, c'était comme si elle n'existait pas et l'on n'avait rien à redouter que quelques bourrasques du Premier Consul.

Un jour, à la sortie de Saint-Roch, il remarqua une femme encore jeune, dont la démarche hésitante le frappa ; elle donnait le bras à une fillette qui semblait la guider...

Dégringolant prestement l'escalier, il se plaça au bas des degrés pour les dévisager à son aise.

L'aînée avait un coqueluchon qui ne permettait pas de distinguer ses traits, mais il reconnut avec étonnement dans sa compagne la jolie voyageuse de la diligence du Maine.

— Prenez garde, ma tante, il y a une marche, dit-elle d'une voix musicale.

Et elles passèrent.

Permon les suivit a distance jusqu'à une maison de la rue Saint-Nicaise dont il nota soigneusement le numéro.

Une nièce... un neveu aussi ; Angélique, si c'était elle, aurait donc une famille ?... et une famille assez compromettante.

De toutes façons, la piste était bonne ; par la soeur... il retrouverait le frère et, si c'était réellement un agent des princes ?

Content de lui, il alla dîner chez sa soeur qu'il devait conduire le soir à l'Opéra.

DEUX "ISOLEES"

La pension de Mlle Canet était située rue Saint-Nicaise, au fond d'une cour, derrière une maison à plusieurs étages dont le rez-de-chaussée était occupé par un tonnelier.

C'était un pavillon retiré et assez triste, mais avec un fort beau jardin égayé par la chanson des nids, l'odeur des lilas et les pensionnaires appréciaient fort le calme de cette retraite en plein coeur de Paris, rappelant à beaucoup l'atmosphère conventuelle des demeures bénies, dont la Révolution les avait brutalement arrachées.

La vie monastique d'alors, plus étroite, plus fermée aux bruits extérieurs et à toute activité industrielle ou commerciale, rendait plus précaire encore qu'aujourd'hui l'existence des malheureuses brebis jetées au milieu des loups dévorants.

Sans asile, sans ressources, sans appui, l'émigration ou l'échafaud révolutionnaire les ayant privées de leurs familles naturelles ou spirituelles, beaucoup, entrées tout enfants dans la pieuse maison, n'en avaient jamais franchi le seuil. Leur dot payée, elles coulaient une existence calme, sereine, exempte de soucis matériels, vouées à la contemplation, à la prière, à la charité... ; elles avaient choisi la meilleure part et voilà qu'elle leur était ôtée ! et qu'elles étaient condamnées au rôle de Marthe sans que rien les y eût préparées.

De ces lamentables "isolées", nulle ne pouvait être plus à plaindre que soeur Angélique (on lui donnait ce titre bien

qu'elle n'eût pas prononcé de voeux), qui tenait l'orgue au couvent des Dames de la Congrégation, et quand elle eut franchi en tâtonnant le seuil de la porte, au milieu des quolibets de la populace, elle murmura découragée :

— Où irai-je ?

— Venez avec moi, dit une voix timide.

Et un bras robuste se glissa sous le sien.

Sophie Canet, à qui Mme Roland rend un hommage mérité dans ses "Mémoires", était une de ces simples créatures avides de se donner, de croire, d'admirer...

Orpheline, élevée par charité, elle était soin d'approcher des brillantes facultés de la jeune Manon Philippon, qui était toujours première, lisait plutarque et le "Timée !"

Aussi la considérait-elle comme un prodige, et, sans prévoir ses hautes destinées, lui avait-elle voué une sorte de culte.

Quand, son éducation terminée, la fille du graveur Philippon quitta le couvent pour la maison paternelle, le pauvre sapellite, privé de son astre rayonnant, perdit soudain lumière et chaleur et languit sous un ciel gris et terne jusqu'au jour ou l'entrée de Mlle de Courtenay apporta un nouvel aliment à ses forces affectives.

Plus encore que l'intelligence supérieure et la bonté provocante, la faiblesse et le malheur ont un charme souverain pour certaines âmes.

En écoutant pleurer l'orgue ou la harpe sous les doigts inspirés de la jeune artiste, Sophie pleurait elle-même tout bas, demeurait en extase, ses bons yeux de chien fidèle levés tendrement vers celle qui ne la voyait pas et ignorait la fleur de dévouement éclose à ses pieds.

Sophie ne devait jamais dépasser le rang de soeur converse ; le service d'Angélique rentrait dans ses attributions ; il lui procurait une foule de petites joies insoupçonnées. Elle l'aidait à s'habiller, la coiffait, disposait les menus objets bien à leur place pour tromper sa cécité, soignait les oiseaux de sa volière, renouvelait les bouquets de ses vases et c'était toujours pour elle les plus belles roses du jardin, dont elle avait soin d'enlever les épines.

Elle eût toujours gardé ce rôle effacé, sans la tourmente bouleversant leur paisible existence et dispersant le troupeau effaré.

Alors, devant la détresse de la petite fille des Césars, elle avait surmonté sa timidité et trouvé le courage de parler, la suppliant de se fier à elle, de se laisser aimer, protéger, défendre ; et elle s'était faite sa servante, son soutien, son guide, son chien, son bâton.

Avec une énergie, une ingéniosité, un courage décuplés par la conscience du danger et doublés d'un robuste bon sens, elle l'avait sauvée de l'échafaud, de la prison, de la faim.

On avait traversé bien des tribulations, bien des misères. Angélique avait toujours eu du feu, du pain, sa harpe et plus d'une fois sans qu'elle pût s'en douter, son humble compagne avait dîné par coeur en l'écoutant... Et elle se trouvait trop heureuse ! En amitié, comme en amour, donner n'est-il pas encore plus doux que recevoir !

Enfin, le calme renaissant, elle avait eu l'idée d'ouvrir ce modeste refuge pour d'autres oiseaux battus par la tempête qui, peu à peu étaient venus s'y abriter.

C'était son nom roturier qui s'étalait sur la porte ; mais Mlle de Courtenay n'en tenait pas moins la première place et certes "une princesse née dans la pourpre", selon la formule byzantine, n'était pas traitée avec plus d'égards dans le palais de son père.

Au physique, Sophie avait une carrure massive, de grandes mains, de grands

pieds, un visage grêlé, des cheveux récalcitrants, de grosses lèvres charnues et de petits yeux en vrille ; mais un regard tendre et un bon sourire qui donnaient un charme à sa laideur.

Elle formait un contraste frappant avec sa délicate et poétique compagne, aussi reine qu'elle était peuple ; mais celle-ci ne l'en appréciait pas moins à sa valeur, et ne maudissait plus la Révolution qui, dans ses épreuves, lui avait donné cette perle rare et précieuse entre toutes, même sous l'écaille la plus grossière ; une amie.

Cette année-là avait mis le sceau à leur étroite union.

Sophie, qui, pour augmenter le bien-être de la maison, prétendait suffire à tout avec l'aide d'une seule servante, s'était si bien surmenée qu'un hiver, une bronchite mal soignée la força de s'aliter et que, pendant un long mois, elle fut gravement malade.

Ce fut au tour d'Angélique de se prodiguer et, malgré sa cécité, elle ne voulut laisser personne la suppléer près de la bonne créature qui lui avait voué sa vie.

Cette dernière s'en défendait vainement, aussi révoltée que touchée de la voir s'abaisser aux basses et répugnantes besognes ; elle en souffrait plus que de son mal, tout en ressentant aussi une joie très douce ! et en regardant sa chère garde-malade aller et venir, préparer une potion ou un sinapisme ,avec cette adresse qui remplace le sens absent, elle avait souvent les larmes aux yeux et s'accusait mentalement d'égoïsme.

En effet, jusqu'alors, autant par jalousie que par économie, elle n'avait voulu personne dans leur chère intimité, sans songer à la maladie, à la mort qui pouvait la frapper brusquement et laisser la pauvre aveugle dans la solitude et l'embarras.

Ç'avait été pour elle une préoccupation et un remords pendant ses longues heures d'insomnie, et, une fois rétablie, avec la décision qui la caractérisait, elle se mit en quête d'une compagne capable de la remplacer auprès de Mlle de Courtenay, le cas échéant.

Celle-ci, qui comprenait la grandeur du sacrifice, avait vainement protesté. Sophie n'en avait pas tenu compte et, peu après, elle lui présentait, sur la recommandation du curé de Saint-Roch confesseur de Mme de Créqui, la petite nièce des époux Dupont qui passait ainsi, sans s'en douter, du service de la marraine à celui de la filleule .

La première semaine fut plutôt pénible.

Ses excellentes références, sa grâce timide, son ton modeste n'avaient pu triompher chez la sévère gouvernante, d'une involontaire défiance, d'une sourde rancune... "Il faut être un saint pour voir d'un très bon oeil son coadjuteur!"

De son côté Angélique, craignant de l'affliger, demeurait dans une certaine réserve vis-à-vis de la pauvrette, dont le coeur aimant souffrait un peu de cette froideur.

Depuis sa petite enfance, elle avait grandi dans une atmosphère de tristesse, sous la tutelle affectueuse mais timorée du vieux ménage. Sa santé délicate, qui avait forcé ses parents à s'en séparer, était sujet de préoccupation constante et de sollicitude exagérée qui entravait son développement... Puis, l'orage politique avait éclaté, assombrissant encore l'horizon. Un jour, on l'avait vêtue de noir en lui disant que des méchants avaient fait mourir son père et sa mère, et il n'en avait plus été question, ce sujet était trop pénible !

Bientôt, à son tour, le pauvre Dupont était passé sous le fatal couperet et sa veuve épouvantée s'était terrée dans son

oin, avec l'orpheline, fermant sa porte à ous les bruits extérieurs.

Elle avait grandi dans l'ignorance presue absolue du drame qui bouleversait lors le vieux monde, et des acteurs surissant l'un après l'autre de la coulisse, our parader un moment sur les tréteaux anglants, et disparaître ensuite dans 'obscurité ou la mort. La Fayette, Mirabeau, Robespierre, Danton, Marat, Charotte Corday, Mme Roland, Mme Tallien ui étaient aussi inconnus que le général Bonaparte lui-même.

En revanche, elle était ferrée sur l'arnorial, familière avec la cour de Versailes et au courant des plus petits faits oncernant l'illustre maison de Créqui ont la généalogie n'avait pas de secret our elle.

Le valet de chambre du feu marquis 'en amusait pendant les quelques jours assés ensemble à l'hôtel de Feuquières.

— Vous en auriez remontré à la marquise elle-même.

— Dame ! ma tante ne me parlait pas l'autre chose.

— Ça devait bien vous ennuyer !

— Oh ! non.

Pour elle, c'était une sorte de "Légende dorée", lui inspirant une religieuse ferveur et c'était un lien aussi entre ces deux jeunes gens, également attachés à cette famille éteinte.

Elle interrogeait Adrien sur son maître, sur l'émigration ; elle tremblait et riait tour à tour aux récits tragi-comiques, narrés avec esprit ; — à l'héroïsme de cette poignée de Français irréductibles, manquant de pain, jamais de coeur, luttant contre la misère, se battant "pour l'honneur" ! — à l'héroïsme non moins grand de ces nobles dames, métamorphosées en servantes, en blanchisseuses, narguant le malheur, raillant la tristesse, — tous gardant à Coblentz, comme sur les champs de bataille, la fleur de bon ton et la bravoure "à la française."

Emerveillée, Angèle ouvrait de grands yeux à ces tableaux colorés, tranchant sur la grisaille de son horizon provincial.

Maintenant, elle retombait dans son atonie.

Elle s'y résignait, très douce, n'ayant jamais été gâtée. La bonne Dupont, si indulgente à son jeune maître, l'était beaucoup moins pour sa petite nièce ; elle l'avait élevée sévèrement. A son lit de mort, elle lui en avait donné la raison.

Ses parents défunts avaient trempé dans la Révolution ; avant de monter eux-mêmes sur l'échafaud, ils avaient causé la mort d'illustres victimes et ce ne serait pas trop de toute une vie d'expiation pour racheter leur crime.

— A défaut du couvent, Mme de Créqui, notre bonne maîtresse, qui sait votre nom et vous en instruira en temps et lieu, veut bien vous recevoir dans sa maison : ayez soin de l'en remercier par un dévouement sans bornes et quelles que soient les épreuves qui vous attendent acceptez-les avec soumission et reconnaissance comme un châtiment nécessaire et mérité.

L'orpheline s'était inclinée, sans révolte, sous ce jugement rigoureux ; elle vénérait sa tante ; elle chérissait ses parents inconnus, et si sa tendresse filiale survécut à cette affreuse révélation, elle n'en souffrit pas moins un cruel déchirement.

Mais c'était une petite âme vaillante sous une frêle enveloppe ; elle accepta bravement la lourde tâche qui lui incombait et se promit de payer pour les siens, sans marchander.

La mort de la marquise n'affaiblit pas sa résolution et c'était avec une joie secrète qu'elle remplissait ce rôle d'Antigone, bien que ce ne fût qu'une "doublure".

Le soir, rentrée dans sa chambre, elle

tirait de sa malle une double miniature représentant un homme grisonnant :

L'air digne et froid des députés du Tiers

une femme jeune et belle avec un teint clair, un sourire expressif, un regard brûlant."

Son père ; sa mère...

Elle les considérait longuement, tendrement et murmurait avec ferveur :

— Pour eux !

UN ATTENTAT Une certaine animation régnait dans la rue Saint-Nicaise ; les promeneurs y étaient plus nombreux qu'à l'ordinaire, les boutiquiers se tenaient sur le seuil de leurs boutiques, les badauds s'entassaient le long des trottoirs, les fenêtres se garnissaient de curieux ; des policiers en bourgeois flânaient dans les groupes, l'oeil au guet, l'oreille tendue, mais les propos subversifs étaient rares.

Le Premier Consul semblait plus que jamais l'homme providentiel, le héros en qui s'incarnait la France nouvelle, le défenseur des libertés publiques et aussi le dompteur de l'hydre anarchique. Son nom était synonyme d'autorité, d'ordre, de sécurité, au dedans et au dehors et chacun sentait vaguement que, malgré ses épaules étroites, c'était le véritable Atlas de la société moderne.

Cependant, les royalistes, qui longtemps s'étaient flattés de lui voir jouer le rôle de Monck, perdaient peu à peu leurs illusions. La première lettre de Louis XVIII, remise par l'abbé de Montesquiou, était demeurée sans réponse :

"Quelle que soit leur conduite apparente, des hommes tels que vous, monsieur, n'inspirent jamais d'inquiétude. Vous avez accepté une place éminente et je vous en sais gré. Mieux que personne, vous savez ce qu'il faut de force et d puissance pour faire le bonheur d'un grande nation. Sauvez la France de se propres fureurs : vous aurez rempli l premier voeu de mon coeur, rendez-lu son roi, et les générations futures béni ront votre mémoire ; vous serez trop né cessaire à l'Etat, pour que je puisse ac quitter par des places importantes la det te de mes aïeux et la mienne."

Dans une seconde, plus explicite encore le prétendant, insistait avec force et ter minait par cet appel ;

"Non, le vainqueur de Lodi, de Casti glione, d'Arcole, le conquérant de l'Itali et de l'Egypte ne peut pas préférer à l gloire une vaine célébrité. Cependant vous perdez un temps précieux ; nou pouvons assurer le repos de la France ; je dis "nous", parce que j'ai besoin d Bonaparte pour cela et qu'il ne le pour rait sans moi..."

Cette fois la réponse fut insérée au "Moniteur :"

"J'ai reçu, Monsieur, votre lettre ; j vous remercie des choses honnêtes qu vous me dites. — Vous ne devez pas sou haiter votre retour en France ; il vou faudrait marcher sur cinq cent mille ca davres. — Sacrifiez votre intérêt au repo et au bonheur de la France, l'histoir vous en tiendra compte..."

C'était trop net pour ne pas forcer le plus aveugles à ouvrir les yeux. Ils en res sentirent une violente indignation. A vaient-ils été joués ? Y avait-il entent préalable, à la veille de Brumaire ? et l fameux pacte, invoqué sous le manteau existait-il ailleurs que dans leurs imagi nation ? Point d'interrogation encore à élucider. Quoi qu'il en fût, les mécontent étaient perdus dans la foule, et parm ceux qui attendaient le Premier Consul s rendant à l'Opéra, bien peu demeuraien réfractaires à l'enthousiasme général.

Devant la boutique du tonnelier un gar-
n en tablier de cuir, appuyé à une cha-
tte, contenant un baril recouvert d'une
usse, devisait, insouciant, avec un ou-
ier les mains dans ses poches et la pipe
la bouche, qui semblait guetter l'arri-
e du cortège.

— Il ne viendra pas, murmura-t-il avec
ne sorte de soulagement.

— Mais si, mais si ! la Grassini doit
anter et le gala est commandé.

— S'il avait reçu quelque avis ?

— Il le mettrait au panier.. Tous les
ands hommes sont fatalistes.

— Vous le considérez donc comme un
and homme ?

— Dame ! Si c'était un imbécile, cher-
erait-on à le supprimer ?

Non, loin de là, Angélique se tenait, ap-
uyée au bras d'Angèle.

— Vous le regarderez bien, petite.

La fillette était maintenant tout à fait
doptée, même par l'ombrageuse Sophie,
édant à une influence irrésistible, dont
lle avait vainement cherché à se défen-
re.

Ce n'était pas une jeunesse comme les
utres, étourdies ou frivoles, occupées de
hiffons et de bagatelles, ou dont la mine
evêche, le ton maussade, les soins rechi-
nés sont si pénibles aux pauvres infirmes
bligés de recourir à elles.

Toujours empressée et souriante, atten-
ive à prévenir les désirs sans en avoir
'air, elle ne croyait jamais en faire assez
t en doublait encore le prix par sa par-
'aite bonne grâce.

— Quand on lui demande un service,
n la prendrait pour l'obligée ! disait
Mlle de Courtenay.

Sophie n'avait plus que des caresses
our "sa remplaçante", tel un dogue har-
gneux, séduit par la joliesse d'une levret-
e favorite, regardée d'abord d'un oeil
hostile.

— Angélique, Angèle ; elles sont bien nommées, car ce sont deux anges du Bon Dieu — ! proclamait-elle volontiers: elles n'ont pas plus de défense l'une que l'autre.

En effet, les yeux de pervenche d'Angèle gardaient un reflet du ciel comme les yeux éteints d'Angélique : ni les laideurs ni les cruautés de cette terre n'en avaient terni l'éclat. Les seize ans de l'une n'avaient pas beaucoup moins d'expérience que les trente-cinq de l'autre, et la même ingénuité se lisait dans leurs traits candides.

Aussi, en dépit de la différence d'âge, une grande intimité s'était vite créée entre ces deux natures affinées, également ignorantes des réalités de la vie, et, rassurées sur les sentiments de l'ombrageuse Sophie, elles s'y abandonnèrent avec délices.

La maternité qui sommeille dans tous les coeurs de femme, s'éveillait dans celui de Mlle de Courtenay, en face de cette autre orpheline que la Providence avait placée sur son chemin. Au "Mademoiselle" trop cérémonieux, elle avait substitué "Tante" plus affectueux et leur donnant à toutes trois l'illusion d'une famille, et, parmi les pensionnaires comme dans le quartier, la nièce de ces demoiselles Canet était plus désignée autrement..

Sophie l'enveloppait de la même sollicitude grondeuse que sa chère maîtresse, craignant pour elle aussi le froid, le chaud, la fatigue, apportant double châle, préparant deux laits de poule...

Elle avait deux enfants à soigner au lieu d'une !

Dorlottée, aimée, choyée, Angèle n'eût pas regretté l'hôtel de Créqui, sans le souvenir de l'aimable compagnon qui avait été si obligeant pour elle et qu'elle n'avait pas revu depuis l'enterrement.

Elle y pensait plus que ne le compor-

tait leur récente connaissance. Mais son âge, sa condition sociale, les liens qui l'attachaient à la "famille," tout cela les avait rapprochés autant que les circonstances funèbres de leur rencontre.

Puis, il avait des manières douces, un langage choisi, la politesse raffinée de son maître, et maintenant elle rêvait de lui presque autant que du feu marquis.

Le milieu où elle se trouvait n'y était que trop propice et dans ce cadre désuet, cette atmosphère conventuelle où l'on marchait à pas discrets, où l'on ne causait qu'à mi-voix, où la vie était réglée, les distractions rares, elle pouvait s'abandonner sans contrainte à toutes les chimères hantant les imaginations de seize ans.

Elle y était déjà portée dans une prédisposition naturelle et l'existence peu folâtre, menée au fond d'une morne province, près d'une septuagénaire figée dans le regret du passé et l'horreur du présent. Les mêmes idées surannées flottaient sous les ombrages de la pension Canet et les souvenirs de l'Abbaye-au-Bois de Versailles, de l'émigration, de Sainte-Pélagie ou de la Force étaient souvent évoqués, portes closes, au son grêle du clavecin ou au son mélancolique de la harpe.

La chanoinesse de Reuilly rappelait sa rencontre en prison avec Mlle Tallien et Mme de Beauharnais.

— Sans le 9 Thermidor, nous y passions toutes les trois et, qui sait ! Bonaparte ne gouvernerait peut-être pas la France, car enfin, sa femme l'a aidé à monter où il est.

— Beau service qu'elle nous a rendu là ! grommelait la douairière d'Espivent.

— En tout cas, elle est fort obligeante et, à la Malmaison, toutes les portes me sont ouvertes.

— Vous n'y avez jamais rencontré le Premier Consul, madame ? demanda doucement Angélique.

— Dieu m'en garde, ma chère demoiselle, j'aurais été capable de m'évanouir de frayeur.

— Si vous aviez vu Robespierre !

— Il n'était pas mal, paraît-il ?

— Moi, je le trouvais hideux !

— La noirceur de l'âme se peint sur le visage, témoins Mirabeau, Danton, Marat

— Pas toujours, mesdames, Hébert, le terrible "Père Duchesne", était un petit jeune homme à l'air doux.

— Moi, dit une bonne religieuse, j'ai connu à Sainte-Pélagie, la fameuse Madame Roland ; tout le monde l'aimait !

— Oh ! Mme Roland ! Une femme qui lisait Plutarque !

— Et qui prétendait faire la leçon au Roi !

— Moi, je lui préfère encore Théroigne de Méricourt !

— C'étaient deux viragos...

— Pardonnez-moi, mesdames, opina bravement Sophie, je ne connais rien à la politique ; mais j'ai connu Manon Philipon toute jeunette ; elle était trop gentille pour avoir tellement changé. D'ailleurs, si elle a commis des fautes, elles les a chèrement payées, et il faut être indulgent à tous ceux dont la tête a un peu tourné avant de rouler dans le panier de Samson. Le bon Dieu les a jugés !

Angèle écoutait avidement, rougissant et pâlissant tour à tour ; à cette dernière phrase, elle eut un profond soupir et une larme furtive tomba sur sa broderie.

Angélique non plus ne condamnait pas en bloc tous les gens et les choses de la Révolution ; elle se faisait lire le "Moniteur", et le nom de Napoléon faisait toujours battre son coeur.

Aucun alliage ne se mêlait au sentiment très pur qu'elle éprouvait pour lui ; son mariage avec une femme jeune et belle ne lui avait causé aucune amertume et elle souriait à la pensée qu'il était main-

tenant le beau-père de cette gentille Hortense à qui elle avait donné ses premières leçons de harpe.

— Avez-vous jamais vu le Premier Consul ? avait-elle demandé ce matin là à Angèle.

— Non, ma tante.

— Eh bien ! ce soir nous nous mettrons sur la porte pour le voir passer et vous me le décrirez exactement. Ces dames en ont une telle horreur que leur portrait me semble suspect et, pour Sophie, c'est l'antéchrist !

Et elles attendaient, attentives, émues.

La fillette regardait de tous ses yeux, le spectacle de cette animation parisienne, si différente de la placidité provinciale : les bourgeois affairés, les femmes pimpantes, les ouvriers gouailleurs, les gamins effrontés : les uns penchés aux balcons, les autres accrochés aux réverbères, ceux-ci grimpés sur une borne, ceux-là juchés sur un tombereau.

Soudain, elle crut reconnaître Adrien Dulac, sous un habit d'homme du peuple, et tressaillit légèrement.

— Est-ce lui ? interrogea l'aveugle, troublée d'un indicible émoi.

Un roulement sourd se faisait entendre, un frémissement agitait la foule.

— Le voilà ! le voilà !

Angèle se dressa sur la pointe des pieds.

C'est le moment ! dit tout bas le garçon tonnelier, allumez la mèche.

Mais l'autre continuait de fumer.

— Allumez, allumez donc !

Le roulement se rapprochait.

L'autre ne bougea pas.

Furieux, son compagnon lui arracha la pipe de la bouche ; il y eut une courte lutte.

Déjà arrivaient les cavaliers de l'escorte.

— Vive le Premier Consul !

Une formidable explosion répondit à ces acclamations ; les maisons oscillèrent, les vitres éclatèrent, les chevaux se cabrèrent, une centaine de blessés jonchèrent le sol.

— Napoléon ! clama une voix éperdue.

Mais la voiture était passée comme un éclair.

Il y eut une épouvantable confusion ; des cris, des jurons, des appels déchirants, des gémissements plaintifs s'élevaient des groupes lamentables. Les parents affolés cherchaient à reconnaître leurs proches, les policiers exaspérés à découvrir les coupables.

Sophie accourait terrifiée.

Angèle n'avait pas une égratignure.

Angélique avait une jambe brisée.

— Vite, ma petite, aidez-moi à la transporter, ordonna la vaillante femme qui ne perdait pas la tête.

On marchait dans le sang, on enjambait les cadavres ; soudain Angèle eut un cri de douloureuse stupeur et faillit laisser choir son précieux fardeau.

Au coin d'une borne, contre laquelle il avait été violemment projeté, Dulac gisait inanimé, le crâne ouvert.

UNE IDYLLE

L'attentat de la rue Saint-Nicaise avait provoqué une légitime indignation et la colère du Premier Consul s'était violemment déchaînée contre les terroristes.

— Il faut égaler le nombre des coupables à celui des victimes et déporter tous leurs adhérents. Je ne veux pas laisser miner successivement tous les quartiers de Paris. Ce sont toujours ces Septembriseurs, des scélérats couverts de crimes, en bataillon carré contre tous les gouvernements successifs. Il faut en finir.

Fouché était de cet avis, et ne se hâtait pas de le détromper, bien qu'il sût parfaitement à quoi s'en tenir sur les auteurs

réels du complot dont il connaissait les noms et la retraite : c'étaient un ancien officier de marine, Saint-Régent, un lieutenant de Cadoudal, Limoëlan, quelques autres plus obscurs : Carbon, Dulac.

Permon avait attiré l'attention de son chef sur ce dernier, d'autant qu'il lui gardait double rancune et était encore au lit, avec la fièvre, des suites de son émotion. La voiture qui le conduisait à l'Opéra avec sa soeur et son beau-frère arrivait rue Saint-Nicaise, derrière celle de Bonaparte et avait été soulevée par l'explosion.

Junot n'avait pas montré moins de sang-froid qu'au siège de Toulon, mais le bel Ernest, qui n'était pas un foudre de guerre, avait ressenti une commotion si violente, qu'il s'était trouvé mal et que l'on avait dû le ramener chez lui et le soigner.

Fouché, en personne ,était venu, le lendemain, prendre de ses nouvelles et son premier mouvement avait été de lui raconter sa rencontre de Saint-Roch.

— Où la soeur est entrée, demeure sans doute le frère et l'on pourrait prendre toute la nichée au gîte, insinua-t-il avec la haine d'un poltron.

Mais le ministre secoua la tête :

— Rien à faire pour le moment ; le le Premier Consul est buté à son idée et lui prouver qu'il se trompe serait tout à fait impolitique. Laissons-le satisfaire sa soif de représailles sur les Terroristes qu'il exècre. M. de Talleyrand, qui sent le vent, a opiné dans ce sens et proposé de soumettre une liste de proscription au Sénat, ce qui lui a valu un gracieux sourire. Quand l'exécution sera faite et que l'on se sera bien enferré, je ramènerai l'autre gibier d'un coup de filet et nous triompherons sans danger.

— Mais d'ici là ?...

— D'ici là, j'aurai l'oeil, soyez tranquille, et soignez-vous paisiblement.

Les blessés ramassés par la police n'en avaient pas moins été soumis à une sévère enquête et beaucoup ne quittèrent l'hôpital que pour la prison.

C'eût probablement été le sort du valet de chambre de M. de Créqui, mais un bienfait n'est jamais perdu ; la blanche colombe, qu'il avait tirée d'embarras, lui fut à son tour secourable. A sa prière, la bonne Sophie, toujours compatissante, consentit à recueillir le pauvre garçon et le médecin put le visiter chaque jour en venant voir Angélique, sans éveiller les soupçons.

Tous deux étaient fort mal en point.

Elle avait une fracture du fémur et était condamnée à l'immobilité absolue pour éviter, de graves complications ; une fièvre ardente la dévorait ; dans son délire elle appelait Napoléon, évoquait son roman de jeunesse, laissait déborder son coeur devant son humble amie, stupéfaite et attendrie.

Elle qui, dans sa ferveur royaliste, vouait Bonaparte aux gémonies, se promettait maintenant de brider sa langue. En attendant, elle veillait à ce que nul n'entendit ces aveux et écartait soigneusement Angèle de la chambre de la malade. Ces choses-là, ne sont pas bonnes pour une jeunesse !

Est-il préférable de la laisser soigner seule un jeune et intéressant blessé ?

Lui ne bavardait pas trop, au contraire.

Plongé dans un lourd coma, sans parole, sans regard, presque sans vie, rien ne parvenait à le tirer de cette torpeur. Le cerveau était atteint ? La pensée reviendrait-elle jamais ?

La pauvrette se le demandait souvent avec angoisse, pendant les longues heures passées à son chevet, dans un tête-à-tête

bien dangereux, malgré un mutisme absolu.

On s'attache si facilement à son malade quand on a un bon petit coeur. Et Angèle avait un coeur excellent.

Le médecin lui rendait justice et attribuait à ses soins vigilants l'étincelle persistante.

— Qui sait ? peut-être ferez-vous un miracle ? disait-il.

Ce léger espoir suffisait à stimuler la courageuse enfant. Elle se sentait responsable de l'existence confiée à ses faibles mains et déployait une énergie, une résistance, qui étonnent souvent chez de frêles créatures.

C'était cependant lourde tâche et qui devint plus difficile encore quand la prostration céda à une violente surexcitation, mais le docteur insista vainement pour qu'elle s'adjoignit une garde.

— Ce serait plus prudent pour vous, mon enfant.

— Mais moins prudent pour lui, docteur.

En effet, les propos incohérents du jeune homme n'en décelaient pas moins une haine terrible contre Bonaparte et sa complicité évidente dans le complot qui avait endeuillé tant de familles.

— Je le tuerai ! je le tuerai ! répétait-il.

Puis, l'oreille au guet, il semblait écouter un bruit lointain.

— Il ne viendra pas ! il ne viendra pas... Tant mieux !... Vive le Premier Consul !.. Peuple imbécile, c'est sa mort! Non... je ne veux pas !... je ne veux pas !... Carbon, arrête !

Il se débattait contre un ennemi imaginaire et retombait épuisé, se bouchant les oreilles, pour ne pas entendre l'explosion.

Parfois, il interpellait la jeune fille avec véhémence, lui reprochant sa partialité pour Bonaparte et quand elle lui fermait la bouche, il lui demandait très grave.

— Pourquoi ne voulez-vous pas m'épouser ?

Et elle devenait toute rose.

— Je crains un transport au cerveau, répétait le vieux praticien, et que deviendrez-vous, seule avec un furieux ?

— J'appellerais tante Sophie, mais ce ne sera pas nécessaire ; avec moi, il est si doux.

Le fait est qu'au seul contact de sa main légère, le délire se calmait et les éclats de fureur se fondaient en un murmure dolent.

Et elle, pitoyable, demeurait à son chevet, cherchant dans ces traits mornes, creusés, l'aimable garçon qui lui avait si gentiment offert son secours et son bras.

Se pouvait-il que tout en riant et badinant, il machinât de telles noirceurs! Hélas ! il n'était pas le premier que la politique eût poussé au meurtre, et, plus encore, que le milieu où elle vivait, son coeur l'incitait à l'indulgence.

Las ! il était en tel état que ses victimes même l'eussent pris en compassion ! A quoi bon condamner celui qui allait peut-être mourir ?

Mais non, et toutes ces craintes s'envolaient comme un mauvais songe. Adrien renaissait à la vie, il ne confondait plus le rêve avec la réalité, Angèle avec Angélique, il ne parlait plus de tuer Bonaparte.

Indifférent à la politique, aux Princes comme au Premier Consul, l'univers semblait tenir pour lui dans cette chambre où circulait une robe blanche qui le préoccupait beaucoup plus que le drapeau fleurdelysé.

L'Amour est frère de la Mort ; elle lui sert parfois d'introductrice chez ceux qu'elle a frôlés de son aile.

Le blessé en faisait la douce expérience.

D'ailleurs, entraîné dans le tourbillon des camps, mêlé depuis douze ans à toutes les horreurs de la guerre civile, à peine libre, jeté dans une conspiration, il était arrivé à la trentaine sans avoir eu le loisir de cueillir la petite fleur bleue et il s'abandonnait avec délices au frais sentiment, première escale de sa vie aventureuse.

Angèle s'en apercevait-elle ?

Ils se le demandait anxieux.

Toujours parfaitement bonne et douce, il y avait cependant, à cette heure, dans ses manières, une nuance de réserve qui le paralysait malgré lui.

Elle évitait les longues causeries, l'intimité du tête à tête, et parfois il lisait dans ses yeux un vague effroi...

Est-ce que son délire l'aurait trahi ? Il interrogea le docteur là-dessus et apprit en même temps que la maison hospitalière abritait une seconde victime, propre tante de la pauvrette.

C'était donc cela, il lui faisait horreur tout simplement.

Un matin, Angèle le trouva plus soucieux qu'à l'ordinaire, bien qu'on lui eût signé son exact.

— Il me faut partir, vous quitter, et cela m'est très pénible, dit-il avec émotion ; vous avez été si parfaitement bonne, que ces longs jours de souffrance auront été les meilleurs de ma vie.

— Vous reviendrez nous voir.

— Le pourrai-je ? Je n'ai plus de confession à vous faire, mon délire vous a appris la part que j'ai eu dans l'attentat qui a fait tant de victimes... même chez vous.

— Qui vous a dit ?

— Ce que vous me cachiez par une suprême délicatesse, m'a fait mesurer davantage la portée d'un acte que j'ai cru héroïque...

— Beaucoup le jugeront ainsi.

— Mais vous ?

— Oh ! moi !

Elle eut un triste sourire.

— "Tu ne tueras pas", a dit le Seigneur. Mais hélas ! quel parti n'a pas transgressé ce divin commandement.

— Vrai ! je ne vous fais pas horreur !

Son regard avait déjà répondu.

— Si vous saviez quel poids vous m'enlevez de sur le coeur. Je tiens tant à votre estime... La guerre civile est une terrible chose... mais il ne faudrait pas me croire cruel, sanguinaire, voyez-vous.... seulement, à lutter avec des tigres on devient féroce soi-même... tous ces terroristes ont commis de telles atrocités !... la vie humaine arrive à ne plus compter et l'on sacrifie celle des autres comme la sienne... Puis, quand on a la fidélité dans le sang... vous devez comprendre cela !

— Oh ! oui.

— Foi religieuse, foi monarchique se tiennent ; le Roi est le lieutenant de Dieu ; pourtant nous avons eu bien des désillusions !... et nous avons déploré souvent que le Fils de Saint-Louis ne ressemblât pas davantage à ce Bonaparte, qui semble parfois l'élu du Seigneur. Mais bah ! "Vive le Roi quand même !"

Elle approuvait de confiance, heureuse de le voir si vaillant et si crâne après tant d'angoisses ! mais attristée aussi de son prochain départ.

— Vous ne m'oublierez pas tout à fait !

— Oh ! non.

— Merci... votre souvenir me sera si précieux... je voudrais tant mériter votre amitié... et même quelque chose de plus.

— Monsieur !...

— Je vous en prie, ne repoussez pas un

aveu aussi respectueux que sincère... les circonstances sont mon excuse... L'échafaud me guette... y échapperai-je ?... réussirai-je à gagner l'Angleterre ?.... peut-être !... un mot de vous serait un puissant viatique... me le refuserez-vous?

Emue, troublée, elle essayait vainement de résister à l'emprise de cette voix caressante et chaude, qui la berçait comme une délicieuse musique ; elle détournait les yeux pour ne pas voir le regard suppliant...

— Non, je ne peux pas... laissez-moi.. vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir...

— Quoi donc ?

Elle hésitait...

Mais l'ardeur même des convictions royalistes qui avaient entraîné ce garçon si doux à un acte si terrible, lui faisait mesurer davantage le fossé qui les séparaît. Avec quelle horreur il avait prononcé ce mot "terroristes" et quelle souffrance pour elle de lire sur son visage la condamnation des siens... Non ! cela ne serait pas ! Et, rassemblant tout son courage pour un suprême mensonge :

— Pardonnez-moi, dit-elle avec effort, je suis confuse... je voudrais répondre mieux... j'ai beaucoup d'amitié pour vous... mais il ne faut pas demander davantage.

— Vous ne m'aimez pas !

Il avait l'air si malheureux qu'elle se sentit faiblir ; il s'en aperçut et se fit plus pressant, plus tendre... Peut-être eût-elle succombé et laissé échapper l'aveu refoulé...

Brusquement la porte s'ouvrit.

Un policier parut, suivit d'une dizaine d'agents et des pensionnaires effarées ; il alla droit au jeune homme et dit:

— Au nom de la loi, citoyen Créqui, je vous arrête.

UN REVENANT Blessé grièvement dans une rencontre avec les Bleus, Raoul n'avait dû son salut qu'au sublime dévouement de son valet de chambre qui avait pris ses papiers, ses habits et s'était fait fusiller à sa place.

Rentré à Paris pour assister aux derniers moments de sa grand'mère, qui, sans doute, l'avait reconnu à l'instant suprême, il s'aboucha avec le comité royaliste qui préparaît la mort du Premier Consul.

L'amitié enthousiaste de sa prime jeunesse n'avait pas survécu à sa première déception : il avait trop aimé Bonaparte pour lui pardonner ce qu'il considérait comme une odieuse trahison et regrettait parfois de l'avoir ménagé !

Il le regrettait plus encore en suivant du camp opposé, la prodigieuse carrière de son ancien adversaire, devenu le principal obstacle à une restauration monarchique.

A ses yeux prévenus, Bonaparte symbolisait la Révolution triomphante, la mort du Roi, de la Reine, de tant d'autres, les églises fermées, le trône renversé, le malheur, l'exil, la ruine de tous les siens, l'Ante-Christ, enfin, qu'il serait méritoire d'abattre par tous les moyens ; et lorsque le sort le désigna pour assister Carbon au moment décisif, il accepta sans hésitation, ni révolte.

Cependant, la nuit qui précéda l'exécution, il dormit mal ; son sommeil fiévreux, entrecoupé de rêves et d'insomnies lui montrait sans cesse, non le général victorieux, mais l'enfant esseulé, qui, par un beau matin de mai, était venu s'asseoir avec lui à l'Ecole de Brienne...

Et c'était lui qu'il allait frapper !

En vain, il essayait de fouetter sa rancune, sa haine, de stimuler son énergie, il se répétait que c'était non seulement un faux ami, mais encore un ennemi du Roi,

un fléau de l'humanité, que, lui disparu, tout rentrerait dans l'ordre, et que ses meurtriers seraient les libérateurs de la France...

Il ne l'avait jamais revu depuis le jour où il l'avait tenu au bout de son épée ; obéissant à son impulsion irraisonnée, il se rendit au Carrousel.

Il faisait un beau froid sec ; le soleil de décembre, fidèle à Napoléon, auréolait son profil de médaille, pendant qu'il passait devant le front des troupes, au milieu des acclamations.

Perdu dans la foule, Raoul regardait de tous ses yeux et une émotion singulière faisait battre son coeur à coups précipités.

C'était bien son camarade de Brienne, avec son regard d'aigle, fait pour le commandement ; celui dont, le premier peut-être, il avait pressenti l'étonnante fortune, qu'il avait aimé... qu'il aimait encore !

Il avait beau faire ! quelque chose qu'il croyait mort s'était réveillé en lui; l'ombre de ses jeunes années se levait pour protéger le futur César...

...Et déchirant un feuillet de ses tablettes, il y traça quelques lignes, le jeta à un soldat de garde et s'en fut comme un fou.

Toute la journée se passa pour lui dans une agitation inexprimable. L'honneur ne lui permettait pas de se dérober à l'heure du danger ; son seul espoir reposait dans ce chiffon de papier.. Parviendrait-il à son adresse ? Le Premier Consul en tiendrait-il compte ?

Hélas ! pas plus que Gustave III, le duc de Guise, César, Bonaparte ne croyait pas aux "Ides de Mars".

Il mit l'avis dans sa poche et commanda sa voiture pour l'heure indiquée.

Montlaur était à son poste, plus angoissé que lui.

Viendrait-il ? Ne viendrait-il pas ?

S'il méprisait son conseil, tant pis !

Mais non, il écouterait la voix de la prudence et le complot, sans effet, remis à une date ultérieure, il serait permis de s'en retirer, sans félonie.

Quand la rumeur grossissante, les acclamations, le roulement de la voiture, l'apparition de l'escorte lui arrachèrent sa dernière illusion, Raoul perdit la tête, une sorte d'affolement le saisit, quelque chose se révolta en lui, une voix impérieuse lui cria :

"Tu ne peux pas le tuer !"

Ce fut instinctif, irraisonné, irrésistible... il retint le geste homicide, comme il se fût jeté sous les pas des chevaux..'

Il allait payer cette faiblesse de sa tête... En effet, Fouché tenait maintenant tous les fils de la conspiration et la déportation des anciens terroristes ayant apaisé la colère du Premier Consul, il jugea pouvoir sans danger lui prouver sa clairvoyance et lui mit sous les yeux la vrai liste des coupables.

Les principaux étaient Carbon, Saint-Régent, Limoëlan, Dufac, autrement dit : Raoul de Créqui.

.En voyant le nom de son ancien camarade, Bonaparte réprima un mouvement de surprise et demanda simplement :

— Il n'est donc pas mort ?

— Non, général.

— Quoi ! la douleur de sa grand'mère était feinte.

— Pardon, général, elle ignorait elle-même la vérité. Son petit fils n'est arrivé à Paris que le jour de son décès.

— Tant mieux ! Elle n'aura pas à le pleurer deux fois. Quel était son rôle dans tout cela ?

— Chargé d'allumer la mèche, il a été gravement atteint par l'explosion.

— De mieux en mieux ! Ces gens-là se

croient le droit de me tirer comme une bête fauve !... Où était-il caché ?

— Chez une ancienne amie... une parente... que nous cherchions bien loin.. et qui était bien près... Mademoiselle de Courtenay.

— Vous dites ?

— Mademoiselle de Courtenay, répéta Fouché en frottant ses longues mains pâles et en voilant la malice de ses petits yeux.

Bonaparte fit quelques pas en silence ; un flot de tumultueuses pensées se pressaient sous son front impassible.

— Complices ? demanda-t-il d'une voix brève.

— Je l'ignore, général, elle-même a été blessée et garde encore le lit, réclamant de grands ménagements. Aussi j'ai cru devoir me borner à une perquisition minutieuse et à une surveillance discrète, et ne pas procéder à d'autres arrestations sans avoir pris vos ordres.

— Vous avez bien fait. Vous laisserez les femmes en dehors de ces débats.

— Bien général, quant à M. de Créqui?

— Oh ! lui.

Il eut un geste tranchant comme son épée.

Raoul n'avait pas de grâce à attendre.

Dans son ascension triomphante, Napoléon n'avait pas oublié non plus son ancien camarade, pour lequel il avait toujours éprouvé un sentiment assez complexe.

Nul n'avait été plus près de son coeur, rebelle à la douceur de l'amitié, et il l'eût aimé sans doute, autant qu'il pouvait aimer s'il n'eût été en haut, quand lui était en bas.

Maintenant que le sort avait renversé les rôles, il ne lui gardait pas plus rancune de l'affront subi jadis que de l'attentat perpétré contre sa personne. C'était la guerre, guerre au couteau, à la bombe, ou au fusil, mais, en somme, toujours la guerre, et il était trop fataliste pour considérer le bras levé contre lui autrement que comme l'instrument du Destin.

Mais ce qui l'avait blessé au coeur d'une pointe aigüe, ce qui l'exaspérait jusqu'à la rage froide, plus dangereuse chez cette nature violente, ce qui le rendait implacable, c'était la pensée d'Angélique.

Sa jalousie s'était réveillée comme au premier jour. Avec son égoïsme exclusif, autoritaire, il voulait qu'elle fût à lui, tout à lui, de loin, de près, et n'admettait pas de partage.

Que lui-même eût aimé, se fût marié, c'était son droit de sultan dont il avait le tempérament et le caractère.

Qu'il l'eût oubliée même...

Mais il ne l'avait jamais oubliée, et c'est ce qui rendait la blessure plus cruelle.

Pendant qu'au milieu de ses graves soucis, il trouvait le temps de s'inquiéter d'elle, de la faire chercher... à ce moment même, elle cachait, chez elle, son pire ennemi et peut-être armait son bras.

Oh !cela ! il ne voulait pas le croire !

Et pourtant ! la petite-fille de Louis le Gros, l'héritière des empereurs de Byzance, devrait être restée fervente royaliste et puisqu'il avait repoussé le rôle de Monck et rêvait celui de César, qui sait si elle n'avait pas suscité ce Brutus...

Non ! impossible ! Elle l'avait trop aimé quand il était malheureux.

Mais à son tour, Raoul, proscrit, dépouillé, voué à l'échafaud, avait l'auréole des vaincus, plus attachante pour certaines âmes que le laurier des victorieux.

Et à cette idée, le vainqueur du monde éprouvait une sorte d'angoisse superstitieuse, comme s'il eût voulu pâlir son étoile.

CONDAMNATION

Angèle était en proie à un morne désespoir.

L'arrestation de Raoul, la révélation de son identité avaient été un coup de foudre pour elle.

Quoi ! c'était là ce "Prince Charmant" dont elle rêvait depuis sa prime enfance, dont sa tante Dupont ne se lassait pas de lui narrer les faits et gestes, et dont l'apparition soudaine avait certainement consolé le dernier regard de la veille marquise.

Grâce à Dieu ! la pauvre grand'mère ne le verrait pas monter sur l'échafaud.

Car c'était le sort qui l'attendait, hélas !

Et la fillette défaillait à cette atroce idée.

Quoi ! l'échafaud qui lui avait déjà pris son père, sa mère, son bon oncle, n'était pas encore assouvi ! Il lui fallait une nouvelle victnme, qui ne lui tenait pas moins au coeur, bien qu'elle ne fût pas de son sang.

Comment cet étranger de la veille s'était-il à ce point emparé de son âme ? Comment emplissait-il maintenant sa vie?

Sans doute, le terrain était déjà préparé par les récits qui l'avaient bercée et avaient enflammé sa jeune imagination.

Beau, brave et si affable ! N'était-ce pas ainsi qu'il lui était apparu à leur première rencontre, et tout de suite, elle avait deviné un ami.

Un ami !

Hélas ! le fossé creusé entre elle et Adrien Dulac n'était rien à côté de l'abîme qui la séparait de Raoul de Créqui.

Pour elle, un gentilhomme avait toujours le même prestige, c'était un être d'essenec supérieure, que l'on devait servir à genoux et elle remerciait Dieu qui lui avait permis de le soigner, de le sauver, d'être sa garde-malade dévouée : elle n'aspirait pas à un autre rôle et eût été trop heureuse de souffrir et de mourir pour lui.

Aussi se défendait-elle beaucoup moins de songer à lui ; il était si haut et si loin.

D'ailleurs, tout ne lui parlait-il pas de lui dans cette maison, dans cette chambre, où, pendant de longues semaines, elle avait lutté pour l'arracher à la mort !

Tante Angélique aussi avec ses continuelles questions ?

Elle voulait tout savoir de son hôte invisible et la fillette s'étonnait de cet intérêt passionné.

Quelle même s'alarmât sur le sort de celui qu'elle considérait toujours comme le maître vénéré de tous les siens ; rien de plus naturel et de plus légitime, mais quel lien pouvait le rattacher aux demoiselles Canet ?

Est-ce que par hasard ?...

Le souvenir de ses divagations lui trottait par la cervelle, elle regardait "tante Angélique" avec des yeux tout autres.

Pas si vieille, après tout, et belle comme les anges, puis si fine, si distinguée, si différente de sa soeur, une vraie duchesse ! Parmi "ces dames" aucune ne l'approchait et elles portaient pourtant de grands noms !... Certes, bien des jeunesses étaient moins séduisantes !

Elle comparait à ces traits nobles et purs son minois rose et chiffonné et poussait un gros soupir...

Avec quelques années de moins, qui sait ! Cependant, le prince de Montlaur était bien loin des demoiselles Canet !... ,Que devint-elle lorsqu'Angélique s'oublia à l'appeler :

— Mon cousin.

— Votre cousin ! répéta-t-elle toute blanche.

— L'ai-je nommé ? Peu importe, petite, j'ai toute confiance en votre discrétion et

regrette tant d'avoir ignoré la présence
e mon pauvre Raoul.

En quelques mots, elle lui expliqua leur
arenté, et leur amitié d'enfance.

La pauvrette l'écoutait, la gorge serrée.

Adieu ses folles illusions ! Raoul avait-
pu jamais avoir un regard pour elle,
uand il avait une telle image dans son
oeur ?

— Il vous appelait dans son délire, sou-
ira-t-elle.

— Vraiment ! il ne m'avait pas ou-
liée.

— Oh ! non...

— Et que disait-il ?

Elle hésita un instant ; l'aveugle per-
ut cette hésitation et le tremblement de
a voix.

— Il vous demandait pourquoi vous ne
ouliez pas l'épouser... et vous repro-
hait de lui préférer Bonaparte.

— C'était vrai ! dit-elle simplement.

— Oh ! tante Angélique !

Elle sourit, amusée.

— Ce n'est pas votre avis, petite. Que
oulez-vous? L'un avait tout, l'autre rien.

Elle ouvrit de grands yeux étonnés.

— Rien ! le général Bonaparte ?

— Ce n'était alors que le lieutenant Bo-
aparte !.. car tout cela remonte à quin-
e ans, mignonne ! c'est de l'histoire an-
ienne !

"Depuis lors je ne les ai jamais revus
t tant d'autres visages ont dû effacer le
nien que, sans doute, ils ne me reconnaî-
raient plus.

Quinze ans !

La fillette lui baisa la main d'un élan
où il entrait de la reconnaissance...

— Oh ! l'on ne saurait vous oublier
tout à fait, tante Angélique ! dit-elle naï-
vement.

— Je le voudrais, murmura l'aveugle.

Sous son calme affecté, qui voulait être rassurant, elle cachait de cruelles angoisses...

Pauvre Raoul ! cher compagnon de sa jeunesse isolée, dont la voix joyeuse égayait sa triste nuit et généreux amour, quoi! c'était lui qui était là, près d'elle, souffrant, blessé comme elle... C'était lui, si doux, qui avait voulu tuer Bonaparte ! C'était lui qui allait payer ce crime de sa vie.

Quelle fatalité avait dressé ces deux hommes qu'elle aimait d'une affection aussi pure, sinon égale, l'un contre l'autre ?

Elle frissonnait à la vision de l'effroyable explosion qui eût pu jeter Bonaparte tout sanglant aux pieds de Raoul.

Elle tremblait de voir la tête de Raoul rouler aux pieds de Bonaparte.

Oh ! cela ne serait pas !

Comment l'empêcher ? hélas !

Tenter de fléchir le Premier Consul ?

Se souviendrait-il seulement de son nom et les lauriers cueillis sur tous les champs de bataille n'avaient-ils pas étouffé la petite fleur bleue, respirée en secret à l'aube de ses vingt ans ?

Raoul s'était souvenu, lui !

Dans son délire et près de la mort, à cette heure trouble où, prête à s'éteindre, la dernière lueur illumine toute l'existence... peut-être ?

Mais Bonaparte, en pleine santé, au faîte des honneurs et de la gloire ! heureux époux de cette séduisante Joséphine, beau-père de cette délicieuse Hortense, dont elle se rappelait la douce voix, quand elle la prenait dans sa chambre, pour la consoler un peu et lui donner ses premières leçons de harpe.

Elle, peut-être, se souviendrait, car on la disait bonne et accueillante comme sa mère ?

Elle se raccrochait à la plus faible branche, avec une énergie désespérée et,

elle, dont l'atonie désolait le médecin, montrait maintenant une volonté de guérir, qui était un puissant adjuvant, prenant tous les remèdes, subissant un traitement rigoureux, n'aspirant qu'à une chose : se lever.

— Je donnerais mes deux bras pour que Dieu me rende mes jambes une journée, disait-elle à Sophie, sa confidente.

Et elle suivait avec angoisse la marche du procès dont l'issue n'était malheureusement pas douteuse.

Chez les pensionnaires de ces demoiselles, l'émotion n'était pas moindre : toutes ces dames, même les plus vieilles,, étaient peu ou prou amoureuses de ce jeune héros, dont l'acte, criminel en soi, ne révoltait pas autrement leur ferveur royaliste.

Allait-il donc périr ainsi et comme aux plus mauvais jours de la Terreur, allait-on voir encore, sur l'échafaud, le dernier représentant d'un des plus grands noms de France ?

Lui, dans sa prison, songeait uniquement à Angèle ; son pire tourment était de ne plus la voir, de ne rien savoir d'elle, de n'oser prononcer son nom, de crainte de la compromettre davantage.

Il redoutait... et souhaitait tout bas une confrontation, un témoignage qui lui permettrait de l'entrevoir encore ; mais les habitantes de la pension Canet ne furent pas appelées à la barre.

Au reste, sa franchise simplifiait les débats. Il reconnaissait hautement sa participation, au complot.

Le Premier Consul étant le principal obstacle au retour de son souverain légitime, en repoussant ses avances, il avait signé sa condamnation, Raoul déplorait les existences sacrifiées, mais c'est le déchet des batailles et lui-même sacrifiait la sienne.

Quant à ses hésitations, ses scrupules, il n'en laissa rien soupçonner ; il avai pu faiblir devant l'acte décisif, il ne fai blirait pas devant l'échafaud et quand o lui demandait s'il connaissait l'auteur d l'avis anonyme remis au Premier Consu et signé : "Un camarade de Brienne", répondit sèchement :

— Non.

L'affaire était jugée d'avance ; le commissions militaires, instituées, malgr l'avis du Tribunal, ne laissaient guèr d'espoir aux accusés, et Limoëlan, Car bon, Saint-Régent, Créqui, furent condam nés à avoir la tête tranchée.

UN FAUX AMI

Permon avait suiv de près toutes les pha ses du procès. La con damnation de son ancien condisciple qu était un peu son oeuvre, ne lui avait caus aucun remords.

Il se souvenait surtout des rebuffade du jeune prince, de sa préférence pou Bonaparte et sa basse rancune y trouvai son compte, comme ses intérêts.

Le Premier Consul n'avait plus pronon cé le nom de Mlle de Courtenay et ses ma nières étaient devenues moins agressive vis-à-vis de Mme Junot.

— Il n'oserait plus m'attaquer, main tenant ! disait-elle triomphante.

— Ne t'y fie pas trop ! répondait le bo Ernest plus prudent.

Au fond, il n'était pas tout à fait ras suré.

Sans doute, la présence de Montlau chez sa cousine avait dû perdre irrémédia blement celle-ci dans l'esprit de ce dom nateur, qui ne souffrait de rivaux en rien

Mais sait-on jamais ?

Un matin, Fouché lui dit :

— L'exécution est imminente. Le Pre mier Consul ne veut pas faire grâce. Il repoussé brutalement les prières de José phine en faveur de M. de Créqui, don

le a connu la grand'mère et, désolée, el- s'est adressée à moi...

— Que pouvez-vous ?

— Pas grand'chose, mais enfin ! Bona- rte un immense orgueil, on peut essay- de le toucher par là.

— Comment ?

— Si le prince de Montlaur invoquait s souvenirs de Brienne, près de son an- en condisciple.

— Il n'y consentira jamais

— Peut-être en sachant s'y prendre... vous êtes habile diplomate.

— C'est moi que vous vouliez charger cette mission ?

— Mission de confiance.

— Mais bien délicate.

— Et absolument confidentielle... Ce- doit avoir l'air de venir de vous.... os relations d'enfance sont un excellent rétexte... et votre situation vous ou- rant toutes les portes...

— C'est bien, j'irai.

— Ah !... s'il voulait écrire une lettre, adieu, laissez-le faire... et remettez- oi la chose.

— Je comprends, murmurait le jeune mme en se rendant à la prison, et si je suis pas un sot...

Evidemment Bonaparte hésitait encore. es relations d'Angélique et de son cou- n le préoccupaient plus qu'il ne voulait avouer et cette sorte de jalousie rétros- ective était, au fond, son principal grief.

Quand Raoul vit entrer son ancien ca- arade, il ne le reconnut pas d'abord et arut un peu surpris de ces chaleureuses rotestations ; mais les souvenirs de jeu- esse ne laissent jamais indifférents, sur out devant la mort prochaine, et il se issa prendre au charme de leur évoca- on.

— Je voudrais tant vous être bon à uelque chose, mon cher camarade ; mal- eureusement, je ne suis pas des mieux en cour. "Le roi de France oubliait les in- jures du duc d'Orléans", mais le Premier Consul n'est pas si magnanime, il m'en veut comme à vous.

— De quoi donc ?

— D'avoir été jadis, notre obligé. Sou- venir désagréable pour un parvenu.

— De génie.

— Vous le défendez encore !

— L'aurais-je combattu si je ne l'esti- mais pas ? Le serviriez-vous, si vous ne l'admiriez pas ?

Permon sentit l'épigramme.

— Le Premier Consul serait sensible à votre opinion flatteuse, et si vous vouliez solliciter votre grâce.

— Merci, mon cher camarade, je sau- rais mieux faire grâce que la demander ?

— Enfin ! ne pourrais-je donc vous ren- dre aucun service ?... N'auriez-vous pas quelque recommandation... quelque mes- sage ?

Raoul réfléchit un moment.

— Vous consentiriez à vous en char- ger ?

— Avec empressement.

— C'est que je n'ai ni papier, ni plume.

— Voici mes tablettes, un crayon.

Créqui traça quelques lignes, déchira le feuillet, le plia et le tendit, sans adresse, à l'officieux messager.

— Après ma mort, vous le remettrez, s'il vous plaît, à Mlle Angèle Dupont, pension Canet, rue Saint-Nicaise où l'on m'a arrêté.

— Je vous le promets.

— C'est la petite nièce de vieux servi- teurs de ma famille... une enfant de sei- ze ans... bien éprouvée déjà... Elle m'a soigné avec un dévouement admirable... je lui dois bien un adieu... et je compte sur votre amitié pour veiller sur elle le cas échéant.

— ...Et vous n'avez pas d'autre com- mission ?

— Aucune ; je n'ai plus ni parents, ni parentes.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Et Mlle de Courtenay ?

— Ma cousine ? J'ignore ce qu'elle est devenue.

— Par exemple ! Vous étiez caché dans sa maison.

— Moi.

— Parfaitement. Une des prétendues demoiselles Canet n'est autre que votre cousine et la nôtre...

— Ma parole d'honneur, mon cher !... vous m'en voyez tout ébahi ! Vraiment, la vie a de plaisantes rencontres.

Il riait avec sa belle insouciance de jadis.

— Ne voudriez-vous pas aussi lui écrire ?

— A quoi bon ! Elle m'a très probablement oublié et il serait peu séant de lui rappeler mon existence, en l'invitant à porter mon deuil.

Il n'y avait pas à insister et Permon se retira dépité.

"Le vrai peut quelquefois n'être pas [vraisemblable."

mais comment imaginer...

Heureusement que le Premier Consul ne se doutait pas de la connivence des deux cousins.

Pourvu que rien ne vînt lui révéler la vérité.

Ernest allait déchirer la missive dont il était porteur. Il se ravisa, l'ouvrit d'abord et la lut avec attention. Un mauvais sourire plissa ses lèvres minces.

— Angèle ? Angélique ? Pourquoi pas, après tout.

Deux heures après, le billet était sous les yeux de Bonaparte.

Il ne contenait que ces mots :

"Vous aurez été l'ange de ma vie, vous aurez eu tout mon amour et ma dernière pensée.

CREQUI.

LA FILLE DE MANON

En attribuant, Angélique, le billet adressé à Angèle, notre diplomate pensait bien avoir fait un coup de maître et ruiné à jamais Mlle de Courtenay dans l'esprit vindicatif du Corse.

Mais il importait que rien ne vînt dénoncer son stratagème. Avec les femmes il faut toujours se défier, leur nature impulsive, déjouant parfois les plus habiles combinaisons, et, sans perdre de temps il se fit communiquer les notes de police concernant les habitantes de la pension Canet et se rendit aussitôt rue Saint-Nicaise.

Angélique essayait ses forces au jardin avec Sophie ; ce fut Angèle qui le reçut.

Elle était fort changée et ses traits délicats, altérés par la douleur, ne rappelaient guère la jolie enfant entrevue dans la cour des Messageries, qui s'en allait radieuse ,au bras de Raoul, dans un rayon de soleil.

Elle ne souriait plus à cette heure, mais les larmes ne lui seyaient pas plus mal et Permon les regardait couler, avec complaisance, à ses paroles insidieuses.

Il venait de la part du prisonnier dont il avait toute la confiance et qui l'avait chargé de recommandations importantes.

Rien n'était encore désespéré ; des influences puissantes s'interposaient en sa faveur, mais une fausse démarche pouvait tout compromettre et la plus grande circonspection était indispensable.

— Souvent des amis, des parents trop zélés ont perdu ceux qu'ils voulaient sauver. André Chénier était oublié dans sa

prison, quand l'intervention de son père rappela son existence à Robespierre et provoqua son exécution... Sans son éloquent "Mémoire justificatif," votre illustre mère n'eût pas réveillé les fureurs jacobines et le 9 Termidor l'eût peut-être sauvée, comme Mme Tallien.

Toute blanche, elle murmura :

— Vous avez connu ma mère ?

— Qui n'a pas connu Mme Roland ?

Mme Roland !

Elle cacha son visage dans ses mains au souvenir des cruels propos de "ces dames", acharnés contre l'admiratrice de Plutarque.

Pourtant, une voix s'était élevée en sa faveur, avait pris bravement sa défense, avait proclamé son amitié fidèle...

— ...Pourquoi faites-vous pleurer cette enfant ?

C'était la même voix grondeuse et tendre.

— Tante Sophie ! oh! tante Sophie !

Elle s'abattit dans ses bras en sanglotant.

Permon s'excusait en fort bons termes. Il regrettait d'avoir provoqué cette émotion filiale par une allusion malheureuse à Mme Roland.

— Mme Roland ?... à quel propos ?

— Il paraît que... c'est le nom de ma mère, que l'on m'avait caché...

— Vous seriez la fille de Manon ?

Bouleversée, elle la contemplait comme si elle ne l'avait jamais vue. Mais oui! c'étaient bien ses yeux, son sourire...

— Ma pauvre Manon que j'ai tant pleurée ! elle revit et vous, petite, c'est donc cela que je vous ai aimée tout de suite !

Retrouver en cette enfant, qui lui tenait tant au coeur, la fille de son ancienne idole, c'était là une de ces joies trop rares que l'Eternelle Bonté dispense aux pauvres humains ! Elle ne se lassait pas de l'embrasser, de l'admirer, sans souci du bel Ernest qui considérait cette scène touchante avec un attendrissement parfaitement joué.

— Je suis heureux d'avoir été l'instrument de cette reconnaissance, mesdames, dit-il d'un ton pénétré ; j'espère que ce sera d'un bon augure.

Et les saluant courtoisement, il se retira satisfait de l'impression produite.

— Qu'est-ce qu'il voulait encore, celui-là ? demanda Sophie quand son émotion fut un peu calmée.

Angèle lui expliqua le but de sa visite.

— Et comment s'appelle-t-il, cet ami de M. de Créqui.

— Il ne m'a pas dit son nom.

— Pour un monsieur qui connaît si bien celui des autres !... Ma petite, ce doit être quelqu'un de la police.

— Oh ! tante Sophie.

— J'en mettrais ma main au feu ! et s'il a tant insisté pour empêcher toute démarche, c'est qu'il en craint le résultat.

— Quelle idée !

— Pas si bête, allez ! Avec certaines gens, il faut prendre les conseils à rebours.

— A quoi bon ? Que pourrais-je tenter ? Le bon Dieu lui-même écouterait-il mes prières ?...

Son père avait voté la mort du Roi ; et la mort de sa mère avait-elle expié celle de la Reine ?

Ecrasée sous le poids de ce lourd héritage l'orpheline courbait le front et s'abandonnait à un morne découragement. Rien ne pourrait sauver cette dernière victime. La tête de Raoul tomberait comme tant d'autres et les larmes qu'elle verserait ne seraient jamais rançon suffisante pour toutes celles que les siens avaient fait couler. Heureusement Sophie était là.

Son coeur simple ne s'embarrassait guère de tous ces conflits d'opinion, et tous

ceux qu'elle aimait y faisait très bon ménage. Sa bonté vraie sut trouver la note juste pour apaiser, consoler la pauvrette déchirée entre tous ces sentiments divers. Avec l'autorité d'une conscience droite et d'une foi robuste, elle lui montra nettement son devoir de fille et de chrétienne: puis, insensiblement, elle lui parla de sa jeunesse, de sa mère, du couvent, des dames de la Congrégation...

Et derrière la figure austère de la femme politique, de l'Egerie républicaine, de l'ardente Girondine, de l'amie de Buzot, Pétion, Barbaroux, de l'inspiratrice de la "Lettre au Roi", apparaissait l'image souriante d'une petite pensionnaire, folâtrant avec ses compagnes, taquinant ses maîtresses, chérie des unes, gâtée des autres, pour sa gentillesse, sa bonne grâce.

— On l'aimait autant qu'on l'admirait. voyez-vous, petite.

Puis elle évoquait la jeune femme, la jeune mère, à côté d'un époux paternel ou près du berceau de son enfant, dans sa maternité tardive ardemment désirée et dont elle devait si peu jouir.

— Avant de vous envoyer à la campagne chez vos bons parents Dupont, à cause de votre délicatesse, elle m'invita un jour à vous venir voir... Vous étiez toute mignonne, elle vous tenait dans ses bras et l'on sentait qu'elle eût voulu vous passer toute sa force... elle pleurait en vous regardant .. à l'idée de cette séparation et elle répétait : "Ma pauvre petite ! ma pauvre petite !. .

Plus tard, à la veille de monter sur l'échafaud, elle m'écrivait encore pour me parler de vous, et elle, qui n'était pourtant pas en peine d'aligner des phrases, ne savait que répéter encore : "Ma pauvre petite, Aime bien ma pauvre petite !..." Mais c'était tout ponctué de larmes.

Celles de l'orpheline coulaient maintenant plus douces, tout son être contracté se détendait peu à peu ; elle souffrait toujours, mais d'une douleur moins lancinante, moins âpre, elle ne se défendait plus contre la tendresse filiale qui gonflait son coeur meurtri, en écoutant cette bonne créature qui avait aimé sa mère, qui l'aimait encore...

D'abord elle osait à peine lui dire :

— Parlez-moi de ma mère.

Bientôt elle lui demandait, câline :

— Tante Sophie, parlez-moi de "Maman".

CINNA La paix d'Amiens venait d'être signée; la paix religieuse était rétablie. Notre-Dame avait rouvert ses portes et le Premier Consul, en personne, s'y était agenouillé publiquement. C'était l'époque la plus heureuse, sinon la plus glorieuse de sa vie : la France et le monde lui tressaient les mêmes couronnes et, vainqueur des rois, il était le méditateur des peuples.

Il pouvait se reposer sur ses lauriers, dans le calme des champs, et, tout en faisant une partie de boules avec Drouot, il écoutait les cloches de la Malmaison, auxquelles sa main puissante avait rendu leur vol, et qui versaient leur douce sérénité sur les fronts bouleversés par tant d'orages.

Mais le sien demeurait soucieux ; et distrait, préoccupé, il se laissait battre par son adversaire, plus facilement que sur un champ de bataille.

— Je perds toujours à ce jeu-là ! dit-il avec humeur en abandonnant la partie.

— C'est qu'à ce jeu-là, il n'y a pas moyen de tricher, observa tranquillement le brave Drouot, qui n'avait rien d'un courtisan.

Bonaparte, dont c'était une petite faiblesse, ne se fâcha pas de la boutade, mais Bourrienne et Permon s'empressèrent de la relever.

— Aux barres non plus et, à Brienne, nous étions toujours battus ! protesta l'un.

— Notre maître était déjà notre maître, ajoutait l'autre.

Le sourcil olympien se fronça davantage et, interpellant brusquement Joséphine, étendue sur une athénienne à la fenêtre du petit salon d'où s'échappaient de mélodieux accords :

— Pourquoi Hortense joue-t-elle toujours cet air ?

— Tu le trouvais charmant.

— C'est possible, mais à la longue, on s'en fatigue.

La harpe se tut, mais l'écho en résonna encore longtemps dans son âme troublée.

Rentré dans son cabinet, il se promena de long en large, sombre, pensif, puis il s'assit à son bureau, essaya de travailler.

Mais, à la première signature, son oeil s'arrêta sur la date :

12 Mai

C'était celle de son entrée à Brienne.

Il eut un geste d'impatience :

Brienne, toujours Brienne !

— "Votre nom ?

— "Raoul de Montlaur.

— "Et vous ?

— "Napoléon Buonaparte."

Il entendait les voix enfantines, les chuchotements, les rires.

"Paille au nez ! paille au nez !"

Il revoyait la fine silhouette de son jeune condisciple ,à côté de sa tournure gauche, à lui. Il revivait leurs premières escarmouches, et cette première humiliation redoutée et épargnée par la générosité de celui qui allait mourir.

De tous ceux qu'il avait connus alors et pour qui c'était toujours titre particulier à sa bienveillance, en était-il un seul qui lui eût tendu la main comme un enfant gâté de la fortune ? Avait-il rencontré un coeur plus chaud, une âme plus vibrante, une amitié plus enthousiaste et plus désintéressée, malgré les rebuffades de son orgueil ?

Oui, mais...

Il secoua la tête pour chasser le souvenir importun, s'approcha de la croisée.

L'air très doux, le soleil se jouait dans les vertes frondaisons, la nature se réveillait de son engourdissement et les premières fleurs des parterres, les premières chansons des nids, saluaient le retour du printemps... mais les notes claires de l'Angélus résonnèrent comme un glas... L'exécution devait avoir lieu le lendemain.

En vain, Joséphine avait-elle intercédé pour le petit-fils de la vénérable douairière dont elle gardait l'aimable souvenir pour ce dernier rejeton d'une noble race que la reconnaissance rattacherait au nouveau régime, en vain avait-elle évoqué Brienne, la camaraderie d'enfance ; elle s'était heurtée à une résolution froide, implacable et Hortense n'avait pas été plus heureuse.

Cependant, à mesure que s'écoulaient les heures, le séparant encore du fait accompli, Napoléon éprouvait un vague malaise qui ressemblait à un remords.

Doutait-il de son droit ? Non. "Oeil pour oeil, dent pour dent !" Plus oriental que chrétien, les représailles lui semblaient légitimes, il ne craignait le blâme de personne... sauf...

Oui, le jugement d'une pauvre aveugle pesait plus à ses yeux que celui de l'Enrope.

Depuis qu'il la savait simon complice au moins confidente de Montlaur ,il avait voulu la chasser de sa mémoire ; il n'y avait pas réussi et son image obsédante se dressait devant lui dans le cadre désuet du vieil hôtel Blanchefort.

— "Napoléon, je ne me marierai jamais."

Alors pauvre, vaincu, humilié, il était tout pour elle, et, sans hésitation, elle lui avait sacrifié son brillant avenir.

Et maintenant, elle se liguait avec lui.

"Perfide comme l'onde", dit Shakespare.

Oui, mais Angélique n'était pas une femme comme les autres, c'était l'ange de sa destinée.

Puis le sien, celui de Raoul.

Et il relisait le billet trop explicite du jeune prince.

— "Vous aurez été l'ange de ma vie, vous aurez eu tout mon amour et ma dernière pensée."

Voilà, ce qu'il ne pouvait lui pardonner !

Qu'il eût attenté à ses jours, c'était peu de chose, mais qu'il lui eût pris l'âme de cette fiancée mystique, qu'il sentait flotter autour de lui, voilà le crime qui ne méritait pas de grâce !

Et pourtant, jadis, Raoul lui avait fait grâce, lui ! Il aurait pu le lui rappeler !

Qui sait même ?

Frappé d'une nouvelle idée, Bonaparte compulsa vivement le volumineux dossier, recherchant une pièce avec impatience.

Enfin !

C'était l'avis mystérieux reçu le matin de l'attentat et signé :

"Un camarade de Brienne."

Il le rapprocha du billet froissé dans sa main.

C'était la même écriture.

Une seconde fois, Raoul avait voulu l'épargner !...

...Atterré il considérait d'un oeil morne ce chiffon de papier, plus éloquent qu'un long plaidoyer, il comparait ces lignes jaillies du coeur, cri d'amitié, soupir d'amour.

Plus fort que la passion politique, le souvenir de Brienne avait désarmé le soldat de Condé ; il avait voulu sauver quand même son ancien condisciple, et loin de s'en targuer, comme d'un droit à l'indulgence, il s'en était caché comme d'une faiblesse assumant hautement toute la responsabilité de son acte.

Suprême générosité ? suprême dédain ?

En marchant à l'échafaud, il pourrait se dire que le maître de la France serait deux fois son débiteur.

Non ! cela ne serait pas !

Tout d'un trait, Bonaparte griffonna quelques lignes, frappa sur un timbre :

— Ceci à Fouché, vite.

Cette fois, il ne serait pas vaincu !

Et, soulagé d'un grand poids, il passa chez Joséphine.

AUGUSTE Bien que l'étiquette ne fût pas encore rétablie, l'accès de la Malmaison n'était pas des plus faciles, mais Hortense avait de la mémoire, elle n'avait pas oublié sa première maîtresse de harpe et la reçut avec l'affabilité qu'elle tenait de sa mère, trouvant même un mot gracieux pour Angèle qui accompagnait l'aveugle.

— Pourquoi être demeurée si longtemps sans me donner signe de vie, mademoiselle ? lui dit-elle avec un gentil reproche.

— Je ne doutais pas de votre extrême bienveillance, mais je ne voulais y faire appel que dans une circonstance grave.

— Il s'agit ?

— De vie ou de mort... pour un de mes parents...

— Vous le nommez ?

— M. de Créqui.

— Oh ! mon Dieu, mademoiselle, vous êtes donc ?..'

— Angélique de Courtenay...

— Pardonnez-moi de vous avoir traité avec tant de familiarité, mademoiselle, dit la future reine de Hollande avec beau-

up de bonne grâce, l'illustration de Vo-re Maison.

— Cédera bientôt le pas à celle de la tre.

— Ou plutôt à celle de mon beau-père. ous savez, je vous dois un compliment lui et il n'en est pas prodigue. „

— Vraiment ! murmura-t-elle avec une ible rougeur.

— Oui, à propos d'un air de vous en-ndu jadis et dont j'avais retenu quel-es bribes qui ont eu son approbation.

— Grâce à votre talent, sans doute.

— Si j'en avais un peu, c'est à vous e je le devrais ; aussi vous pouvez dis-oser de moi comme de ma mère à qui j'ai uvent parlé de vous et de votre bienveil-nce à mon égard.

— Je sais que Mme Bonaparte est par-itement bonne, j'ai mis tout mon espoir elle et en vous.

— Hélas ! nous n'avions pas attendu tte démarche pour tenter de fléchir mon au-père. Il s'est montré inflexible.... importe, venez chez maman.

L'aimable créole se montra fort empres-e et prodigua les plus délicates atten-ons à la pauvre aveugle, chez qui elle tait toute heureuse de retrouver une mme de sa caste et de son monde. Mais uand elle sut de quoi il s'agissait,, son isage se rembrunit aussitôt, et, à la pen-ée d'affronter encore une fois son époux rité, elle eut une jolie moue effrayée et it :

— Vous n'y songez pas ! ma chère ; a des colères à faire frémir ! mon pau-re Papin en sait quelque chose.

Elle caressait un affreux matou noir, étestable et détesté, que Napoléon pour-hassait à coups de pincettes et qui avait articulièrement souffert, ce jour-là, de-a mauvaise humeur.

— Mais avec vous, madame.

— Avec moi, aussi et même pour une simple facture. Si vous le voyiez alors, ses yeux lancent des éclairs.

— Hélas ! je ne peux pas le voir.

— C'est vrai, pardon... Je voudrais pourtant bien vous obliger... d'autant que j'aimais fort Mme de Créqui... mais, j'ai rarement vu le Premier Consul aussi monté et s'il vous savait ici...

Elle s'arrêta, pétrifiée.

— Bonaparte venait d'apparaître sur le seuil...

Les trois femmes effarées s'étaient levées ; Angélique seule était demeurée assise... ignorante.

Il fit un pas vers elle et dit :

— Mlle de Courtenay ?

Elle tressaillit et se dressa toute pâle.

Malgré le ton bref, presque rude, ce fut pour elle une impression très douce.

Il ne l'avait pas oubliée !

Silencieux, il contemplait cette image de sa jeunesse dressée soudain devant lui.

Bien qu'approchant de la quarantaine, Angélique avait peu changé, mais sa beauté, moins séduisante que celle de Joséphine, s'était encore immatérialisée, et, dans sa simple robe blanche, elle semblait une suave figure de moniale ou de sainte expulsée de sa cellule ou descendue de son vitrail.

Elle, comme jadis, devinait sans doute ce qui se passait dans l'esprit de Napoléon, car, sans parler, elle joignit les mains.

Ce geste réveilla sa sourde colère :

— Vous venez en suppliante après avoir voulu ma perte ! dit-il avec amertume.

— Moi !

Il y avait dans ce seul mot, une telle douleur, une telle révolte, qu'il en fut frappé malgré lui, mais hochant la tête.

— N'étiez-vous pas l'amie, la confidente de M .de Créqui ?

—Son arrestation seule m'a appris qu'il existait encore.

— Allons donc ! j'ai la preuve du contraire.

— Oh ! général !

Il tira de sa poche un papier froissé et lut de sa voix mordante.

— "Vous aurez été l'ange de ma vie, vous aurez eu tout mon amour et ma dernière pensée." Ce billet vous était destiné.

Un sanglot étouffé l'interrompit.

Défaillante, Angèle cachait son visage dans ses mains.

Le regard sévère du Premier Consul alla de la pauvrette en larmes à Mlle de Courtenay ; elle avait un sourire mélancolique...

— Qui est cette jeune fille ? demanda-t-il à mi-voix.

— Une orpheline qui se nomme Angèle et qui a soigné mon pauvre cousin avec un admirable dévouement pendant que j'étais moi-même clouée dans mon lit.

— Ah ! fort bien ! fort bien !...

La main dans son gilet, il contemplait le joli groupe des trois femmes: Hortense embrassait Angèle, la bonne Joséphine lui essuyait les yeux d'un geste maternel...

— Vraiment, vous ignoriez la présence et les desseins de M. de Créqui ? questionna-t-il d'une voix changée.

— Vous le demandez ?

Le tendre reproche pénétra jusqu'au fond de l'âme du conquérant.

— Tant mieux ! dit-il avec un élan presque juvénile. J'aurais été bien fâché de vous compter parmi mes ennemis.

— Pouviez-vous le croire ?

— Dame ! depuis quinze ans que je n'avais jamais entendu parler de vous.

— Je n'en dirai pas autant.

Il sourit flatté.

— Je tâche de réaliser vos prédictions. En êtes-vous contente ?

— J'en suis fière.

— Comme tous les astrologues, figure-toi, Joséphine, que lorsque j'étais seulement un pauvre petit lieutenant d'artillerie, Mlle de Courtenay voyait déjà en moi un futur César.

— N'oublions pas "Auguste", insinua doucement l'aveugle.

— Vous voulez que je pardonne à Cinna ?

— Vous admiriez trop Corneille pour lui donner un démenti.

— Vous savez que j'ai déjà refusé cette grâce à ma femme et à ma fille ?

— Elles vous le redemandent avec moi n'est-ce pas, mesdames ?

— Oh ! oui, mon père.

— Voyons, Bonaparte, ne fais pas le méchant, appuya Joséphine.

Angèle n'osait rien dire, mais ses yeux parlaient pour elle.

Le Premier Consul sourit, amusé :

— La grâce est signée, depuis un quart d'heure : c'était la nouvelle que je vous apportais.

Ce fut un cri de joie.

— Oh ! le vilain taquin ! dit Mme Bonaparte en le menaçant du doigt.

— Etes-vous satisfaites ? demanda-t-il gaiement.

La question, au fond, ne s'adressait qu'à une seule.

— Merci, général, dit-elle avec émotion merci pour lui... et pour vous.

Il comprit que s'il eût cédé à une basse rancune, elle les eût pleurés tous les deux.

— Je suis heureux d'avoir dévancé votre désir, dit-il, très doux ; je tiens beaucoup à votre approbation, car, pour moi aussi, vous avez été un bon ange.

Quand il se retrouva seul avec sa femme, elle lui dit mi-rieuse, mi-fâchée, avec son délicieux zézaiement :

— Heureusement que je ne suis pas jalouse, car enfin, tu m'avais refusé cette grâce accordée si bénévolement à une autre.

— C'était déjà chose faite.

— Et puis, une petite fille d'Empereur ui vient en suppliante, c'est flatteur.

— Chère folle ! tu seras plus que cela !

— Quoi donc ?

Il lui effleura les cheveux comme s'il y osait un diadème et dit :

— Impératrice. !

. . . . . .

A la prière de Raoul, incapable de rancune, Napoléon voulut bien épargner à ermon le châtiment mérité, mais il ne i cacha ni son indignation, ni son mépris et le contraignit à rendre gorge, ainqu'à sa soeur, déclarant que, faute 'une transaction honorable pour Mlle de ourtenay, il les livrerait aux tribunaux. Force fut de s'exécuter, la rage dans coeur : la moitié de l'héritage, indument retenu, revint à sa légitime propriéire, qui en profita pour doter royalement sa nièce adoptive.

Montlaur avait recouvré à la fois sa liberté et ses biens, mais le Premier Consul ne borna pas là ses bienfaits. Selon le ers de son poète favori :

"Je t'ai comblé de biens, je t'en veux
[accabler."

attacha son ancien camarade à sa personne en qualité d'aide de camp et mit ans sa main celle d'Angèle.

C'était bien payer sa dette ! et cette ouvelle fiancée ne permettait plus de reretter l'ancienne.

Elle essaya bien de protester de toutes s forces de sa faiblesse, invoquant sa ouble origine roturière et révolutionnaie, mais, pour Bonaparte, tout datait de rumaire ; il n'aimait pas que l'on réveillt les morts et ne souffrait pas qu'on lui ésistât.

La pauvrette n'était vraiment pas de aille à le faire, d'autant que Raoul avait les meilleurs arguments, résumés en un seul :

— Je vous aime.

Que voulez-vous répondre à cela quand le coeur fait écho ?

L'Amour ne cause jamais politique, observa M. de Narbonne, indulgent à la jeunesse et tout heureux de retrouver son pupille, à la cour pour laquelle ils étaient nés, bien que le maître fut changé.

L'ancien chevalier d'honneur de Mesdames s'accomodait du nouveau régime avec un aimable scepticisme :

— J'aime mieux un usurpateur habile pour étouffer l'anarchie qu'un prince maladroit qui la réveillerait. Ce qui me gêne le plus, c'est de ne pouvoir dire : Sire.

Cela ne devait pas tarder.

Le mariage de la fille de Mme Roland et d'un petit-fils de Saint-Louis fut célébré le même jour que celui d'Hortense de Beauharnais et de Louis Bonaparte.

Il devait être plus heureux.

Joséphine s'était occupée des doubles toilettes, qui étaient merveilleuses et faisaient grand honneur à Leroi, la tailleuse à la mode.

Angélique s'était souvenue de la "Fille de Fingall" et la "Marche Nuptiale" provoqua l'émotion de Napoléon qui daigna l'en féliciter.

— Vous savez parler à l'âme, dit-il, et je crois que je n'entendrai jamais rien de plus beau.

Elle eut un sourire mélancolique et répondit doucement.

— Si, la "Marche du Sacre !"

APOTHEOSE. Le 15 décembre 1840, tout Paris était debout avant le jour et la population grossie des étrangers et des provinciaux, en foule, se portait vers Courbevoie, s'entassait le long des Champs-Elysées, se massait devant les invalides...

"C'était une cohue, un pêle-mêle inouï, presque du désordre, et pourtant cette foule était recueillie, silencieuse, dominée tout entière par le sentiment profond, invincible de la solennité imposante à laquelle elle était venue assister."

Toutes les fenêtres étaient garnies de curieux ; hommes, femmes, enfants, s'écrasaient sur des estrades élevées à la hâte, qui fléchissaient sous leur poids ; on louait des échelles, des chaises, des bancs. Des gavroches avaient passé la nuit sur les arbres, malgré quatorze degrés au-dessous de zéro, les ruisseaux étaient gelés, l'on battait la semelle, l'on soufflait dans ses doigts, mais l'on ne murmurait, ni s'impatientait...

On attendait, respectueux, ému, celui qui, si longtemps, avait été le Maître de l'heure !

Midi !

Sous un froid glacial, rappelant aux vétérans la retraite de Russie, sous un radieux soleil, digne du soleil d'Austerlitz, le Char auguste s'avance...

Traîné par vingt-quatre chevaux, caparaçonnés de velours violet aux armes de l'Empereur, et attelés quatre de front, il apparait immense, flamboyant, comme une montagne d'or, avec socle, piédestal, sarcophage, cariatides, emblêmes, guirlandes, bas-reliefs, trophées, couronne, sceptre, main de justice, manteau impérial... et caché, mais visible pour tous ces yeux fervents, le Cercueil rapporté de Sainte-Hélène, que malgré sa triple enveloppe, chacun croit voir, toucher... et qui contient: "L'Empereur !"

"Sire, vous reviendrez dans votre ca-
[pitale..."

Il passe sous l'Arc triomphal qui semble se hausser encore ; il descend la large avenue au milieu du silence angoissant de la mutitude oppressée, trop émue pour l'acclamer.

"On sent qu'une grande pensée traver-
[se cette foule."

Aux quatre angles du Char, le maréchal de Reggio, le maréchal Molitor, l'amiral Roussin et le général Bertand.

Derrière, les anciens aides de camp, officiers, civils et militaires de la maison impériale, parmi lesquels : Philippe de Ségur, Raoul de Créqui.

Il a survécu à son camarade de Brienne qu'il a suivi partout, à Wagram, à Iéna, à La Moskowa, à Leipsick, à Waterloo, à l'île d'Elbe, et qu'il eût suivi à Sainte-Hélène s'il y eût consenti.

Leurs deux vies, un instant séparées, se sont soudées à jamais quand Bonaparte lui a rendu son amitié et l'a marié à Angèle... Angèle qui, heureuse épouse, heureuse mère, est là, à un balcon, avec ses enfants, entourant le fauteuil de "tante Angélique" sur lequel se penche anxieuse, "tante Sophie".

Mains jointes sous ses mitaines noires, yeux fixes sous la coiffe de dentelles, l'aveugle "écoute" venir celui qu'elle n'a jamais pu voir et dont la pensée a empli toute sa vie...

Pauvre officier, général victorieux, jeune Consul, Empereur tout-puissant, prisonnier vieilli, heureux, malheureux, vainqueur, vaincu, coupable même, son amour fidèle ne l'a jamais abandonné et, même après la mort de Joséphine, il lui est toujours resté un ange gardien...

En 1821, elle a failli mourir, et depuis malgré l'affection des siens, on ne l'a jamais vue sourire...

Mais aujourd'hui, elle ne regrette plus d'avoir vécu pour assister à cette apothéose et elle sent son vieux coeur battre comme à vingt ans au grondement sourd

d canon, au murmure recueilli de la fou-
l

"Une acclamation douce, tendre hautaine.
"Chant des coeurs, cri d'amour où l'exta-
[se se joint,
"Remplira la cité !

Le Roi est là, debout, entouré de tous
les dignitaires, pour recevoir l'héritier de
Charlemagne, que lui ramène un petit-fils
de Saint-Louis.

"Le Char est arrivé devant la grille des
Invalides, il s'arrête... les marins de la
"Belle Poule" descendent le cercueil et le
transportent à bras jusqu'à l'entrée de la
chapelle où s'échangent les paroles histo-
rique entre le prince de Joinville et son
père :

— "Sire, je vous présente le corps de
l'Empereur Napoléon.

— "Je le reçois au nom de la France."

Et le cortège s'engouffre sous le dôme
étincelant...

. . . . . .

Tante Angélique n'a pas bougé, perdue
dans une muette extase... On n'ose trou-
bler son recueillement... Pourtant, c'est
fini, le soleil se voile... il faut rentrer.

— Tante Angélique !... Tante Angéli-
que.

Mais tante Angélique ne répondra plus
à personne sur cette terre.



DE LA MUSIQUE COMME MEDICAMENT

COMME le plus grand nombre des réputations, celle qu'on a faite à la musique en disant d'elle : "C'est un bruit inutile et qui coûte cher," est absolument fausse.

Outre le plaisir qu'elle dispense, — à ceux qui l'aiment, bien entendu, — elle a une influence sur certaines maladies et l'on sait les très intéressantes communications qui, plusieurs fois, ont été faites à ce sujet par des médecins à différents corps savants.

C'est surtout sur les affections nerveuses que la musique a de l'influence.

On n'en sera point surpris pourvu qu'on réfléchisse au rôle que joue l'imagination sur la santé.

Une revue de médecine que nous avons sous les yeux cite le cas d'un neurasthénique guéri par la musique. On avait vainement essayé tous les remèdes, puis on songea à le faire voyager. On lui recommanda une traversée en mer et il partit pour les Indes.

Rien ne pouvait chasser ses idées noires, jusqu'au jour où revenant en France par terre et se trouvant à Vienne, il alla à l'Opéra.

Il écouta d'abord mécaniquement, stupidement, puis comme les flots d'harmonie se déroulaient, apparut sur ses traits la première marque d'intérêt que le malade eût manifestée depuis près d'une année. Des visites répétées à l'Opéra augmentèrent l'effet salutaire, et au bout de quelques semaines, la guérison fut complète.

L'influence de la musique comme stimulant de l'appétit est incontestable et il y a bien longtemps que, sans s'en douter, les restaurateurs l'emploient.

Les propriétaires de petites gargottes agitaient autrefois une sonnette dans la rue pour attirer les passants.

Les restaurants modernes ont amplifié cette idée, et on sait qu'ils possèdent des orchestres qui jouent pendant toute la durée du repas.

Dans les restaurants, en Amérique, où les hommes, à l'heure de midi, se précipitent pour absorber ce qu'on appelle un "quick lunch", déjeuner rapide, car ils ne disposent guère que de cinq ou dix minutes, un banjo automatique se fait entendre, la musique gaie ayant une très bonne influence sur le suc gastrique.

La musique que l'on entend dans les banquets part du principe que la digestion est favorisée par un état d'esprit agréable.

Si vous avez été soldat, vous savez combien la musique ou la simple "clique" vous aidait à faire les derniers kilomètres d'une rude étape ; elle vous redonnait un courage dont vous vous croyiez à jamais privé.

Dispensatrice de courage aussi la marche nuptiale de "Lohengrin" qui permet au jeune homme timide de traverser toute l'église au bras de sa belle-mère sous les regards d'une assistance qui apprécie de façon parfois un peu cavalière son physique.

Nous vous le disons, en vérité, la musique est la panacée universelle. Certains dentistes eux-mêmes l'emploient qui font moudre par des phonographes la "Marche Lorraine" ou "Tout le long du Missouri" pendant qu'ils introduisent leurs petits instruments de torture dans la bouche de leurs patients.

Dans son "Anatomie de la mélancolie, W. Burton déclare que la musique mettrait en fuite le diable lui-même.

Elle élève ou abaisse la tension artérielle suivant son intensité, agit sur le grand sympathique dont dépendent la circulation et les différentes sécrétions, et constitue un excellent remède contre l'insomnie.

Vous voyez bien qu'il était injuste de dire d'elle : "C'est un bruit inutile et coûteux."

—— o ——

UNE MACHINE INFERNALE AU XVIe SIECLE

Sous le règne de Henri III, en 1587, un nommé Malabre fabriqua une machine infernale qu'il envoya à Millan d'Allègre dont il voulait se débarrasser.

La machine se composait d'une caisse contenant trente-six barillets de pistolet chaque barillet était chargé de deux balles. La caisse était construite de telle façon que la personne qui l'ouvrirait ne pourrait éviter de recevoir la décharge des trente-six barillets, soit soixante-douze coups de pistolet.

Une lettre accompagnait l'envoi. Dans cette lettre, Malabre avait imité l'écriture de la soeur de Millan d'Allègre et supplaît celui-ci de recevoir ce cadeau à titre de curiosité et de demander au porteur des explications sur la façon d'ouvrir la caisse. Le porteur n'était autre que le valet de Malabre. Le fabricant de la machine infernale lui avait donné des explications sur la façon d'ouvrir la caisse, mais il s'était bien gardé de dire ce qu'elle contenait.

Sans la moindre méfiance, Millan d'Allègre fit ouvrir la caisse en sa présence et lui et le valet furent blessés très légèrement malgré l'excellent fonctionnement des barillets. Malabre fut arrêté à quelque temps de là et exécuté à la fin de septembre de l'année 1587 .

DES OISEAUX VORACES

On dit communément d'une personne qui mange peu: *Elle a un appétit d'oiseau.* Cette locution proverbiale est tout à fait erronée. Les oiseaux sont de très gros mangeurs. Vous allez pouvoir vous en convaincre par quelques exemples.

Voyez par exemple le gentil petit rouge-gorge. On a calculé que lorsqu'il est en bonne santé il mange dans l'espace de vingt-quatre heures un volume de nourriture dont le poids est deux fois et demi plus lourd que l'oiseau lui-même.

Pour égaler un tel exploit, un homme d'environ 160 livres devrait manger chaque jour une quarantaine de gigots de mouton ou un peu plus de deux mille cinq cents saucisses!

Passons à un autre oiseau, le héron. La Fontaine nous l'a fort bien écrit "avec son grand bec emmanché d'un long cou." Vous le reconnaissez sur notre gravure. Malgré sa grande taille, il est assez maigre et osseux. Un gros mangeur, pourtant, lui aussi, bien qu'il pèse rarement 4 livres.

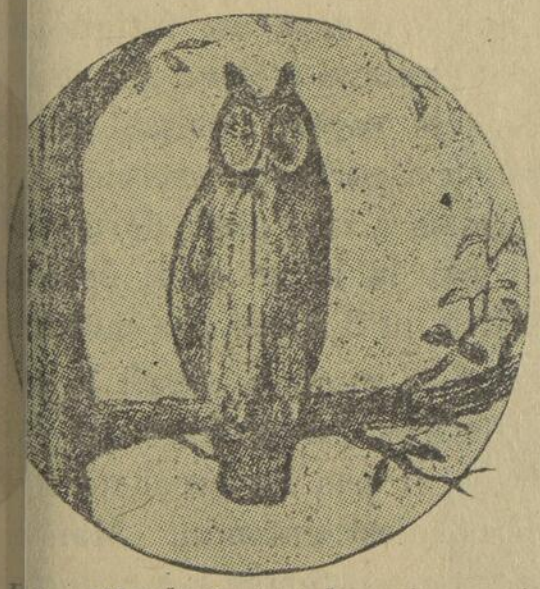


Le héron.

On a souvent pris des hérons au piège et, dans un cas cité par un naturaliste, l'un d'eux a "dégorgé" deux truites qu'il venait d'avaler. L'une pesait deux livres, l'autre une livre et demie.

Les pigeons ramiers mangent d'une façon véritablement effarante. Dans le jabot d'un ramier on a pu compter plus de six cents pois; dans le jabot d'un autre, on a trouvé soixante glands.

Il n'est par conséquent pas surprenant que les chasseurs, lorsqu'ils tirent sur un pigeon qui vole dans leur direction, le manquent si souvent. Les grains de plomb ne produisent que peu d'effet, parce qu'ils sont arrêtés par la forte cuirasse de nourriture qui se trouve dans le jabot de l'animal.



Le hibou attendant que les six souris qu'il vient d'avaler passent, pour engloutir la septième.

Voulez-vous connaître un autre glouton? Parlons un peu du hibou. On en a vu un qui a avalé sept souris, les unes après les autres. Les six premières passèrent fort bien. La septième ne disparut qu'en partie dans la gorge du *goinfre.* Aussi, l'on put voir, pendant près d'une demi-heure, la queue de la misérable petite souris, qui pendait hors du bec de l'oiseau.

Trois heures après le hibou avait encore faim et "se remit à table".

LA DANSE DU COBRA

Le serpent à lunettes (ou cobra capello) doit son nom à un trait noir en forme de lunettes qui est dessiné sur la partie supérieure de son cou.

C'est un reptile féroce et extrêmement venimeux. Sa longueur est d'un peu plus d'une verge et il se rencontre particulièrement aux Indes. Là, on aperçoit souvent des cobras dans la brousse, redressant leur cou dans l'attitude que représente notre dessin.

Souvent ils restent ainsi immobiles pendant des heures, suivant des yeux ce qui se passe autour d'eux. D'autres fois, au



contraire, ils s'agitent comme s'ils exécutent une sorte de danse, habitude dont les jongleurs ont tiré parti pour amuser les spectateurs dans les villes.

Les Hindous dresseurs de serpents les manient avec une intrépidité qui fait frémir et leur font exécuter une suite de mouvements qu'ils semblent régler au son de la flûte.

Un voyageur, Kaempfer, nous a fourni quelques curieux détails sur la manière dont les jongleurs s'y prennent pour dresser les cobras.

Ils se recouvrent la main gauche d'un pot de terre et, tenant une baguette de la main droite, ils en irritent le serpent.

Au moment où celui-ci s'élance pour mordre, ils lui présentent le pot dont la main gauche est recouverte, et sur lequel l'animal frappe violemment et se meurtrit la tête. Quand il s'est ainsi blessé plusieurs fois, il craint la main et les gestes du jongleur.

On voit alors le cobra suivre tous les mouvements de son maître. Toujours prêt à s'élancer pour mordre, mais toujours retenu par le souvenir de la douleur ressentie autrefois, il semble obéir et imiter les mouvements qu'on exécute devant lui en mesure, si bien que les spectateurs étonnés le croient dressé à danser en cadence.

Une fois que le cobra est fatigué, la flûte se tait et l'animal s'étend sur le sol.

Comme vous le voyez, l'animal ne se livre pas de bon coeur à un exercice chorégraphique, mais à une série de mouvements dictés par la haine qu'il éprouve pour son maître qu'il n'ose pas mordre.

Ajoutons que sa morsure serait le plus souvent inoffensive. La plupart des jongleurs n'arrachent pas les crochets à venin des cobras, c'est entendu. Mais ils prennent de temps en temps la précaution de vider les vésicules à venin des reptiles en leur faisant mordre des morceaux de drap rouge, ou par d'autres procédés.

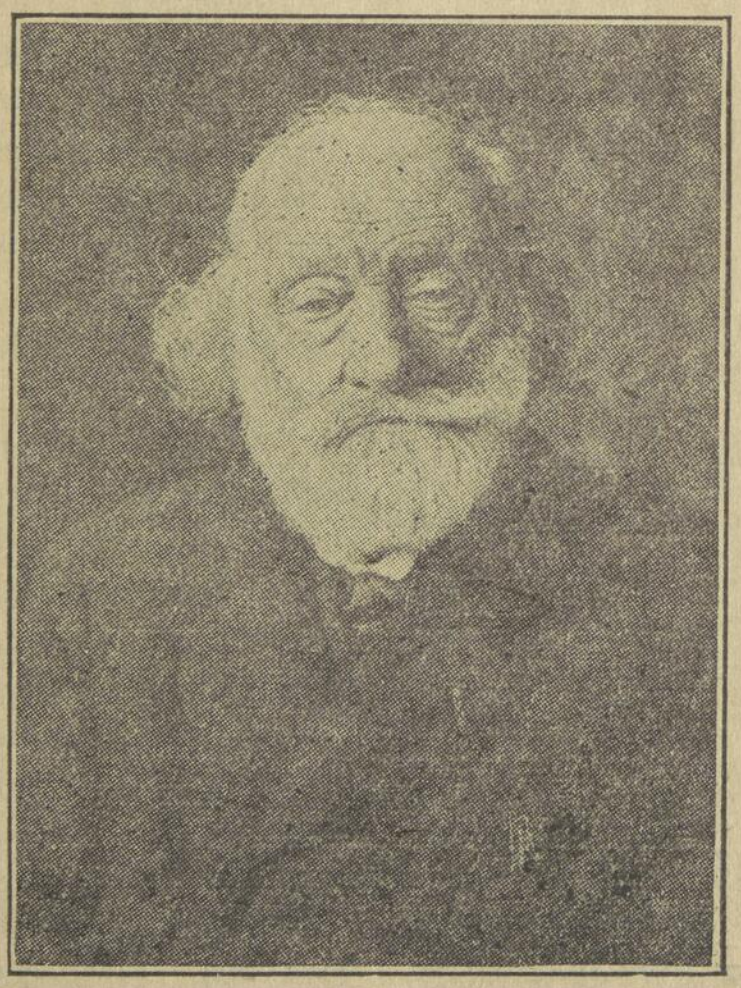
L'HUMBLE AUTEUR D'UNE MERVEILLEUSE DECOUVERTE

C'est grâce aux Frigorifiques pour les transports à longues distances qu'il est possible d'améliorer les conditions de la vie dans de nombreux pays.

Ces frigorifiques jouent, actuellement, un rôle de première importance relativement à la nourriture des armées d'Europe et à celle des populations civiles également. Grâce à ces procédés, il est possible d'effectuer au loin d'énormes envois de viandes et de conserves qui se gâteraient avec les moyens de transport ordinaires.

Sait-on que l'inventeur de cet admirable système était un vieillard très modeste qui, en dépit de ses géniales découvertes, vécut toute sa vie dans l'ombre et la pauvreté?

Ce grand savant, c'est Charles Tellier, le "Père du Froid", comme on l'a surnommé; ce travailleur infatigable chercha pendant de longues années les procédés qui sont universellement employés aujourd'hui. Il eut des insuccès mais ne se découragea pas et un jour vint où des expériences concluantes lui prouvèrent qu'il avait eu raison de persévérer.



CHARLES TELLIER,
l'inventeur des Frigorifiques.

Charles Tellier avait bien compris deux choses essentielles qui résument toute sa géniale invention des frigorifiques pour transports à longues distances.

1° Que les microbes sont les principaux agents de putréfaction;

2° Qu'ils deviennent plus actifs sous l'influence de la chaleur.

C'est au moyen d'un courant d'air sec et froid que le savant obtint les résultats qu'il cherchait. Dès l'année 1858, sa découverte était déjà au point et ce n'est que 40 ans plus tard qu'on se décida enfin à en comprendre toute l'importance et qu'on accorda au vieil inventeur toute l'attention qu'il méritait.

Il avait, néanmoins, déjà réussi à intéresser certaines personnes intelligentes à ses travaux. En 1876, un petit groupe de financiers lui prêta les fonds nécessaires pour cons-

truire son premier bateau frigorifique.

Parti du Havre en septembre, chargé d'une importante cargaison de boeufs, de moutons, de porcs, et de volailles coupés et frigorifiés, ce navire arriva à Buenos-Ayres au bout de 106 jours.

Cette traversée, effectuée en saison chaude, dans une zone torride, et la parfaite conservation—officiellement constatée—des denrées que ce bateau avait apportées, fut dès lors une démonstration éclatante et péremptoire.

Il n'était en effet plus permis de douter de la possibilité de transporter à longues distances des denrées périssables, et cela grâce à la réfrigération!

Cette fois, l'attention fut frappée, et les applications se succédèrent peu à peu, car, aujourd'hui, les statistiques démontrent que les transactions mondiales par le froid sec, se chiffrent annuellement par 2 milliards de dollars.

Or, si nous réfléchissons que la conservation des matières organiques alimentaires est du plus haut intérêt, nous apprécierons dans toute leur étendue l'importance des bienfaits des frigorifiques pour longues distances, puisqu'ils ont permis à des milliers d'hommes habitant l'extrémité du continent américain de jouir des propriétés digestives d'une viande fraîche et hygiénique, tandis qu'avant cette invention, les malheureux n'avaient pour toute nourriture que des salaisons ou des viandes desséchées ou malsaines.

C'est assurément dans une alimentation saine, abondante et rationnelle que le travailleur peut puiser les forces physiques qui lui sont indispensables pour le soutenir dans son labeur. Il faut donc— lorsqu'il s'agit du bien-être des masses, et principalement des classes ouvrières et pauvres—apporter la plus grande attention aux questions alimentaires trop souvent négligées!

Rappelons-nous le mot fameux: "Il ne faut pas vivre pour manger, mais manger pour vivre", et nous en conclurons que l'alimentation est la première des conditions vitales d'un peuple, et par suite, l'une des bases fondamentales de l'existence normales d'une nation.

Aussi songeant aux nombreux et universels bienfaits qu'ont rendus dans cet ordre d'idées les Frigorifiques à longues distances, nous ne pouvons nous empêcher d'être émus à la pensée que c'est seulement à 85 ans!... sur le déclin d'une existence malheureuse, hérissée d'obstacles, que leur vénérable inventeur recueillit enfin le bénéfice moral et matériel que ses persévérantes recherches scientifiques lui donnaient le droit d'espérer plus tôt!

——o——

LE PAPIER TOURBE

L'état de Michigan fabrique un papier d'emballage supérieur au papier de bois: le papier de tourbe.

Ce papier est très économique, car il ne coûte que $10.00 la tonne, soit environ deux fois meilleur marché que le papier de bois. Le papier de tourbe est imperméable et à l'abri des insectes; il est fort apprécié pour l'enveloppement des étoffes et des fourrures.

Ce papier n'a qu'un défaut, il est brun mais quand l'on sera parvenu à fournir du papier de tourbe blanc, le succès de ce de ce nouveau papier sera prodigieux.

——o——

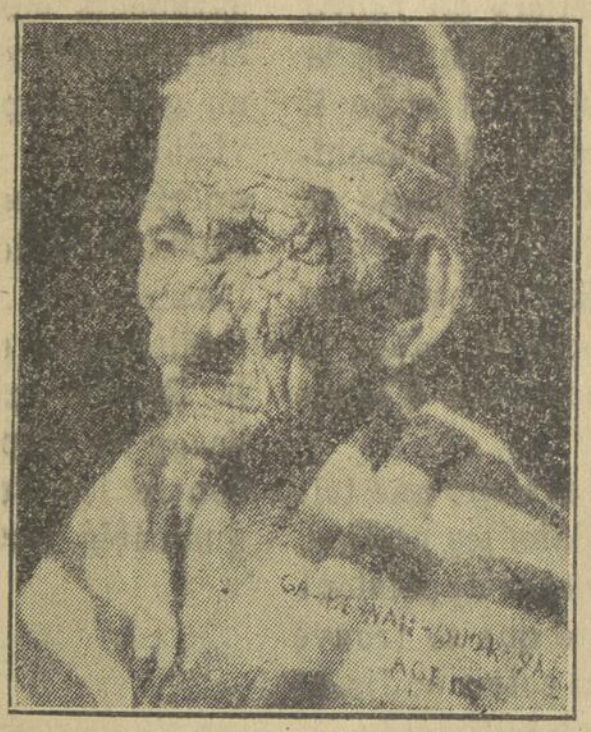
Il y a dans le monde 652,000,000 de moutons. De ce nombre, l'Australie en possède 93,000,000 et la Nouvelle-Zélande 24,000,000.

LE PLUS VIEIL HOMME DU MONDE

Ga-be-nah-quor-yarg, c'est-à-dire Flèche Rapide, un chef des Indiens Chippewa, est aujourd'hui très probablement l'homme le plus vieux de l'Amérique du Nord et de l'univers.

Il a cent vingt-huit ans.

Des fonctionnaires du gouvernement fédéral des Etats-Unis qui avaient été chargés de faire une enquête au sujet de son âge véritable, ont pu s'assurer que, il y a cent ans environ, il servait de guide à des traitants à la recherche de fourrures. Flèche Rapide assure lui-même avoir vu cent vingt-huit étés.



Né sur les rives du lac Winnabigashsh, situé au nord-ouest du Minnesota, il est devenu chef de sa tribu à la mort de son père et le titre de Ga-be-nah-quor-yarg lui a été donné à cause de son adresse au tir à l'arc.

Dans sa jeunesse, il devait avoir au moins six pieds, mais l'âge l'a considérablement ratatiné. Cependant il a conservé une lucidité remarquable.

Il n'est pas toujours très communicatif, mais quand il se décide à parler il raconte d'une voix lente et monotone une foule d'aventures palpitantes d'intérêt qui lui sont arrivées. Il avait onze ans lors de la mort de Washington et vingt et un à la naissance de Lincoln.

Etant jeune, il fit la connaissance de commerçants de fourrures blancs qui le traitèrent, ainsi que sa tribu, avec bonté, et il en a conçu pour la race blanche une amitié qui ne s'est jamais démentie. Pendant un demi-siècle il a beaucoup contribué à la pacification des Indiens qui se révoltaient et a sauvé la vie à un grand nombre de colons. Il y a quelques années encore il a travaillé avec énergie et succès afin de faire cesser les déprédations de certains Indiens et empêcher un massacre projeté d'Américains.

On a en vain essayé, l'année dernière, de le faire figurer à l'exposition de San Francisco en lui offrant tout le confort possible pendant son voyage, mais il n'a même pas voulu prendre en considération les belles propositions qui lui étaient faites.

Flèche Rapide, d'ailleurs, déteste les villes et la foule, et quand il s'absente de sa case, sise sur le bord du lac Cass, c'est pour aller chercher du tabac et de l'eau de feu qu'il apprécie beaucoup, comme tous les Indiens. Dans le but de se procurer un simple verre de whiskey, il a donné jadis un calumet de pierre, sculpté avec art qui lui servait depuis plus d'un demi-siècle.

En 1914, il a fait un voyage à Minneapolis et St-Paul. La vue des tramways électriques et des automobiles l'a

émerveillé, les ascenseurs l'ont épouvanté. Il occupait une grande et confortable chambre dans l'un des meilleurs hôtels de St-Paul, mais il ne put se décider à se mettre au lit. Il se coucha sur le plancher enveloppé dans une couverture, près d'une fenêtre ouverte. Les bruits de la ville et les foules lui déplaisaient souverainement et il se hâta de retourner dans sa cabane du lac Cass, se promettant bien de ne jamais remettre les pieds dans une cité.

Depuis dix ans, Flèche Rapide n'a pas changé du tout au physique et son visage n'a pas vieilli. Il serait d'ailleurs difficile de placer une ride de plus sur sa figure.

Et il est probable qu'il a encore plusieurs années à vivre.

—— o ——

LA TORPILLE DE WHITEHEAD

La torpille est une invention anglaise.

L'inventeur se nommait Whitehead ; il était monteur dans les ateliers du Lloyd à Trieste, puis il devint directeur de la Stabilimento tecnico triestino et enfin il dirigea à Fiume une fabrique de machines. C'est là qu'il installa sa fabrique de torpilles.

L'appareil avait été ainsi baptisé par Fulton, en souvenir du poisson dont le contact produit une commotion électrique.

A l'origine les torpilles avaient une telle apparence de vie, que dans les ateliers de Whitehead, les ouvriers les appelaient "bestia". C'est dans la tête que se trouve la mine. 35 livres de fumi-coton suffisent pour détruire les plus gros bâtiments.

Derrière la tête est placée la chambre secrète qui règle la marche de la torpille sous l'eau. Le reste du corps de la torpille contient un réservoir qu'on remplit d'air comprimé et qui met en mouvement la machine et l'hélice qui forme la queue.

A l'époque de Whitehead, chaque engin valait de 1,000. à 1,200. dollars.

Les premières torpilles furent fabriquées vers 1868. Huit années avant, un capitaine de frégate nommé Luppin avait proposé au gouvernement autrichien son brûlot qu'il dirigeait de la côte contre les bâtiments ennemis au moyen de cordes. Mais le brûlot ne pouvait fonctionner par un gros temps et, en outre, il était trop visible. Les autrichiens préférèrent acquérir l'invention de Whitehead pour $100.000. Elle fut ensuite adoptée par l'Angleterre (1870), la France (1872), l'Allemagne et l'Italie (1873). Mais c'est la Russie qui fit d'abord le plus grand usage de torpilles. En 1877, dans sa lutte contre les Turcs, elle en employa des quantités devant Batoum.

—— o ——

On peut se faire une idée de la fertilité que peut apporter un puits artésien dans un pays où l'eau manque en voyant l'importance de certains de ces puits qui ont transformé certains pays arides en véritables paradis. A Charleville dans l'Australie Centrale, en plein pays aride un puits seul, creusé il y a une vingtaine d'années n'a cessé de donner une moyenne de 5.500,000 gallons d'eau pure chaque jour



L'Astrologie Gratuite

Le caractère, le talent, les chances de succès de ceux qui sont nés dans ce mois.

Ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent éviter.



NÉES EN SEPTEMBRE

Ce que ces personnes sont

Les personnes nées durant ce mois sont généreuses, affectueuses, ont bon coeur et ont très magnétiques.

Elles sont paisibles, méthodiques et réussissent toujours dans ce qu'elles entreprennent.

Les hommes et les femmes nés durant ce mois feront des savants accomplis, de bons musiciens, d'excellents maîtres, ou d'excellentes personnes pour conduire dans n'importe quelle sorte d'ouvrage concernant l'éducation.

Elles aiment beaucoup leurs familles.

Ces personnes sont très secrètes pour tout ce qui concerne leurs propres affaires et gardent également bien les secrets de leurs amis.

Les femmes sont particulièrement exigeantes pour leurs toilettes, et aiment à être les premières à porter ce qu'il y a de nouveau.

Les hommes sont des chimistes par leur nature et souvent ils excellent comme journalistes, orateurs et musiciens.

Ces personnes sont portées à devenir égoïstes et à critiquer, ayant tant de bonnes qualités elles-mêmes, elles attendent la parfection des autres.

Elles sont extrêmement exigeantes dans les matières de commerce ou d'argent, et malheur à la personne qui essaie de leur filouter un simple centin.

Elles aiment beaucoup à entasser de l'argent, mais elles sont assez sages pour jouir de la vie tout en poursuivant leur chemin — toujours, et tout au moins en prévoyant les jours de "malheur".

Elles sont des plus heureuses et accomplissent leurs plus grands succès, lorsque tout ce qui les entoure est propre, en ordre et agréable, parce que l'ordre et l'harmonie ont beaucoup d'influences sur elles.

Elles ont la plupart du temps des places de confiance et de probité, souvent très élevées dans les affaires du gouvernement et la vie publique.

Les hommes et les femmes nés dans ce mois sont passionnés des voyages et ne tarderont pas à constater que le changement d'endroit leur est toujours avantageux.

Ils sont des plus heureux lorsqu'ils sont unis à une épouse ou à un époux intelligent et gai qui n'osera jamais les croire coupables ou déshonorés.

Elles sont très exigeantes et aptes à trouver à redire sur tout ce que les autres font, mais lorsqu'elles ont vaincu ce défaut, elles ont des caractères très aimables.

Elles sont ordinairement très fortes et remplies de santé, et au lieu de vieillir comme toutes les autres personnes, elles semblent rajeunir avec les années.

Elles sont souvent déréglées dans le boire et le manger, une habitude qu'elles devront vaincre ou elles ne pourront jamais marcher la tête haute.

Ces personnes devront apprendre avant toutes choses, que Dieu les a gratifiées d'une nature merveilleuse, mais qu'Il attend en retour de grandes choses d'elles.

Elles devront cultiver l'individualité.

Elles devront raffermir leur confiance en elles-mêmes.

Elles devront éviter la critique, ce qui contribuera à leur faire atteindre un but utile.

Elles devront rendre les autres heureuses et de cette manière elles auront du bonheur elles-mêmes.

Ces personnes nées en septembre sont quelquefois lentes à se développer, mais elles conservent leurs talents pour jouir des bonnes choses de la vie lorsqu'elles ont atteint un âge plus avancé.

Rarement les personnes nées en septembre parviennent à l'âge moyen sans avoir acquis du succès, des richesses et des talents.

Elles sont aptes à passer leurs dernières années à voyager ordinairement dans la plus luxueuse manière possible.

Elles font souvent des voyages autour du monde, et ne tarderont pas à jouir d'un loisir bien mérité dans tous les beaux climats du monde.

NEES EN SEPTEMBRE

Ce que ces personnes doivent faire

Les personnes nées en ce mois devront s'efforcer de connaître leurs propres défauts et ne pas attendre la perfection des autres.

Elles devront s'efforcer de réaliser qu'une critique injuste est plus difficile à supporter qu'un soufflet dans la figure.

Elles devront rechercher les bonnes qualités dans les autres et non pas les défauts, et essayer de faire des observations aimables au lieu de trouver à redire.

Elles devront apprendre que l'argent et les manières aristocratiques, n'ont pas la moitié autant de valeur que la possession d'un ami sincère.

Elles devront essayer d'être franches et sincères et ne pas être si sensibles pour l'opinion publique.

Elles devront s'efforcer de faire les choses d'après leur propre manière individuelle, réalisant que l'originalité, c'est ce que le monde désire — et non pas des copistes.

Les hommes et les femmes nés dans ce mois devront avoir une bonne instruction commerciale, parce qu'ils sont obligés d'accumuler de l'argent et il faut qu'ils sachent comment en prendre soin.

Ces personnes devront essayer de vaincre cette tendance à la critique.

Elles devront bien faire attention à tout ce qu'elles mangent et pourront ainsi conserver leur vigueur et leur jeunesse à un degré remarquable.

Pour bien réussir, elles devront porter toutes les teintes de brun ou jaune, aussi le bleu clair ou foncé.

Les femmes devront porter un anneau
né d'un jaspe de couleur rose, d'une
cale ou d'une perle d'eau et les hommes
ue épingle de cravate ornée des mêmes
erres.

Elles devront se marier avec ceux qui
nt nés en mars, mai ou août; mais ceux
s autres mois conviendront tout aussi
en lorsqu'elles se seront élevées au-des-
s des choses matérielles et qu'elles au-
nt de l'empire sur elles-mêmes.

Ces personnes auront plus de succès
ns les entreprises commencées en fé-
ier et novembre, et ne tarderont pas à
nstater que le mercredi est le jour de
semaine le plus propice pour elles.

Elles devront essayer de rendre justice
de louer la vertu et le mérite réel, pre-
nt soin que les apparences extérieures
les trompent pas.

Ces personnes devront, lorsqu'elles se-
nt fatiguées, aller droit à la nature et
asser des heures au grand "air", obte-
ant ainsi ce que les remèdes ne peuvent
ur procurer.

"Le succès", "la richesse" et "une belle
osition" seront le partage de ces person-
es si elles se disent sans cesse à elles-
mêmes :

e suis contre toute chose sans harmonie.
e suis contre toute critique.
e suis contre tout mal.

Si elles soutiennent constamment ceci,
lles commenceront bientôt à mener une
ie tranquille et alors elles auront du suc-
ès.

NEES EN SEPTEMBRE

Ce que ces personnes ne sont pas

Les personnes nées durant ce mois
n'ont pas de succès, de bonheur ou de santé, à moins qu'elles évitent les querelles de n'importe quelle sorte.

Elles ne prennent pas soin de la bonne santé que Dieu leur a donné, si elles mangent lorsqu'elles sont en colère, parce qu'elles ont une telle constitution, qu'elles ne pourront pas digérer leurs aliments à moins qu'elles soient calmes.

Elles ne sont pas assez vives pour découvrir le vrai mérite, et devront toujours faire attention de ne pas être trompées par un extérieur flatteur et mielleux.

Elles ne sont pas aussi indépendantes qu'elles devraient l'être, et quelquefois, elles deviennent flatteuses et imitatrices de leurs riches amis.

Elles ne se laissent pas facilement tromper par des histoires de mauvaises chances, mais par intuition elles savent toujours la vérité.

L'argent ne les intéresse pas, mais les paroles de louanges les intéressent souvent.

Les hommes et les femmes, nés dans ce mois n'acquièrent pas leurs plus hauts succès ou leur plus grand bonheur à moins d'avoir obtenu un absolu empire sur elles-mêmes.

Elles ne tirent pas le meilleur parti de la belle et grande nature que la Providence leur a donnée, à moins qu'elles "surveillent leurs propres actions" et "qu'elles réalisent leurs propres idées."

Ces personnes ne sont pas heureuses lorsqu'elles sont seules, quoiqu'elles s'entourent de tableaux et de luxe pour étouffer le cri de l'association de compagnons.

Elles ne sont pas assez franches avec leurs amis, et secrètement elles s'occupent trop de petits riens imaginaires, qui pourraient facilement s'expliquer en quelques minutes de confidence mutuelle.

Elles ne sont pas assez individuelles dans leurs goûts ou leurs habits, et de-

vront travailler à améliorer leur propre mode.

NEES EN SEPTEMBRE

Ce que ces personnes ne devront pas faire

Les personnes nées en ce mois ne devront pas s'occuper des affaires des autres.

Elle ne devront pas critiquer les fautes et les oublis des autres, mais devront s'occuper de leurs propres défauts et essayer de les corriger.

Elles ne devront pas prendre de fortes drogues ou avoir beaucoup à faire avec les médecins.

Elles ne devront pas blesser ou offenser les sentiments des autres en leur disant des choses désagréables pour "leur propre bien".

Ces personnes ne devront pas prendre autant de soin pour leurs apparences extérieures, parce que ceci conduit souvent à l'extravagance.

Elles ne devront pas hésiter pour commencer n'importe quelle entreprise, parce que si elles travaillent avec fidélité et persistance, elles sont tenues de réussir.

Les femmes nées dans ce mois ne devront pas travailler pour les autres, mais devront avoir leurs propres établissements aussitôt que possible.

Les hommes nés dans ce mois ne devront pas perdre leur temps dans des positions inférieures, mais se lancer eux-mêmes dans un petit commerce leur appartenant ou comme gérant dans une grande maison.

Ces personnes ne doivent pas passer tout leur temps à la maison, parce qu'elles ont absolument besoin d'avoir de l'air durant le jour, elles devront au moins coucher dehors la nuit.

Elles ne devront pas prendre de pei si le succès et la richesse viennent tr lentement.

Elles ne devront pas commencer leu vie de travail avant d'avoir une instru tion suffisante que permettra à leurs bri lantes idées "d'attirer le succès", et ava d'avoir rendu leur personnalité assez fo te par l'étude pour qu'elle devienne da le monde une réelle "force dans la vie"

LES ENFANTS NES EN SEPTEMBR

Les enfants nés durant ce mois sont d vrais enfants de la nature.

Ils ont des goûts et des répugnance très prononcés et une volonté pour dom ner.

Ils font preuve de talent pour les affa res dès leur bas âge et ce penchant doi être encouragé de toute manière.

Les mères doivent enseigner à ces en fants dès leur enfance à ne pas toujour trouver à redire ou à critiquer, parce qu ce défaut les retardera toujours tan qu'ils ne se seront pas corrigés.

On devrait leur enseigner continuelle ment à rechercher le bien dans les autre et ne pas leur permettre de parler d leurs compagnons d'une façon désobli geante.

Les mères de ces enfants feront bien d toujours essayer de les rendre responsa bles de leurs propres fautes.

Lorsque ces enfants trouveront à redi re de leur maître ou de leurs compagnons dites-leur : "Etes-vous certains que c'es de la faute du maître ou de vos compa gnons, et non pas la vôtre ?"

Ne leur permettez jamais, pas même pour une minute, de mettre le blâme sur les autres, parce que de cette manière leur jugement deviendra si désobligeant qu'il empoisonnera leur propre vie.

Ces enfants sont studieux par leur nature et devront toujours avoir accès dans une bonne librairie.

Ils ont toujours beaucoup de succès avec les plantes et seront toujours heureux et pleins de santé si on leur permet d'avoir un petit jardin qui leur appartiendra en propre.

Il faudra leur enseigner la musique, parce que ceci favorise l'harmonie, et leur aidera de plusieurs manières.

Ces enfants ont ordinairement une belle peau et il faudra les habituer à se baigner souvent et à prendre soin de leur peau.

Il leur faut beaucoup d'air pur, une simple et bonne nourriture substantielle, et il faudra aussi leur enseigner à faire des exercices respiratoires, dès leur bas âge.

Ils ne devront jamais prendre aucune sorte de drogues excepté sur l'avis d'un médecin honnête.

Les mères devront habiller ces enfants très simplement, mais dans des couleurs qu'ils aiment, parce qu'ils sont particulièrement impressionnables.

Il faudra enseigner à ces enfants, dès leur enfance à faire usage de leurs mains de manière à ce qu'en grandissant ils puissent avoir une idée favorite à laquelle ils pourront consacrer leur intelligence et leurs mains.

Ils réussiront toujours mieux lorsqu'ils ont une idée favorite, parce que cette dernière remplace un compagnon et les protège ainsi contre toute monotonie et contre les mauvaises pensées.

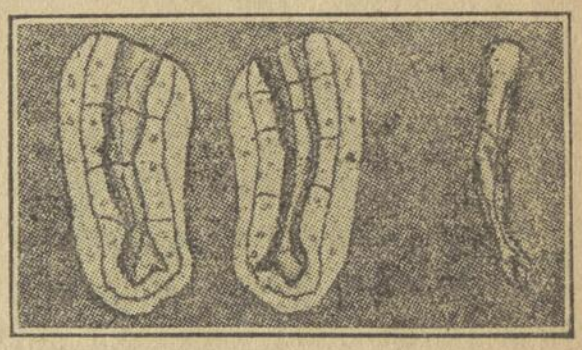
—— o ——

Il est admis que les belligérants ont mobilisé 45 millions d'hommes; c'en est donc le tiers hors de combat et le neuvième entièrement perdu!

LE MOULAGE EN PLATRE

En sculpture, l'une des opérations les plus délicates est celle du moulage, qui consiste à faire une épreuve en plâtre de l'original exécuté en terre glaise ou en cire. Pour cela, il faut d'abord faire un moule en creux de l'oeuvre à reproduire.

Celle-ci ayant été préalablement enduite d'une substance grasse destinée à empêcher l'adhérence, est recouverte d'une épaisse couche de plâtre dans laquelle on pratique des sections, à l'aide de fils espacés de place en place avant l'opération, et qui servent à couper le plâtre avant qu'il soit complètement durci.



Moulage d'un bras.—Moule et épreuve.

Ces sections, lorsqu'il s'agit d'une sculpture en ronde bosse, sont ensuite réunies de façon à former un moule en deux parties, s'adaptant l'une à l'autre exactement, et formant un creux dans lequel on coule, après l'avoir enduit d'huile, du plâtre liquide qu'on laisse se solidifier ; après quoi on sépare les deux parties, mettant au jour le moulage de l'oeuvre à reproduire.

Si cette opération est déjà fort délicate lorsqu'il s'agit du moulage d'une sculpture, on peut penser combien elle l'est davantage étant faite sur la nature mê-

me, d'autant plus qu'elle est extrêmement pénible pour le patient qui en est l'objet.

Un artiste belge qui s'était rendu au Congo pour prendre des moulages, en vue de quatre groupes qu'il devait exécuter pour le musée colonial de Tervueren, a dû renoncer à son dessin. Les raisons qu'il donne à son échec, dans une lettre adressée à ses amis, méritent d'être reproduites:

"Un sculpteur amateur a exécuté, il y a quelque temps déjà, un monument à la mémoire de Stanley. La figure principale en est un nègre grandeur nature. Or, le sculpteur et le modèle sont morts, peu de temps après l'inauguration du monument. J'aurais voulu mouler plusieurs indigènes pour mes groupes. Je n'ai pu en décider qu'un seul à se prêter à cette opération. Tous les autres auxquels je me suis adressé, m'ont répondu: "Moulashi—c'est le nom de mon modèle — va mourir dans l'année, le sorcier barbu,—le sorcier barbu, c'est moi — a pris son âme et il va mourir aussi." Et lorsque j'approche, ces indigènes prennent la fuite. Au début de mes travaux pour obtenir mes moulages, lorsque je traçais une ligne au crayon d'aniline sur le corps de mes noirs, afin d'indiquer les limites du moulage à prendre, ils poussaient des cris de frayeur; beaucoup s'enfuirent parce qu'ils s'imaginaient que ces lignes étaient tracées pour les découper avec méthode, et les débiter ensuite par tranches".

C'est le cas, on le voit, de répéter que l'art est difficile.

—— o ——

L'âge moyen du mariage pour la femme dans les pays civilisés est de 23 ans et demi.

REQUISITIONS A L'ALLEMANDE

C'était à l'époque où les barbares venaient de faire leur entrée dans les Flandres. Ils s'emparèrent de quelques campagnards, hommes et femmes, qui travaillaient dans les champs. S'adressant à l'un d'eux, l'officier, dans un jargon rugueux et indélébile, ordonne:

—Gonduisez-nous tout de zuite gez le pourquemaître de la ville.

On se rend directement auprès d'un notable, à la fois bourgmestre et brasseur, homme très estimé à la ronde et père d'une belle famille de six enfants.

—Fous êtes le chef de la ville? fait le Teuton. Eh pien, il nous faut immédiatement tix mille francs en pillets et en or.

—Je ne les ai pas, hélas!

—Il les faut tans un quart d'heure.

L'homme rassemble tout ce qu'il possède. Il court chez des amis, se rend auprès des habitants qui passent pour avoir des économies: "C'est pour le salut de la ville; donnez!"

On donne.

O bonheur, il a les dix mille francs exigés par l'ogre allemand; seulement, l'or est rare: c'est à peine s'il a pu en découvrir pour deux mille francs.

—C'est tout ce que fous afez? interroge brutalement l'officier en empochant le brillant métal et les billets de banque.

Aussitôt, il ordonne à ses hommes de s'emparer du bourgmestre et de le conduire dans la cour. Il fait ranger la famille à proximité. Puis il commande le feu. L'infortuné brasseur, transpercé de nombreuses balles, tombe devant sa femme, ses quatre filles et ses deux fils!

C'est cette même famille que nous rencontrâmes, vêtue de deuil, inconsolable, ébranlée dans le plus profond du coeur.



LA LEPROSERIE DE ROBBEN



A peu de distance de la riante ville du Cap est l'île de Robben, où les Anglais ont depuis longtemps installé une léproserie.

L'île est à ras de mer, brûlée par le soleil, balayée par les vents du large, sans abri, sans arbres, presque sans végétation.

Quelques maisons basses et branlantes; une petite église, des bâtiments austères qui tiennent de l'hôpital et du bagne, c'est tout ce que l'on y voit.

Sur cette terre de misère, vivent côte à côte des forçats, des fous et des lépreux. Les *convicts* servent de domestiques à l'administration et au personnel médical.

Les aliénés, ceux du moins qui ne sont pas dangereux, errent en liberté.

Les lépreux accroupis gardent un morne silence, essayant de réchauffer autour des brasiers leurs pauvres corps transis.

Ils sont de deux sortes également hideuses.

Les uns, atteints de la lèpre tuberculeuse ont la face luisante et ridés, le cou tuméfié, les protubérances suppurantes.

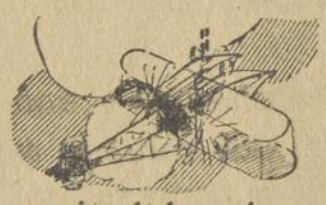
Les autres frappés de la lèpre anesthésique, se ratatinent, grelottent sans cesse, quelque chaude que soit la flamme devant laquelle ils se tiennent.

Ils perdent successivement les doigts des pieds et des mains, les avant-bras, les jambes même, mais sans souffrance.

Ces misérables sont à ce point insensibles qu'une piqûre, un coup violent ne les tireraient pas de leur torpeur. Ils ont toujours froid et toujours faim et regardent sans se plaindre leur corps s'en aller par lambeaux. C'est un des plus horribles spectacles qu'il soit donné à l'homme de voir...

—— o ——

RIVAROL ET L'HOMME VOLANT



Le rôle important que jouent les aéroplanes dans la plus grande de toutes les guerres avait été prévu depuis longtemps. A la fin du dix-huitième siècle, Rivarol, parlant de l'Homme volant, disait:

"Il s'agit de vous rendre l'état où cette expérience a jeté Paris. Cette ville, idolâtre de nouveautés, avait vu en plein jour un globe de trente-six pieds de circonférence s'élever dans les airs par sa propre vertu; elle l'avait vu, dis-je, de tout son million d'yeux; pourquoi n'y verrait-elle pas bientôt des vaisseaux volants et des hommes? Pour vous le dire, en un mot, le mélange des sensations a égalé celui des esprits.

—Le voilà donc trouvé, s'écriaient les uns, ce secret pour lequel tous les siècles ont soupiré! L'homme va donc voler et réunir en lui la plénitude du règne ani-

mal; maître de la terre, des eaux et de l'air, il n'y aura plus que le feu d'inhabitable pour lui!

Et ils se félicitaient de vivre à l'époque d'une si grande révolution.

Les autres, et ce ne sont pas les moins nombreux, ont montré une complexion moins gaie. Tout leur a paru renversé dans le monde civil, politique et moral. Ils voient déjà des armées s'égorger dans les airs, et le sang pleuvoir sur la terre. Les amants et les voleurs descendent déjà par les cheminées et emportent dans d'autres climats nos trésors et nos filles.

—Il faut, crient-ils, faire monter la maréchaussée sur des globes; les contrebandes sont inévitables, les postes inutiles ; l'Etat, la religion, tout est perdu!

—— o ——

LE SOIN DES LIVRES

Parmi les soins que réclame une grande bibliothèque, le nettoyage des volumes est un des plus négligés ; il a pourtant une importance extrême pour la santé des livres et pour celle des lecteurs.

Un ouvrage n'est pas si dangereux par les idées mauvaises que par les poussières qu'il contient. A cet égard, la Bibliothèque Royale de Berlin mérite d'être citée comme modèle pour son organisation dépoussetage par le vide.

Tout le palais est sillonné de conduites dont la longueur dépasse 1½mille. A ces conduites fixes, réparties entre les divers étages, s'ajoutent quarante-deux tuyaux mobiles, qui peuvent être vissés sur trois cent trente bouches, de manière à atteindre les coins les plus reculés de toutes les galeries.

Ces tuyaux mobiles sont munis de suçoirs qu'on promène sur les rayons et sur les livres, et qui enlèvent la poussiè mieux que tous les plumeaux.

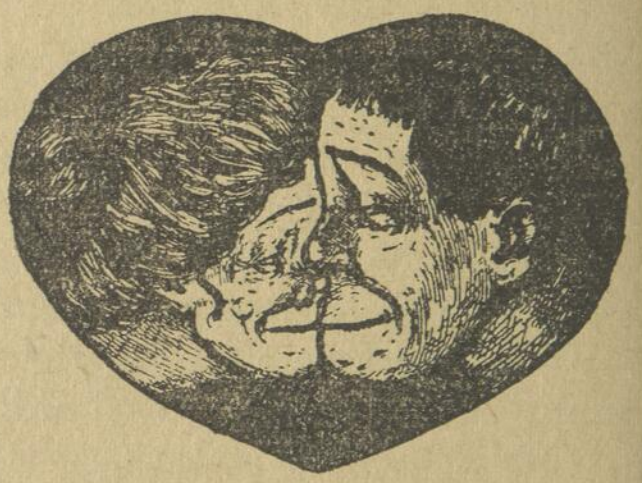
Cette poussière aspirée par des pomp électriques que fait mouvoir une force vingt chevaux, est entraînée vers les cav où elle tombe et se noie dans des cuv pleines d'eau.

Cette opération mécanique a le gran avantage de réduire au minimum le d placement des volumes, et, par suite, l chances d'accidents.

—— o ——

ILS ONT TROUVE CELA BON

Autrefois les Australiens, les Zélandai les Papouans et les Esquimaux ne con naissaient pas le baiser. La plupart de ce



peuples en guise de signes d'amitié au lieu de s'embrasser se frottaient le nez contre celui de la personne qu'ils aimaient. C'é tait là leur manière de s'embrasser, e chose curieuse cette coutume se retrouvai dans les pays tropicaux comme dans les pays du pôle nord. Mais depuis que ces peuples ont été en contact avec des peuples où le baiser était pratique, ils ont vite pris leur habitude et le baiser est maintenant chez eux d'un usage aussi fréquent que chez les autres peuples.

—— o ——

L'HEROISME



Une des revues les plus populaires de la France: "Je sais tout", demandait à ses lecteurs, il y a quelques années, de lui donner la meilleure définition de l'héroïsme. La réponse jugée la meilleure par le jury fut celle de M. Ch. Poplin de Bordeaux.

"L'héroïsme, disait-il, ne varie, à mon avis, ni avec le temps ni avec les hommes. Sa définition est éternelle; je ne puis que la formuler en ces termes: "L'héroïsme est l'altruisme poussé jusqu'au sublime." Cela comprend tout, courage, désintéressement, sang-froid et le reste. Le plus bel acte d'héroïsme qu'un homme puisse accomplir, c'est de se dévouer, sciemment ou consciemment, au bien de ses semblables.. Je place le soldat qui meurt à son poste, sur une poudrière ou à l'assaut, sur le même pied d'héroïsme que le médecin qui succombe en s'efforçant à la recherche d'un remède nouveau. C'est à l'Humanité que tous deux se sacrifient."

—— o ——

L'ELECTRICITE COMME ANESTHESIQUE

On commence d'appliquer couramment l'électricité comme anesthésique sous la forme de courants intermittents.

On bande les yeux du malade, parce qu'il pourrait être impressionné en apercevant l'opération qu'il subit et dont pourtant il ne souffre nullement, puis on applique sur le membre ou la partie du corps où l'on va opérer, des électrodes de zinc recouvertes de coton humecté, qui font donner passage aux courants jusqu'aux nerfs de la portion du corps où il faut supprimer la sensibilité.

Dès que le courant ou les courants passent, l'anesthésie est complète au delà des électrodes et, ce qui est bien avantageux, c'est que la sensibilité cesse instantanément, alors que les anesthésiques demandent un certain temps pour agir, tout en troublant profondément les phénomènes vitaux chez le malade, en pouvant amener ou des intoxications ou des accidents encore plus graves.

Pas de vomissements après la fin de l'opération, et pas la moindre douleur pendant. Le courant le plus efficace est un courant interrompu 100 fois par seconde.

—— o ——

L'ELOGE DE LA PIPE



La pipe des marins et des artistes, la pipe qui avait dans le monde une si fâcheuse réputation, a trouvé dans cette guerre une vogue extraordinaire.

La plupart des soldats la fument, et on a quelque raison de croire que tous n'abandonneront pas pendant la paix la fidèle compagne des jours d'épreuve.

La science qui sait être indulgente, n'est pas défavorable à la pipe. M. Schloesing, un savant ingénieur, un membre de l'Institut de France, qui a été longtemps directeur des manufactures de tabac de l'état français, a affirmé dans un rapport officiel, que la combustion du tabac dans la pipe produit beaucoup plus d'aldéhyde formique que sa combustion dans la cigarette. Or, l'aldéhyde formique atténue la nocivité de la nicotine.

——o——

UNE TOMBE LUXUEUSE



Un des tombeaux les plus magnifiques qui puisse exister au monde est le "Taj Mahal", à Agra, Hindoustan. Il a été construit par le Shah Jehan en l'honneur et en mémoire de sa reine favorite. Il est de forme octogonale, tout en marbre blanc très pur, incrusté de jaspe, de cornaline, de turquoise, d'agate, d'améthyste et de saphir. 22,000 hommes y ont travaillé pendant 20 ans pour l'achever et quoique les hommes n'aient pas été payés et la plupart des pierres précieuses données, il a coûté 17,500,000 dollars.

—— o ——

LE PEINTRE ET LE SOLDAT

Un jour, Horace Vernet, le grand peintre, était allé installer son chevalet sur une place où les soldats étaient en train de manoeuvrer. Et il s'amusait à reproduire sur la toile la scène qui se déroulait sous ses yeux.

Pendant une des pauses, un tout jeune soldat s'approche curieusement du peintre, se plante derrière lui, et le regarde travailler avec un vif intérêt.

— Eh bien, mon garçon, lui dit Horace Vernet, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je regarde toutes ces belles choses que vous peignez.

— Ah ! Et, dis-moi, qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que je voudrais bien que vous fissiez mon portrait.

— Tu n'es pas dégoûté ?!

— Seulement, j'ai peur de ne pas avoi assez d'argent pour vous payer.

— Ah ! tu voudrais me payer ?

— Oui, voyons, est-ce que trente sous ça sera dans vos prix ?

— Trente sous ! mais tout à fait.

— Allons, colle-toi là et ne bouge plus

Et en quelques coups de pinceaux, Horace Vernet plante sur la toile un magnifique fantassin, très ressemblant et d'un superbe allure.

— Eh bien, es-tu content ?

— Très content, monsieur. Voici vo trente sous.

Le fantassin paye et s'en va retrouve ses camarades, son portrait sous le bra Il le leur montre et tous s'extasient... Pourtant lui se gratte la tête d'un air mé content.

— Mon Dieu, oui, c'est ressemblant mais je suis sûr qu'en insistant un peu j'aurais pu l'avoir pour vingt sous.

—— o ——

LE RECORD DU BAISER



Le record du monde du baiser vient d'être battu par six jeunes filles de Salem (Ohio), qui ont récolté $12,000 en vendant leurs baisers à raison de $1.00 chaque. Le fruit de cette quête nouveau jeu était destiné à la fondation d'un hôpital à Salem. La "vente" a duré deux heures. Les hommes étaient en file indienne, sur une longueur de 3 milles, attendant l'heureux moment de verser $1.00 et de recevoir un baiser (car, paraît-il, il fallait payer d'abord).

—— o ——

LES OISEAUX QUI PARLENT



Les corbeaux, les choucas (petites corneilles), les pies, et les geais peuvent tous être dressés à imiter des sons et à prononcer distinctement des mots et même des phrases; mais les oiaux que l'on voit le plus communément arler ce sont les perroquets. Ces oiseaux rrivent à parler d'une façon bien plus arfaite que toutes les autres espèces.

La voix du perroquet est bien plus resmblante à la voix humaine que celle des itres oiseaux qui arrivent à parler; celle es corbeaux et des choucas est trop rauue; celle des pies et des geais trop perinte, trop aiguë.

Dans la voix des perroquets au conraire, il y a des modulations qui la font onnamment ressembler à la voix céleste e l'orgue. Cette supériorité est due à la onstruction de son bec, de sa langue et e sa tête.

Le perroquet a, de plus, une mémoire onnante, et il oublie rarement ce qu'on eu la patience de lui apprendre complèement.

—— o ——

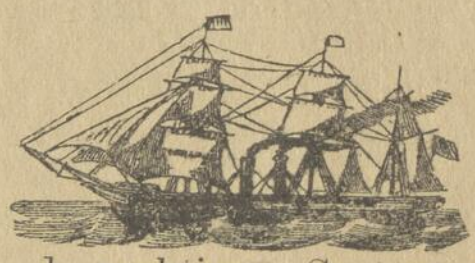
LA VRAIE PIETE

La duchesse de Hohenberg qui vient de ourir si tragiquement était d'une piété roverbiale.

Un médecin viennois, qui avait été apelé en consultation auprès de la duchesse, décida de repartir le lendemian, un dianche, de grand matin. Mais le soir, un alet de chambre de la duchesse vint, par rdre, lui faire observer que l'heure matiale de son départ l'empêcherait d'assister à la première messe. Le médecin se hâta de répondre qu'il s'arrêterait à la station de Gmünd pour entendre la messe et qu'il reprendrait le train suivant. Il était couché depuis un moment quand le valet de chambre revint pour dire que la duchesse avait vérifié l'indicateur et avait constaté qu'à l'arrivée du train à Gmünd le premier office religieux était déjà terminé. En conséquence elle avait prié son chapelain de dire une messe avant le départ du train. Le malheureux médecin fit remercier la duchesse pour sa grande amabilité, mais le lendemain il dut quitter le lit une heure plus tôt.

—— o ——

LA TOMBE LIQUIDE



Une richissime Brésilienne, Régina Sanchez, était de son vivant passionnée de yachting. Sentant venir sa fin prochaine, elle exprima par testament la volonté que l'embarcation sur laquelle elle avait tant voyagé fût détruite avec elle.

En exécution de ses ordres, elle fut incinérée et l'urne contenant ses cendres placée dans la cabine de son yacht favori. En présence de plus de trois cents personnes, le yacht fut conduit au large, escorté d'une autre embarcation où avaient pris place les membres de la famille. Un prêtre officia, puis, une large voie d'eau fut ouverte par les matelots qui quittèrent précipitamment le bord.

Aux dernières notes d'une marche funèbre, le yacht disparut sous les flots avec les cendres de son originale propriétaire.

——o——

LES ROMANS IGNORES

Il est certains romans, — romans vécus, — qui, appartenant à l'histoire intime des rois, sont destinés à rester ignorés des peuples.

C'est ainsi que le roi George d'Angleterre emploie, en effet, ses loisirs à écrire un roman dont les héros ne sont autres que ses propres enfants.

Georges V possède un album orné des photographies des jeunes princes et c'est sous chacun de ces portraits qu'il note soigneusement au jour le jour les réflexions de ses enfants, leurs faits et gestes, leurs goûts, leurs sympathies. Le roi ne se contente pas d'observer; il commente ce qu'il a vu, entendu ou appris..:

On a pu savoir par une indiscrétion récente que le jeune prince de Galles venait de se mettre à l'étude de la cornemuse.

—— o ——

L'ORIGINE DU CORSET



D'après une vieille tradition, le corset fut inventé par un boucher du XIIIe siècle, comme punition pour sa femme. Ne connaissant aucun moyen pratique et certain pour arrêter la loquacité et le bavardage immodéré de son épouse, ce barbare mari ne trouva rien de mieux que de la comprimer entre deux étaux, qui l'empêcheraient de reprendre le souffle: le corset était inventé.

D'autres maris suivirent bientôt ce terrible exemple et enfermèrent leurs femmes dans ces prisons portatives. Les femmes ne voulurent pas céder, s'habituèrent par un coup de tête et petit à petit à leur prison, la modifièrent, et, d'une punition barbare, firent, par esprit de contradiction et pour se conformer aux lois de la mode, un objet de toilette que portent également, sans vouloir en reconnaître les inconvénients, grandes dames comme femmes du peuple...

La mode du corset serait donc née d'un caprice de l'amour-propre féminin. Comment ne serait-elle pas éternelle?...

——o——

CURIEUSE DECOUVERTE

La race humaine tendrait-elle réellement à s'atrophier ? On vient de découvrir, en Grande-Bretagne, à Dysart, dans le comté de Louth, trois squelettes humains d'une taille gigantesque. Le crâne de l'un d'eux, très bien conservé, mesure 15 pouces du sommet de la tête au menton, les os des jambes sont d'un volume et d'une longueur exceptionnels. On estime que ces géants, qui vécurent, il y a plusieurs milliers d'années, avaient 9 pieds et 9 pouces.

——o——

LA FEMME LA PLUS LOURDE DU MONDE

La femme la plus lourde du monde vient de mourir à Anvers.

Agée de trente-huit ans, elle ne pesait pas moins de 480 livres.

Le cercueil qu'il fallut fabriquer pour son enterrement était de dimensions extraordinaires. Il était en effet large de 39 pouces, haut de 26 pouces.

——o——



LE COUREUR INVISIBLE - LE TOUR DES CISEAUX

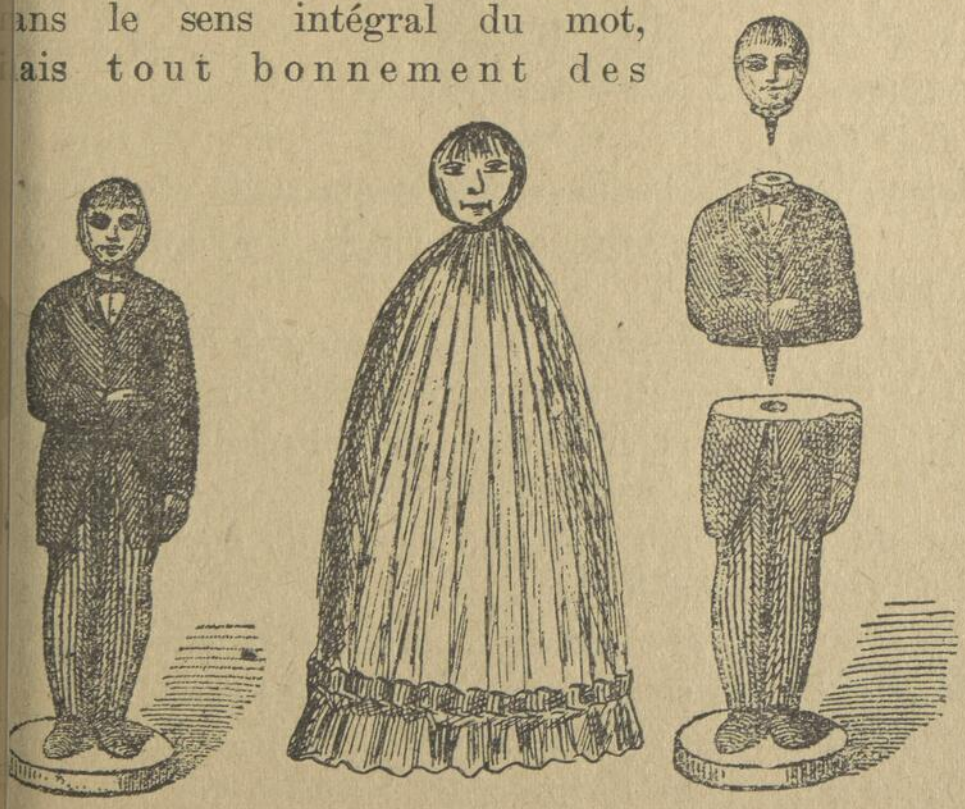
Nous commençons, dans le présent numéro de la *Revue Populaire*, une série d'articles qui donneront l'explication de bien des tours amusants avec des indications suffisantes pour les faire soi-même. En général, tous ces tours qui surprennent quelquefois beaucoup sont très simples et ceux qui croiraient encore qu'il faut être magicien, comme dans les contes de fées, pour les réussir, ceux-là seraient des naïfs.

Nous n'avons donc pas la prétention déplacée de faire de vous des "magiciens" dans le sens intégral du mot, mais tout bonnement des joyeux compagnons... ou de charmantes petites fées de salon qui sauront procurer une agréable et saine distraction à leurs invités à condition d'avoir un peu d'adresse.

Et l'adresse, nous en sommes sûrs, ne vous fera pas défaut.

Ajoutez-y un peu de "boniment" pour occuper l'esprit des spectateurs et ce sera parfait. Maintenant, allons-y!

Pour cette fois, je vais vous indiquer deux tours amusants: Le coureur invisible et ensuite le tour des ciseaux.



Le "magicien" présente à son public, un petit bonhomme de cinq à six pouces à qui l'on donne un nom selon votre fantaisie, Trotte-sec, par exemple.

"Voici, dit l'opérateur, le petit coureur invisible, le confident que j'expédie pour toutes mes affaires importantes. C'est un commissionnaire si discret qu'il ne divulgue jamais un mot des secrets qu'on lui confie ; c'est un serviteur si désintéressé qu'il n'importune jamais

son maître en réclamant ses gages; c'est un espion d'autant moins suspect que, dans toutes les sociétés où il est admis, il passe pour être sourd et aveugle."

Puis il approche le petit bonhomme de son oreille et continue:

"Ah! vous voulez que je vous mette votre belle robe pour voyager? c'est entendu. Vous allez la revêtir et vous irez ensuite à (tel ou tel endroit)."

L'opérateur passe une longue robe au petit voyageur ce qui lui donne l'aspect présenté par notre deuxième gravure puis il dit encore:

"Trotte-sec a besoin d'argent pour voyager mais il n'emporte ni monnaie de papier ni argent dur; ce qui fait son bonheur c'est de l'argent invisible et je vais lui en donner."

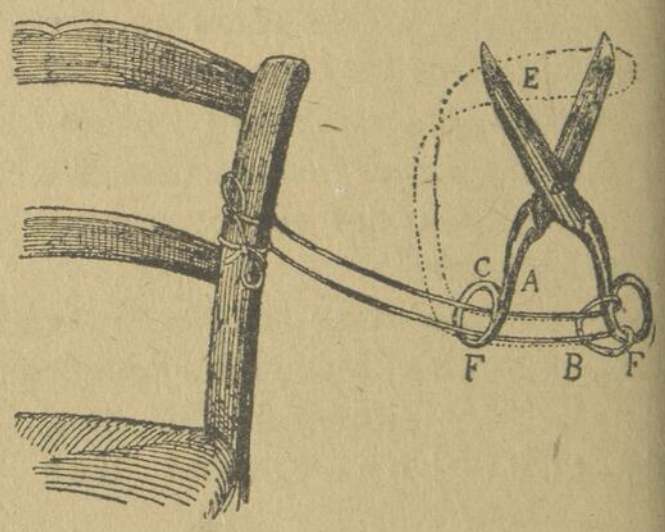
Sur ces paroles, le magicien porte deux fois la main à sa poche comme pour prendre de la monnaie puis en même temps, il fait monter la robe sur la tête de la petite figure; et, montrant ses mains pour prouver qu'il n'emporte rien, il retourne ensuite la robe, sens dessus dessous et sens devant derrière, pour faire voir que le petit nain était parti invisiblement. Enfin, pour ôter tout soupçon sur sa présence, il plie la robe, et la tortille jusqu'à ce qu'elle soit réduite au volume d'une petite noix.

Les moyens de ce tour sont simples, et l'exécution en est si facile, qu'il ne demande aucune adresse des mains; mais aussi il n'amuse guère que par le grand babil de l'opérateur.

Il consiste dans la construction de la figure qui se divise en trois parties assemblées par des chevilles. Lorsque toutes ces parties réunies sont couvertes par la robe, le faiseur de tours les détache l'une de l'autre et les cache dans sa poche en faisant le geste de chercher de l'argent pour donner au petit voyageur.

Le spectateur, voyant toujours la tête de la poupée, ne pense pas que le tronc vient d'en être séparé, parce que la robe de soie cache aux yeux cette amputation lorsque ensuite on met cette tête dans un petit gousset caché dans les plis de la robe, on peut retourner cette robe de toutes les façons, sans que la tête paraisse: la plier ensuite pour la réduire en un très petit volume, et faire enfin reparaître la tête, qui annoncera aux spectateurs la présence de la figure entière.

Le tour des ciseaux est d'un autre genre. Très facile à exécuter lorsqu'il ne né



cessite aucun matériel spécial, c'est plutô une sorte de "devinette" qu'un véritabl tour.

Suspendez des ciseaux à un ruban a moyen d'un noeud coulant, passez le deux extrémités du ruban dans l'annea restant libre des ciseaux et nouez ces ex trémités à une chaise ou quelque autr meuble.

Il s'agit alors, sans dénouer le ruban o le couper, de détacher les ciseaux.

La personne qui ne connaît pas la ma nière de procéder risquera fort de cher

cher longtemps la solution qui est pourtant très simple.

Prenez le noeud aux points A et B, et faites glisser le ruban dans l'anneau C; enfin, tout en suivant les lignes ponctuées, vous reportez le ruban sur la pointe E des ciseaux, et le rabattez sous les anneaux FF.

Pour détacher les ciseaux, il suffit de tirer le ruban.

—o—

TRAITÉS DE PAIX CÉLÈBRES

—o—

Tout le monde sait que les guerres entre peuples sont terminées par des Traités de paix, que les parties signataires tiennent à honneur de respecter.

Il n'est guère, dans l'histoire, d'exemple de ces traités solennels qui aient été violés. Il a fallu venir en 1914 pour voir l'Allemagne mépriser et violer un traité important, en le traitant de simple chiffon de papier, pour envahir la Belgique, pays dont elle avait, par traité, garanti l'intégrité du territoire.

Ces traités portent dans l'histoire le nom de la ville dans laquelle ils ont été signés.

Paris, la capitale de la France, a été le siège d'un grand nombre de conférences historiques internationales qui ont abouti à la signature de traités importants.

Parmi ces nombreux traités, voici les plus importants :

Traité de Paris, signé le 4 décembre 1259 entre la France et l'Angleterre. Par ce traité. St-Louis, roi de France, cédait à Henri III, roi d'Angleterre certains de ses domaines et Henri III renonçait à toutes autres prétentions sur la France. C'est l'interprétation de ce traité qui déchaîna la guerre de cent ans.

Traité de Paris du 10 février 1763 entre la France, l'Angleterre et l'Espagne. C'est ce traité qui accorda à l'Angleterre le Canada et ses possessions des Indes. Vingt ans plus tard par un nouveau traité signé à Paris, l'Angleterre reconnaissait l'indépendance des Etats-Unis.

Traité de Paris du 30 mai 1814 après la première capitulation de Paris, c'est peu après cette capitulation que Napoléon 1er abdiqua et se retira à l'île d'Elbe.

Traité de Paris du 20 novembre 1815 après la deuxième capitulation de Paris.

Traité de Paris du 30 mars 1856 qui mit fin à la guerre de Crimée. C'est ce traité qui a interdit le passage des vaisseaux de guerre de la mer Méditerranée dans la mer Noire et c'est comme conséquence de ce traité que les Turcs ont puissamment fortifié les Dardannelles et le Bosphore.

Quoiqu'un grand nombre de traités aient été signés à Paris, il y en eut de très importants signés dans d'autres villes.

Parmi les plus importants on doit citer :

Le traité de Francfort en 1871 qui mit fin à la guerre entre la Prusse et la France. C'est par ce traité que l'Allemagne arracha à la France les deux provinces. : L'Alsace et la Lorraine."

Sept ans plus tard, en 1878, le traité de San-Stefano mettait fin à la guerre russo-turque.

La conférence réunie en 1906 à Algé-

siras, petite ville située sur la baie de Gibraltar, au sud de l'Espagne, mit fin aux difficultés que l'Allemagne suscitait au Maroc contre l'occupation française.

Quant au traité qui mit fin à la guerre entre la Turquie d'un côté, la Grèce, la Bulgarie, la Serbie et le Monténégro de l'autre côté, il a été signé par les ambassadeurs extraordinaires de ces puissances il n'y a pas 4 ans encore à Londres dans le palais St-Jacques. (St-James Palace.)

La première guerre anglaise avec la Chine s'est terminée par le traité de Nan-Kin, en 1842. Par ce traité l'Angleterre obtenait en plus d'une indemnité pécuniaire, l'île de Hong-Kong et la liberté du commerce dans cinq ports.

Le célèbre traité de Tilsit signé entre Napoléon Ier et l'empereur de Russie le 8 juillet 1807, avait été préparé dans une entrevue des deux empereurs qui eut lieu le 25 juin précédent sur un immense radeau construit et fixé au milieu du fleuve le "Niemen."

Par ce traité la France obtenait la moitié du royaume de Prusse.

Mais malgré l'importance de ces traités combien leurs conséquences paraîtront petites auprès des conséqeunces qui résulteront du prochain traité, celui qui mettra fin à l'horrible guerre actuelle en anéantissant la puissance militaire germanique.

—— o ——

A Cuba, une famille qui perd un de ses membres tient les fenêtres de son appartement fermées et voilées pendant six mois. On détruit tous les habits du mort et avant d'enterrer le cercueil on le détériore complètement. Toutes ces précautions sont prises afin que rien ne puisse tenter les voleurs qui souvent fouillent les tombes.

VENGEANCE D'INDIENNE

Une riche Péruvienne avait pour dame de compagnie une jeune fille d'origine indienne. Malgré que le père de cette dernière fut lui-même issu de métis d'Indien et de blanc, et que sa mère fût une pure Française, l'atavisme n'avait pas abandonné ses droits farouches.

Un jour, la riche Péruvienne très emportée de caractère, gifla la jeune fille publiquement, dans son salon, à la suite d'une maladresse insignifiante.

La victime jura de se venger, et voici comment elle s'y prit.

Un jour qu'elle se promenait avec celle qui l'avait outragée, sur le bord d'une rivière au courant effroyablement rapide, elle s'arrangea de manière à provoquer une discussion.

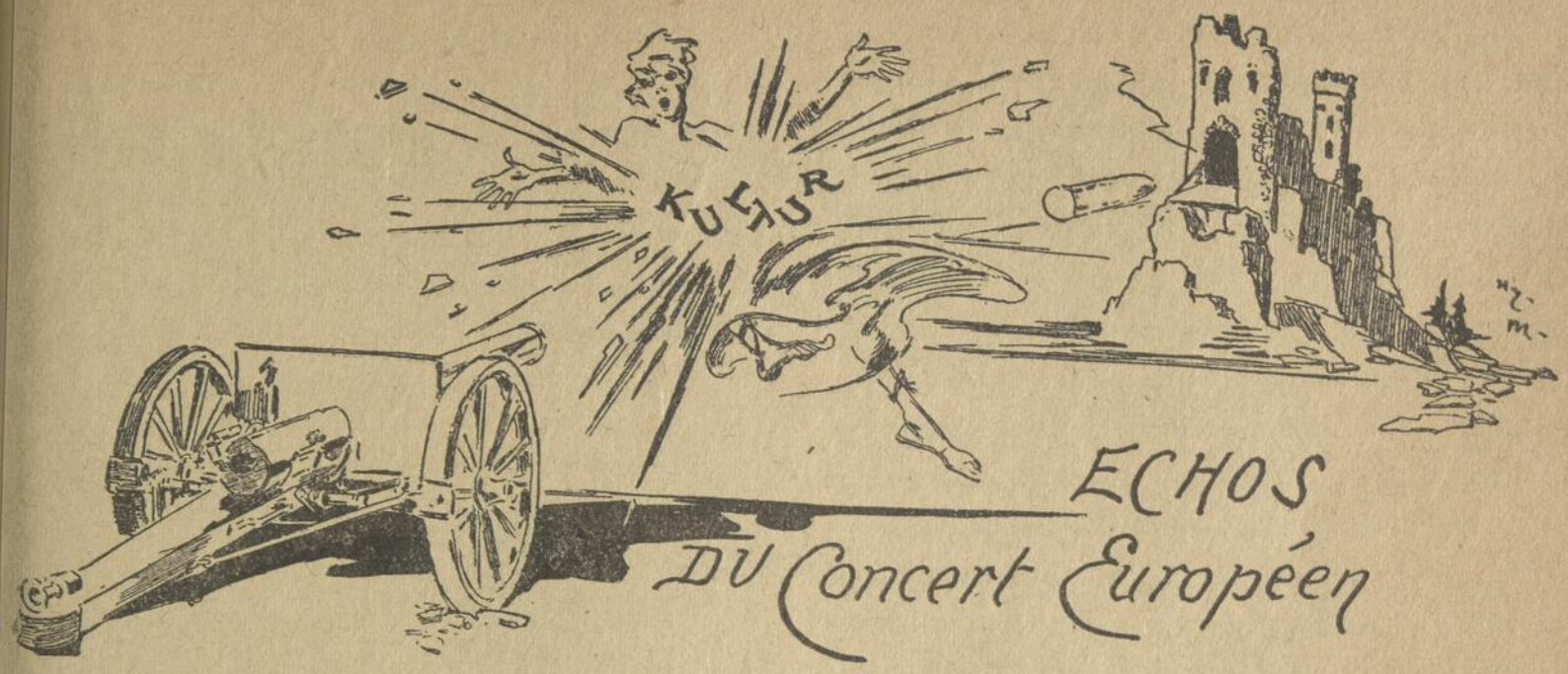
Juste au moment où les éclats de voix avaient attiré des spectateurs, mais suffisamment éloignés pour qu'ils ne vissent pas le détail de la scène, elle profita d'un geste de la main de sa maîtresse pour choir en arrière, et tomber dans la rivière qui emporta son corps et le secret de sa vengeance.

Arrêtée, la Péruvienne eut beau protester de son innocence, mais les témoins de la scène et ceux de l'histoire de la gifle donnèrent aux juges la conviction de sa culpabilité, avec circonstances atténuantes.

La vérité ne fut connue que par la divulgation, par le fiancé de la disparue d'une lettre qu'il reçut au Japon où il voyageait alors, lettre dans laquelle la jeune fille lui demandait pardon de faire passer sa haine avant son amour.

Tout de même...

—— o ——



UN HEROS



C'est l'abbé Henri Sannié.

Blessé, décoré de la Croix de guerre, promu lieutenant, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur avec la citation magnifique que voici:

"Blessé le 7 septembre 1914. Officier de premier ordre. S'est vaillamment porté à l'assaut le 26 septembre 1915, en entraînant sa section sous un feu des plus violents. A pris le commandement de la compagnie à la mort de son capitaine a continué la poussée en avant jusqu'aux fils de fer ennemis, donnant le plus bel exemple de vigueur physique et morale et du courage le plus complet. Déjà cité à l'ordre du corps d'armée".

De plus, il fut promu capitaine.

L'heure du grand sacrifice n'allait pas tarder de sonner pour lui.

Le dimanche 31 octobre, vers cinq heures du matin, les Allemands s'avancèrent vers les tranchées françaises et les envahirent. L'abbé Sannié voit le danger. Avec trois hommes, il place des sacs de terre dans le boyau par lequel les ennemis s'avancent; puis, *seul*, avec son ordonnance qui lui passe les fusils chargés, il tire, tire, jusqu'à la dernière cartouche; on lui passe ensuite des grenades et il continue à arrêter l'ennemi. Enfin, une balle l'atteint en pleine tempe, et il tombe vraiment sur la brèche.

Plus de *trente* Allemands étaient le prix de sa mort! Il avait sauvé sa compagnie qui, grâce à son héroïsme, eut le temps de se former et de reprendre les tranchées conquises.

—— o ——

LA FLANDRE EST POUR EUX UN TOMBEAU



Un soldat allemand qui s'est battu près de Hooghe, raconte les choses effroyables et dit qu'il préfère déserter plutôt que de retourner jamais dans cet enfer.

—J'en ai assez, dit-il, de ces combats terribles toujours sur le même terrain. Près de Hooghe, de Zandvoorden, de la colline 60, nous passions sur les morts

pour attaquer. Je me suis endormi épuisé dans une tranchée et, quand je me suis réveillé, j'ai constaté que le cadavre d'un camarade m'avait servi d'oreiller. J'ai vu en avril encore des cadavres d'hommes tombés en octobre. Les morts ne peuvent dormir en paix: à chaque instant, en effet, des explosions de mines les mettent à jour, à moitié pourris déjà. Encore un hiver là-dedans? Jamais. J'en ai assez de rester avec de l'eau jusqu'à la poitrine, attendant la balle ou l'éclat d'obus. Plus d'attaques, sans que nous ayons des mitrailleuses dans le dos, prêtes à tirer sur nous si nous fléchissons. Plutôt la fuite que de risquer là-bas la balle de browning d'un officier.

—o—

REVES AUSTRO-BOCHES



La librairie berlinoise Putkammer et Muchbrecht publie une brochure de M. Trietsch, intitulée "Le Monde après la Guerre":

L'Autriche annexe la majeure partie de la Serbie; la Belgique devient allemande, sauf quelques parcelles abandonnées à la Hollande et au grand-ruché de Luxembourg; la France ne perd rien moins que l'ensemble de sa garniture de places fortes; la Russie se voit enlever la Finlande, les provinces baltiques, la Bessarabie, la Pologne, la Crimée et une partie du Caucase; l'Angleterre ses possessions dans la Méditerranée, l'Egypte et la plupart de ses colonies.

Et dire que ce boche épileptique résume l'opinion d'un grand nombre de ses compatriotes qui croient encore dur comme fer à leur succès final!

L'OBUS DE "75"

C'est un petit bonhomme tout habillé de gris, qui a du culot. Grâce à cela, il fait son chemin dans la vie. Il sait en effet, que, pour réussir en ce bas monde, il faut se lancer, et il se lance. Il ne connaît pas d'obstacle: il va droit au but. Boum!



voilà!... Le tout, c'est de percer, de faire son trou. Aussi il faut voir comment il est reçu: la terre se soulève sur son passage, les arbres se courbent, les murailles tombent, les Boches se jettent à plat ventre. Il vous entre dans un salon comme dans une écurie—en sifflant!— Il y a là tout

un état-major prussien en train de ripailler... Tant mieux il crève le plafond, dégringole sur la table, met les pieds dans le plat... "Bon appétit, messieurs... L'éclat c'est moi..." Une seconde après, il ne reste plus personne; tout est nettoyé, balayé, même les miettes du festin. Puis, satisfait de voir que chacun est bien pénétré de sa force, il s'en va rendre visite à d'autres Boches.

Il a le caractère un peu brutal et c'est ce qui prouve que la musique n'adoucit pas toujours les moeurs car il est musicien; il a même un talent spécial pour bien faire danser tous ceux qu'il rencontre. Il chante tout le long de son voyage mais malheureusement pour ceux qu'il va voir, il détonne en arrivant; il casse les oreilles des gens et très souvent la tête avec.

C'est un original qui fait beaucoup de bruit et défait beaucoup de mâles...

—— o ——

POUR NOURRIR LES ARMEES



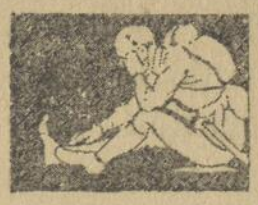
ANS les armées serbe et suisse, le fromage remplace pour une grande part la ration quotidienne de viande.

Sous un volume relativement restreint le fromage constitue un aliment très nourrissant, mais aussi très hygiénique.

Le docteur Burri affirme que par les hydrocarbures et les bactéries d'acide lactique qu'on y trouve, les fromages combattent les maladies intestinales, en général, et la dysenterie en particulier.

—— o ——

T'EN FAIS PAS!...



Les troupiers français ont une locution spéciale pour exprimer la tranquillité d'esprit qu'ils doivent conserver et la bonne humeur qui ne doit jamais leur faire défaut. Ils disent alors "T'en fais pas!" ce qui signifie: "Ne te fais pas d'idées noires, ne te laisse pas aller au découragement."

Ceci dit, lisez la charmante anecdote ci-après, puisée dans les Annales Africaines:

Un poilu vient nous voir, il y a peu de temps. Il était frais et rose et fredonnait d'allégresse. Nous étions, tant soit peu étonnés, nous attendant à trouver un front angoissé, des allures attristées, une misanthropie magistrales.

Notre poilu nous expliqua:

—Tu comprends, j'ai pris mon parti de tout, de la vie, de son mystère. J'ai une maxime: "T'en fais pas!" Et je m'en fais peu comme tu le vois.

"Ainsi, lorsque tu passes le Conseil de révision, y a deux alternatives: ou tu es pris ou tu n'es pas pris. Si tu n'es pas pris, ça va bien. Si tu es pris, t'en fais pas... car y a deux alternatives, tu pars au front, ou tu ne pars pas. Si tu ne pars pas, ça va bien. Si tu pars, t'en fais pas... car y a deux alternatives, tu te fais "esquinter" par une marmite, ou tu ne reçois rien. Si tu ne reçois rien, ça va bien. Si tu te fais esquinter, t'en fais pas... car y a deux alternatives, tu es tué, ou tu es blessé. Si tu es tué, ça va bien. Si tu es blessé, t'en fais pas... car y a deux alternatives..."

Et l'histoire peut continuer. Mais, si vous voulez bien... la suite à demain!

—— o ——

RETOUR INATTENDU



Les romanciers ou les dramaturges n'auront plus besoin de se creuser l'imagination pour trouver des thèmes de drames ou de romans. Après la guerre, ils n'auront qu'à glaner dans les récits des épisodes tragiques dont fourmillera cette lutte gigantesque. Celui qui suit est particulièrement émouvant:

Lors d'un des premiers combats de la guerre, un groupe de brancardiers découvraient sur le champ de bataille un bras auquel restait attachée la plaque d'identité. Ils apprirent par cette plaque qu'un Breton était tombé au champ d'honneur. Si le reste de son corps avait disparu, c'était, à n'en pas douter, qu'il avait été complètement réduit en miettes par l'obus qui avait coupé le bras.

Par la voie officielle, la femme de l'infortuné combattant, qui habite une commune voisine de Vannes, fut informée du malheur qui venait de la frapper. Elle prit le deuil, et, comme il convenait, fit célébrer un service funèbre à la mémoire du disparu auquel toute la commune assista.

La veuve se consola cependant, et récemment elle se remariait.

Or voilà que l'autre jour, un convoi de grands blessés ramenait au pays le premier mari. Il avait tout simplement perdu son bras dans la bataille, et, recueilli par l'ennemi, il avait été emmené prisonnier en Allemagne.

Comment se dénouera cette douloureuse aventure?

—— o ——

L'ARMEE SUISSE



En raison de la petitesse relative du territoire suisse, une mobilisation des troupes de la Confédération est pour ainsi dire inutile.

En effet, 100,000 hommes peuvent rejoindre leur poste en vingt-quatre heures; 250,000 en quarante-huit heures et 500,000 en une semaine.

Chaque homme de troupe suisse, de même que chaque officier, garde continuellement son fusil et son équipement militaire à son domicile, ce qui évite encore une perte de temps.

—— o ——

L'OPINION D'UN ESPAGNOL



Un journaliste espagnol, M. A. Palacio-Valdès, qui a visité le front français, résume ainsi ses impressions dans le journal *El Imparcial* de Madrid:

De même que le premier marin du monde est l'Anglais, le meilleur soldat est le Français.

Il ne faut pas s'en étonner. Cent ans à peine le séparent de ceux qui sortirent vainqueurs de toute l'Europe. En cent ans, les traces de l'hérédité ne s'effacent pas. "Où le père a passé, passera bien l'enfant", a dit Musset.

Nous ne parlons pas du courage: tous le possèdent également. Mais il est d'autres qualités d'importance capitale pour le soldat: l'astuce, la gaîté, l'habileté manuelle, l'improvisation. Dans toutes celles-là, depuis le temps de Jules César, la race des Gaulois s'est toujours distinguée.

ILS ACHEVENT LES BLESSES RUSSES

Il y a déjà pas mal de temps les journaux français ont annoncé que l'empereur Guillaume avait passé un ordre secret à l'état-major pour prescrire que, seuls, les soldats ennemis non blessés devaient être faits prisonniers, tous les blessés devant être achevés sur place.

On crut à un malentendu, à une erreur de transmission; mais les récits des officiers russes blessés, évacués à Pétrograd confirment pleinement la nouvelle en question. Les blessés sont achevés, et de la façon la plus barbare.

"J'ai pu m'en rendre compte par moi-même, nous a dit l'officier K... Au cours d'un violent combat sur le front allemand, une balle perdue m'atteignit au pied et le choc me projeta à terre. La blessure était légère, mais je ne pus cependant pas me relever, de sorte que je fus obligé d'attendre le secours des infirmiers. A quelques pas de moi gisaient deux soldats de mon régiment qui se plaignaient doucement. Ils avaient été blessés par des shrapnells. Peu à peu la bataille diminua d'intensité et au loin on aperçut la silhouette des infirmiers. C'est à ce moment que je me rendis compte de ma situation dans toute son horreur.

Les Allemands, en apercevant les infirmiers, dirigèrent sur eux le feu meurtrier de leurs mitrailleuses, ce qui obligea le corps sanitaire à battre en retraite. Et dès qu'un blessé bougeait tant soit peu, immédiatement il était visé par les mitrailleuses. Sous mes yeux furent tués mes deux voisins, les soldats blessés dont l'un avait eu la malheureuse idée de se relever. Des quantités de balles sifflaient à mes oreilles. Comment ai-je pu m'en tirer? Dieu seul le sait."

En voyant les procédés barbares des Allemands nos infirmiers usèrent d'un stratagème.

Comme le sol était encore recouvert de neige ils s'enveloppèrent d'un drap et se mirent à ramper jusqu'aux blessés. Ils parvinrent avec difficulté jusqu'au lieu du dernier combat et prudemment commencèrent à enlever les blessés.

Mais les allemands veillaient. Ils ne distinguèrent plus les infirmiers, mais ils voyaient pourtant que les corps remuaient à terre. et de nouveau les balles sifflèrent. Quelques infirmiers payèrent de leur vie leur courage initiative, mais la plupart d'entre eux furent blessés.

Bref, la Croix-Rouge dut attendre la tombée de la nuit pour porter secours aux soldats blessés, et même alors les Russes furent gênés dans leur travail par le feu des projecteurs allemands. Dès que ceux-ci croyaient voir un rassemblement, aussitôt ils tiraient.

—— o ——

HUMOUR BOCHE



Une agréable anecdote circule en Allemagne. Elle prouve que le kronprinz n'est pas aussi populaire qu'on le dit, et que les Boches ne sont pas aussi bêtes qu'on le croit.

La scène se passe au conseil de révision pour la réforme, à Francfort-sur-le-Mein.

—Monsieur le médecin, dit un premier client, j'ai un bras qui a été cassé et qui est plus court que l'autre.

—Ça n'a aucune importance. S. M. le Kaiser a bien un bras plus long que l'autre et ça ne le gêne pas pour faire la guerre à toute l'Europe. Bon pour le service armé.

Un deuxième assujetti se présente.

—Je suis, dit-il, perclus de rhumatismes.

—Tant mieux. Le maréchal von Hindenburg, lui aussi, est tordu de rhumatismes et il a conquis la Pologne. Il nous faut beaucoup d'hommes comme ça... Bon pour le service armé.

Arrive un pauvre être n'offrant aucune apparence humaine et que traînent deux gendarmes.

—C'est un idiot de naissance, explique un gendarme. Nous l'avons amené tout de même.

—Mais comment donc!... Est-ce que S. A. le kronprinz n'est pas devenu général! Bon pour le service armé.

—— o ——

FANTASIA SANGLANTE



Un jour, un groupe de goumiers (cavaliers arabes)— ils étaient huit — partis en reconnaissance sur la route de S..., apercut dans un petit bois un peloton de trente uhlans que commandait un oberleutnant. Sans se laisser intimider par la supériorité numérique de leurs adversaires, les valeureux spahis algériens s'élancèrent bride abattue contre eux.

Debout sur leurs étriers, faisant tournoyer au-dessus de leurs têtes leurs courtes carabines, déchirant l'air de leurs cris stridents, ils arrivèrent comme un ouragan. On eut dit que, tels des tourbillons de sable, l'ardent simoun les soulevait.

A la vue de ces guerriers magnifiques et dont l'indomptable *furia* ne leur était pas inconnue, les cavaliers boches, pris de terreur, firent demi-tour. Mais les goumiers ne leur laissèrent pas le temps de s'enfuir: ils les sabrèrent tous sans pitié; aucun n'en réchappa, pas même l'oberleutnant, qui n'était autre que le neveu du tristement illustre von Bulow.

—— o ——

LES PROCEDES DES BANDITS



Les barbares allemands viennent d'inventer un nouveau procédé dans le genre de ceux qu'ils ont l'habitude d'employer, et qui est utilisé dans une large mesure par l'artillerie allemande.

Un des fondés de pouvoir de la Croix-Rouge a apporté ces temps derniers , de Pétrograd, un morceau d'une matière inflammable dont sont bourrés les obus allemands: c'est une espèce de mastic de couleur jaune coulé en forme de balles de shrapnells et qui colle et s'enflamme à tout ce qu'il rencontre sur son passage, mettant le feu même au bois vert.

Des obus garnis d'une telle matière ont été lancés sur nos troupes, dans le rayon de Bug; les hommes qui en ont été atteints ont souffert d'épouvantables brûlures, le plus souvent mortelles.

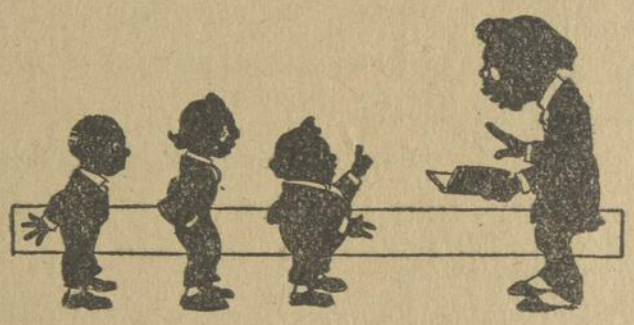
Quand on lit des horreurs pareilles, on se demande comment les boches prétendent être les gens les plus civilisés du monde.

—— o ——

ORGUEIL ET SOTTISE BOCHES

Un inspecteur prussien, entré dans une classe où l'on professait l'Anglais, pria le maître de faire lire du Dickens.

Le professeur, sans sourciller, mit en avant trois jeunes élèves natifs de Londres qui, naturellement, lurent avec le plus grand brio les quelques pages de l'auteur choisi. Or, à peine la lecture était-elle terminée que le Herr Inspector s'exclamait:



—Prononciation affreuse! comment tolérez-vous, Monsieur, qu'on ânone à ce point!...

—Oh! répondit le professeur en riant sous cape, j'oubliais de vous dire: ces trois élèves sont de purs anglais.

—Qu'est-ce que cela peut me faire, rétorqua le Prussien, qu'ils prononcent chez eux leur langue comme ils voudront, mais je n'admets pas qu'ils l'articulent autrement que ne l'enseigne l'Université de Berlin.

—— o ——

LES BELGES SE PAIENT LA TETE DES BOCHES



Les Belges n'ont qu'une consolation: c'est de rire des mésaventures qui arrivent aux Allemands ou des farces qu'ils peuvent leur jouer.

Il y a quelque temps à Gand, des Allemands pavoisèrent pour la prétendue prise du fort de Vaux. Deux jours plus tard, on savait que la nouvelle était fausse et, le lendemain, la ville se couvrait d'affiches disant:

"Quarante mille cochons n'ont pas pu avoir raison d'un veau!"

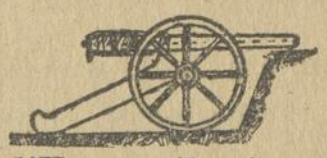
Les Allemands sont tellement habitués à ce que les Belges les désignent sous cette appellation peu flatteuse, que cela leur vaut aussi des bévues.

Une femme de Gand avait écrit à une de ses amies: "Mon cochon est mort. J'ai dû l'enterrer dans mon jardin".

L'autorité allemande ouvrit la lettre et, voyant cela, crut qu'il s'agissait d'un crime. On envahit la maison de la pauvre femme et on déterra le cochon, pour être bien sûr que ce n'était pas un soldat allemand.

—— o ——

LA GRANDE FABRIQUE BOCHE DE CANONS



Lorsqu'en 1848, Alfred Krupp, devint propriétaire de l'usine d'Essen, il n'employait que soixante-dix ouvriers.

Au commencement de la guerre, les usines occupaient 70,000 hommes et 200,000 habitants en dépendaient, 30,000 personnes sont logées dans les différentes colonies Krupp. Le total des salaires, en temps ordinaire, atteint 50,000,000 de dollars par an et la valeur du stock est estimée à $60 millions.

Les usines et la plus grande partie de la ville sont bâties sur des mines de charbon. La ville d'Essen était très petite

avant l'année 1861, époque où A. Krupp fit bâtir des maisons à deux étages pour ses ouvriers.

On construisit tour à tour des restaurants, une librairie, une salle de lecture, un théâtre, des salles de réunions.

Il existe pour les pauvres des fondations nombreuses qui leur permettent de vivre à bon marché, et on a créé des maisons spéciales pour les ouvriers infirmes et âgés, des maisons d'apprentissage pour les jeunes gens, un hôpital modèle.

En somme, la ville où l'on prépara la guerre et la destruction est peut-être celle où se fit le plus grand étalage de philanthropie.

—— o ——

LES OPERATIONS CHIRURGICALES



N a parlé, en différentes circonstances, d'opérations faites sans éther ou sans chloroforme dans les ambulances allemandes. Cela, parce que les médecins en manquaient.

On a dit aussi que l'ennemi s'efforce de substituer l'emploi de l'électricité aux anesthésiants ordinaires.

Rappelons à cet égard que le sommeil électrique, que M. Stéphane Leduc signala le premier à l'attention du monde scientifique, est un état analogue au sommeil chloroformique.

Le sujet couché, reste sans mouvement volontaire, insensible aux excitations même les plus douloureuses. Il est maintenu dans cet état pendant toute la durée du courant électrique.

Dès que celui-ci cesse, il y a réveil instantané, sans la moindre douleur.

UN PETIT FAIT QUI EN DIT LONG



On a remarqué un petit fait qui n'est pas sans éloquence, au sujet de l'état d'esprit de Guillaume II et de son entourage.

Au commencement des hostilités, les annonces mortuaires consacrées aux victimes de la guerre portaient cette phrase consacrée : "Tombé pour l'empereur et pour la Patrie."

Or, depuis quelque temps, on se borne tout simplement à écrire ces mots: "Tombé pour la Patrie".

Pourquoi le kaiser s'est-il prudemment effacé il n'est pas besoin d'être grand psychologue pour le deviner, quand on pense que la guerre a déjà coûté à la terre allemande plusieurs millions de ses fils. On comprend que le souverain qui portera dans l'histoire la responsabilité de cette monstrueuse hécatombe ne tienne plus à en revendiquer le poids trop lourd.

Les soldats allemands qui se font tuer sur les deux fronts ne tombent plus que pour un décevant mirage qui ne leur donnera pas la victoire. Et cela en dit long sur l'état moral actuel des maîtres de l'Allemagne.

—— o ——

La mouche à lanterne de Surinam, dans l'Amérique du Sud, a deux paires d'yeux qui lui permettent de voir dans toutes les directions. La vue de ces mouches à lanterne rappelle la vue de nos mouches à feu, mais l'éclat de leur lumière est bien plus vif.

Conservez cette liste de Livres et Romans de Choix

OU L'ON PEUT PUISER AU HASARD SANS RISQUER DE METTRE LA MAIN SUR UNE OEUVRE FADE OU MALSAINE. DEMANDEZ-NOUS LES LIVRES QUE VOUS DESIREZ ET NOUS VOUS LES PROCURERONS.

Titres	Prix, 44c franco	Auteurs
Le crâne de mon oncle		*Paul Combes*
La légende de Moïna		*Pierre Mael*
La lande aux loups		*Pierre Mael*
Damaris l'Athénienne		*H. Guertin*
L'Ile envahie		*Georges de Lys*
Heureux avril		*Georges Beaume*
La destinée		*Marguerite Levray*
Cremor aux mains rouges		*Henri de Brisay*
Cadette de Gascogne		*Champol*
L'Idylle dans la ville rouge		*Jean Drault*
Anne-Marie la Providence		*Daniel Laumônier*
Le ballon fantôme		*Jacques des Gachous*
La dette et l'otâge		*J. Edhor*
La prisonnière de la Sierra		*P. Luguet*
Contes Arabes		*Galland*
Le secret de l'Indien		*Léon Berthaut*
Contes du pays basque		*Antonio de Trueba*
L'anneau fatal		*Charles Foley*
Les audiences joyeuses		*Jean Drault*

Titres	Prix, 44c franco	Auteurs
Aux vieux pays		*Pierre Gourdon*
Les aventures de Télémaque		*Fénélon*
Le bonheur de Simone		*Georges Beaume*
La caravane de la mort		*Karl May*
Ceux qui espèrent		*Jules Imbert*
Chasseurs d'épave		*Georges Price*
Le château de la vieillesse		*Guy Chantepleure*
La citoyenne Bonaparte		*Imbert de St-Amand*
Collier d'or		*Daniel Laumonier*
Le compagnon du Dauphin		*Simon Boubée*
Les compagnons de l'alliance		*Jean Guétary*
Les conquérants de l'air		*Georges de Lys*
Les contes de l'épée		*Henri de Brisay*
La cour de Louis XIV		*Imbert de St Amand*
La cour de Louis XV		*Imbert de St Amand*
La défense de Paris		*Jules Mazé*
La demoiselle blanche		*Charles Foley*
Les derniers coups de feu		*Jules Foley*
Les deux Antoinette		*Ernest Daudet*

— *AUSSI* —

Le membre, roman de moeurs politiques, Graindesel, 55c franco
Ce que disait la flamme, Hector Bernier..... 80c franco
Chroniques, joli volume, Léon Lorrain ..... 28c franco
Les épis, Pamphile Lemay ..... 81c franco
La famille et le mariage chrétien, Mgr Pascal ..... 57c franco
Les langues et les nationalités au Canada. Un Sauvage 29c franco

LANGEVIN & L'ARCHEVÊQUE

Libraires-Imprimeurs

Tel. Main 1948 **8 et 10 rue St-Jacques, Montréal.**

L'HUMOUR CHEZ LES POILUS



Le 120 court (revue d'un jeune bataillon de chasseurs).— Nous trouvons dans ce journal du front un "prøgramme du théâtre des hostilités" qui lénote chez ses auteurs une verve aussi endiablée que leur courage:

Programme: Ouverture de Van Treboche; *la Mitrailleuse*, vaudeville; *les Tranchées* (reprise). Tableau final; *l'Assaut*, avec *Sidi Brahim*, chantée par toute la troupe.

On trouve des cartes au service géographique. La censure interdit de faire connaître à quelle heure les coups seront frappés.

Marmit's City: Attractions variées de jour et de nuit; villages sioux; chasse aux hyènes; tir; présentation des chevaux de frise; travaux sur fil de fer; balles à grand orchestre (les masques sont admis), fusées et projections lumineuses. Service spécial d'aut'obus.

La direction nous charge de remercier les grands quotidiens qui publient chaque jour, en première page, le compte-rendu de la représentation de la veille.

Après le spectacle: Souper au singe.

—— o ——

LA BONNE NOUVELLE

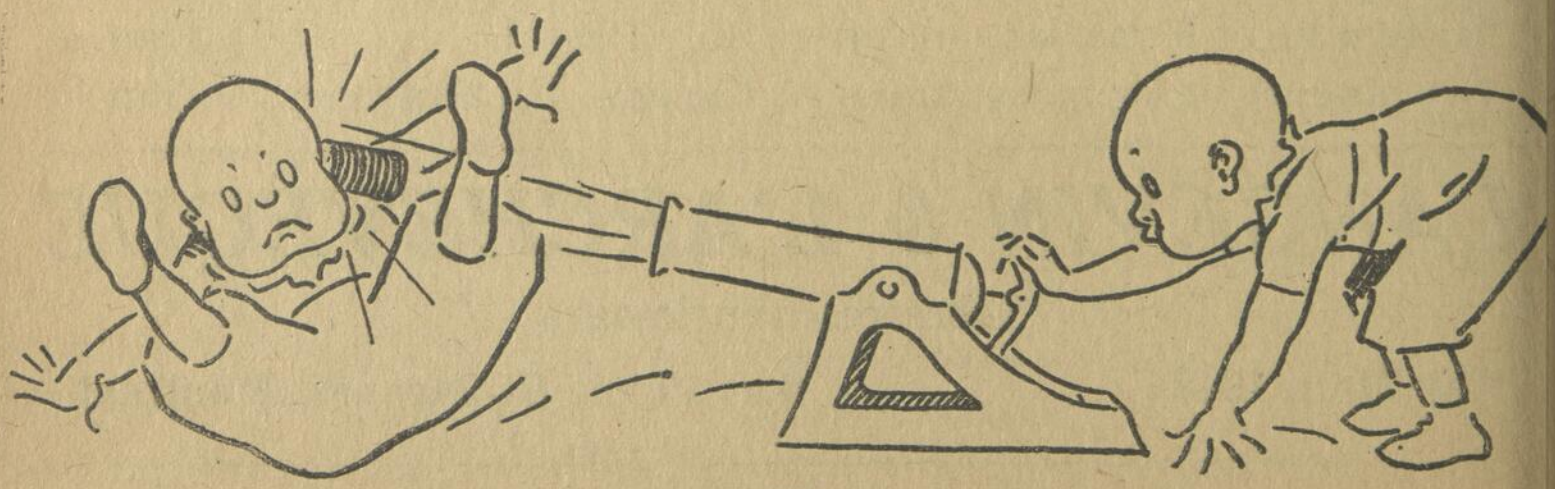
Un soldat qui combat en Argonne a reçu une bonne nouvelle que lui adresse un notaire de son village.

Ce brave, qui est petit fermier de son état, hérite de 200,000 francs (40,000 dollars) que lui légua, en mourant, un vieux militaire installé dans la bourgade depuis plus de vingt ans.

"Etant sans famille, écrivit l'ancien dans son testament, je fais mon hérier le petit Paul V..., fermier en ce pays. Je lui suis reconnaissant, en effet d'avoir eu la patience, depuis bien des années, d'écouter sans sourciller et en ayant l'air de s'y intéresser, le récit que je lui fis toujours de la bataille où j'eus le bras emporté en 1870. Je prie Dieu pour qu'il lui conserve la vie en cette guerre, et je lui demande seulement, quand il sera revenu au village de venir sur ma tombe à son tour me raconter ses glorieux combats."

—— o ——

Des experts qui ont recherché la cause du dépérissement des arbres qui ornent les rues des grandes villes prétendent que la cause principale qui tue les arbres, ce sont les gaz d'égoûts. Ces gaz attaquent les racines et alors l'arbre périt rapidement.





Chapellerie Moderne



CHAPEAUX en FEUTRE
DUR ET MOU

LES COULEURS LES PLUS NOUVELLES

DERNIERES NOUVEAUTES POUR L'AUTOMNE. TOUTES LES FORMES ET TOUTES LES NUANCES.



GRANDE VARIETE DE CASQUETTES POUR BUREAU, VOYAGE ET LA CAMPAGNE

NE MANQUEZ PAS DE VENIR VOIR NOTRE ASSORTIMENT

— de —

Panamas et Chapeaux de Paille



ARMAND DOIN

76 RUE NOTRE-DAME EST
MONTREAL

(Vis-à-vis le Palais de Justice)



Lord Kitchener of Khartoum

Les voix de l'Océan bercèrent son enfance,
Sur les rochers d'Erick, en lutte avec le flot.
Issu du sang des preux, il en eut l'endurance;
L'honneur fut son drapeau, la bataille son lot.

Sous sa première armure il combat pour la France
Dont la brise des mers lui porte le sanglot.
De son lourd destrier, harnaché d'espérance,
Le Nil, l'Inde, le Cap entendent le galop.

Quand la libre Angleterre eut besoin d'une armée
Pour défendre le faible et restaurer le Droit,
Le vieux chef, se dressant sur son haut palefroi:
"Il le faut! Levez-vous! fils de la terre aimée!

"Déjà les Francs sont prêts, brandissant la framée!"
Les barbares, alors, tressaillirent d'effroi...
Le tocsin s'envola des cloches du beffroi...
Et le glaive couvrit la justice alarmée!

Vers l'empire des tzars l'appelle le Devoir...
Il part! le regard clair, impatient de voir,
Surgissant des glaciers, la radieuse aurore..

L'univers contempla, spectacle triomphant,
Réunis sous les plis du drapeau tricolore,
La baleine portant secours à l'éléphant!

Le Destin réservait d'illustres funérailles
Au sirdar épargné par le feu des batailles...
Aux flancs d'un cuirassé fut forgé son cercueil!

L'Océan, déchaînant sa clameur grandiose,
Couvrit de son manteau royal, vivant linceul,
Kitchener of Khartoum, dans une apothéose!

LÉON ETEVENON.

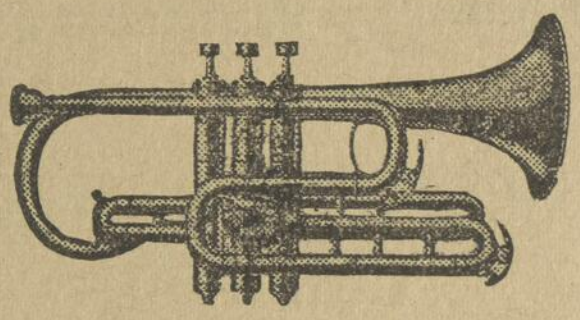
Maison Fondée en 1852.

Chs. Lavallée

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR

D'INSTRUMENTS de MUSIQUE et MUSIQUE en FEUILLE



REPARATIONS DE TOUTES SORTES

Agent pour: Besson & Cie, de Londres, Ang., Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon, France, J. W. York & Sons, de Grand Rapids, Mich.

35 Boulevard St-Laurent, - Montreal

TEL. BELL MAIN 554

GANTERIE ROYALE

NEW YORK LONDON PARIS

N'oubliez pas Mesdames

QUE LA

Ganterie Royale

EST LE MAGASIN PAR EXCELLENCE POUR VOS

Gants, Bas, Corsets, Etc.

483, Ste-Catherine Est

Tel: Est 3341

"ALLIGATOR"



est une marque de supériorité, et lorsqu'elle se trouve sur des

VALISES, SACS DE VOYAGE, SACOCHES, HARNAIS, ETC.

soyez certain qu'on vous offre ce qu'il y a de mieux sur le marché

Lamontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

338 Rue Notre Dame Ouest, Montreal, Can.

(Près de la rue McGill)

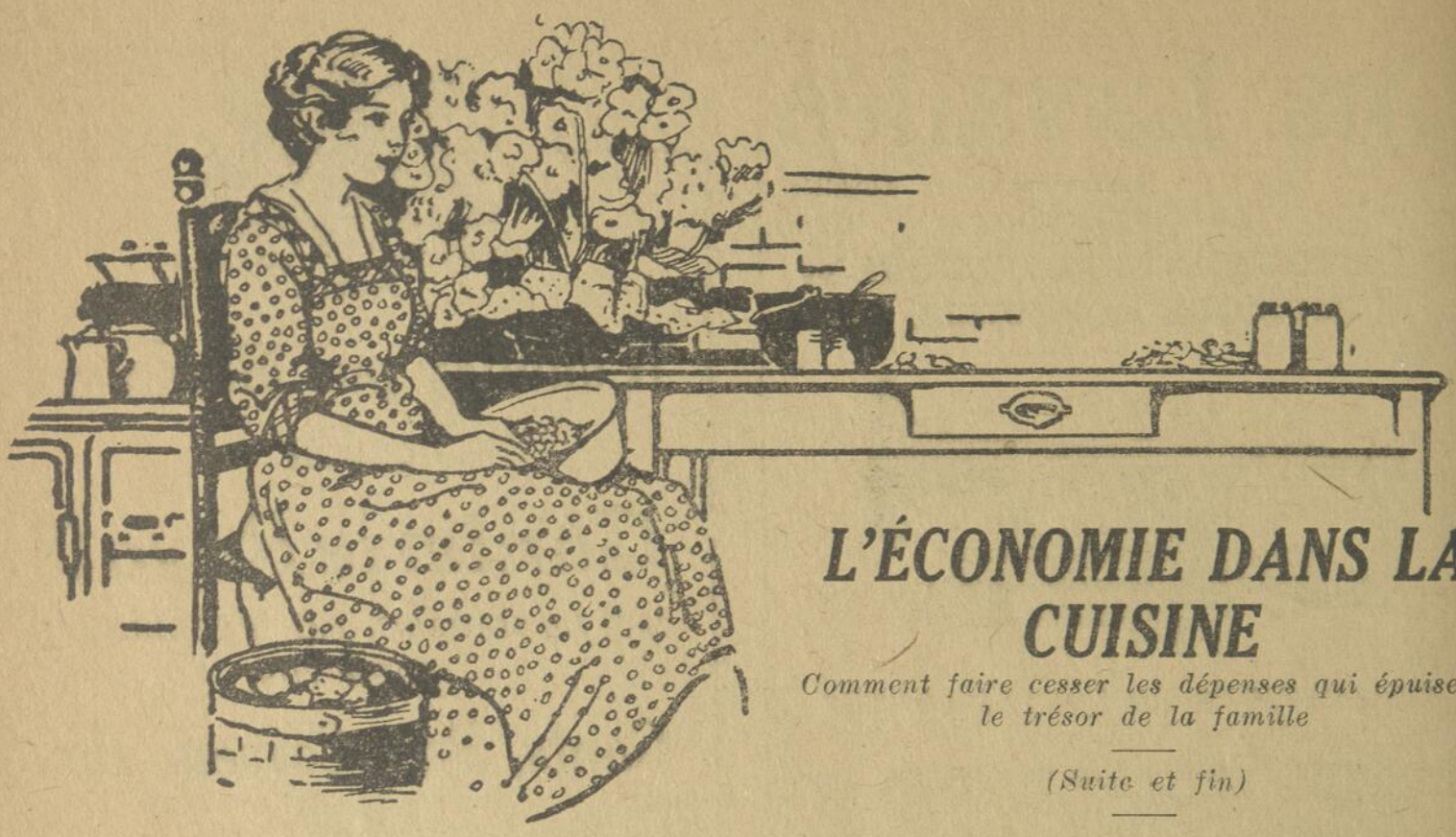
SUCCURSALES:

L'ALLIGATOR

413 ouest, rue Ste-Catherine

BAZAR DU VOYAGE

452 est, Ste-Catherine



L'ÉCONOMIE DANS LA CUISINE

Comment faire cesser les dépenses qui épuisent le trésor de la famille

(Suite et fin)

L'usage du lait sûr est moins général aujourd'hui qu'autrefois, mais cependant lorsqu'une ménagère jette une bouteille de lait caillé ou de lait de beurre sûr, elle a tout de même détruit une bonne provision de table. C'est absolument impossible de faire des gaufres aussi tendres et aussi exquises avec du lait doux, et des crêpes et du pain de blé comme nos grand'mères en faisaient avec du lait sûr et du soda. Je ne sais pas comment l'utiliser," c'est ce que la plupart des ménagères d'aujourd'hui disent. Une cuillerée à thé comble de soda pour une chopine de lait, c'est la quantité ordinaire, mais lorsqu'il mousse, si son goût n'est pas parfaitement doux, ajoutez un peu plus de soda et employez le lait immédiatement.

Rien de ce qui est fait avec du lait sûr et du soda ne doit être brassé plus longtemps que l'absolue nécessité ,parce que ceci ôte de la légèreté à la pâte. Très peu de ménagères savent qu'elles peuvent faire du délicieux lait de beurre dans leurs propres cuisines. Pour une pinte de lait sûr et épais, ajoutez une chopine ou moins de crême sûre et épaisse ; fouettez bien avec une cuillère pour battre les oeufs, mettez refroidir dans la glacière et le produit est presque parfait.

Si l'on désire pratiquer l'économie en tout temps dans la cuisine, il faut donc être très soigneux dans tout ce que l'on achète. Dans tous les marchés quelques marchandises sont meilleures, quelques fruits et légumes sont plus gros, plus frais et plus beaux que d'autres et la ménagère qui n'a pas perdu la gracieuse habitude d'apporter un panier au marché choisit alors ce qu'il y a de meilleur. Quelquefois il y a une soudaine hausse dans le prix et celui qui est sur les lieux peut alors substituer un article meilleur marché. Une vue de la marchandise, suggère plusieurs sortes et plusieurs combinaisons de nourriture dont on n'avait pas pensé auparavant, et en même temps les produits qui sont fanés peuvent être achetés à un prix d'occasion.

Il faut toujours voir le poisson et les volailles avant de les acheter, il en est de même pour toutes sortes de viande —

Meadow Sweet

VENDU { EN PAQUETS / EN POTS





LE PAQUET DE 10¢

CHEESE



Hum...! c'est délicieux

Voilà l'opinion de tous ceux qui ont goûté notre

" PEA - NUT BUTTER "

ce mets relativement nouveau sur le marché canadien, a déjà conquis la faveur des gourmets.

Commandez-en un verre aujourd'hui.

En vente chez tous les épiciers en verres de 4, 6, 8 onces et à la livre.

MEADOW SWEET CHEESE CO., MONTREAL.

le veau peut être trop jeune et l'agneau trop vieux. La ménagère est toujours certaine que les morceaux de boeuf à bon marché peuvent être rendus tout aussi savoureux que les plus dispendieux, mais ceci dépend de la qualité du boeuf, de la couleur du maigre et du gras, et plusieurs autres choses encore qu'elle doit voir elle-même. C'est également vrai que l'on peut épargner de l'argent en surveillant la balance où est pesée notre marchandise.

On peut encore épargner beaucoup en étudiant la valeur de la nourriture et en diminuant la demande de la famille pour de la viande et des aliments plus dispendieux ,en leur donnant des soupes nourrissantes faites de fèves, de pois, de patates, de blé-d'Inde, quantité de légumes apprêtés avec goût pour le dîner, et des céréales bien cuites et différentes sortes de bon pain pour le déjeuner.

On peut encore épargner beaucoup en prenant plus de soin pour les accessoires de la cuisine — les plats, les ustensiles pour cuire, la vaisselle, les linges à vaisselle, les fers à repasser, les balais et les vadrouilles. Avec beaucoup d'attention. leur période de service peut être grandement prolongée.

Remplir les plats à cuire, aussitôt après s'en être servi, avec une forte solution d'eau de savon chaude à laquelle un peu de soda ou une bonne poudre à nettoyer aura été ajoutée, ceci fera augmenter leur durée parce qu'il n'y aura pas de nécessité de les frotter. La durée d'un linge à vaisselle est prolongée, s'il est soigneusement lavé et étendu à l'air après chaque journée d'usage. Ce n'est pas nécessaire de le repasser. La saleté qui est si souvent laissée dans les linges à vaisselle pourrit la toile. Les petits sacs en flanelle ordinaire ou en flanelle "Canton" glissés sur les fers à repasser, après s'en être servi, empêcheront toute aspérité possible résultant de la rouille qui non seulement détériore la surface des fers, mais même gâte les vêtements. Faire tenir les balais sur le manche et non sur la brosse, laver les vadrouilles promptement après leur usage, tout cela empêche de renouveller trop souvent ces accessoires.

Les femmes doivent considérer que l'économie domestique est une affaire aussi importante que de conduire une manufacture, d'être à la tête d'un magasin ou d'administrer une compagnie de chemin de fer, et doivent étudier l'efficacité du travail, surveiller les comptes du débit et du crédit, améliorer leur "établissement" et se rendre dignes de leur tâche.

—o—

UNE ILE MAGNETIQUE

Dans la mer Baltique, près du Danemark, il existe une île qui appartient à ce dernier pays. Cette île est celle que l'on appelle "Bornholm", elle est complètement magnétique et très redoutée des navigateurs, car lorsqu'on passe auprès d'elle, les boussoles ne peuvent plus servir à rien.

L'influence magnétique de l'île se fait sentir à plusieurs milles au large et dès que les marins sont en vue des côtes ils ne s'occupent plus de la boussole, ils dirigent leurs bateaux en se guidant sur les phares très nombreux qui existent sur ses côtes.

—— o ——

Il y a en France environ 5000 milles carrés d'eau douce qui forme de petits étangs ou lacs artificiels isolés dans lesquels on pêche annuellement pour plus de $800,000 de poissons élevés spécialement à cet effet.



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos *"Verres Toric"*, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal. **LE SPECIALISTE BEAUMIER**

A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144, RUE SAINTE-CATHERINE EST, Coin Av. Hôtel-de-Ville **MONTREAL.**

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : *Yeux artificiels.* N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

ON MAIGRIT rapidement sans regime

et

SURTOUT SANS DANGER

avec les

Tablettes Le Roy



En vente dans toutes les Pharmacies.

LE TRAITEMENT $3

Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé *GRATIS* contre 4 cents pour frais postaux par

M. JULES LeROY, FABRICANT,
Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.

Si vous ne pouvez vous procurer les *Tablettes LeRoy* chez votre pharmacien, écrivez au fabricant.

Vos Sourcils et vos Cils sont-ils aussi charmeurs que les miens?



LE CILOGENE épaissit, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. *Absolument inoffensif.* Envoyé par la malle sur réception du prix (3 grandeurs) 25c, 50c et $1.00.

M. JULES LeROY, FABRICANT,
Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.

Mesdames Ne souffrez plus !

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? Pourquoi courir des risques, passer une vie chancelante et misérable, vous priver de presque la totalité des plaisirs de l'existence quand la guérison est assurée avec

FEMINALINE

(Recommandé par les Médecins)



C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement **combattu le Beau Mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.**

Avec ce merveilleux spécifique, **plus de constipation, palpitations, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, Retards, Pertes, etc.**

Ne laissez pas vos malaises s'aggraver. Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche. Procurez-vous **FEMINALINE** chez le fabricant ou le distributeur de ce produit bienfaisant. Le traitement de **30 jours** ne vous coûtera **qu'un dollar.** Sur réception de votre adresse accompagnée de **10c** pour frais, vous pouvez en recevoir suffisamment pour vous convaincre de son efficacité.

Ecrivez confidentiellement aujourd'hui même à **M. JULES LeROY, FABRICANT, Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.**

Distributeur des Produits Jules LeRoy, Pharmacie Delisle, 3964c *Notre-Dame Est, Montréal, Qué*
Téléphone Lasalle 1186.

L'ECREVISSE

L'écrevisse est un animal très intéressant— comme tous les animaux du reste, y compris même l'homme—mais il est plus original, plus amusant et meilleur que la plupart des hommes.

D'abord il a une structure très bizarre, que nos ancêtres imitaient dans les costumes complets qu'ils se faisaient faire par les serruriers, pour devenir aussi braves et aussi invulnérables que le bouillant Achille.

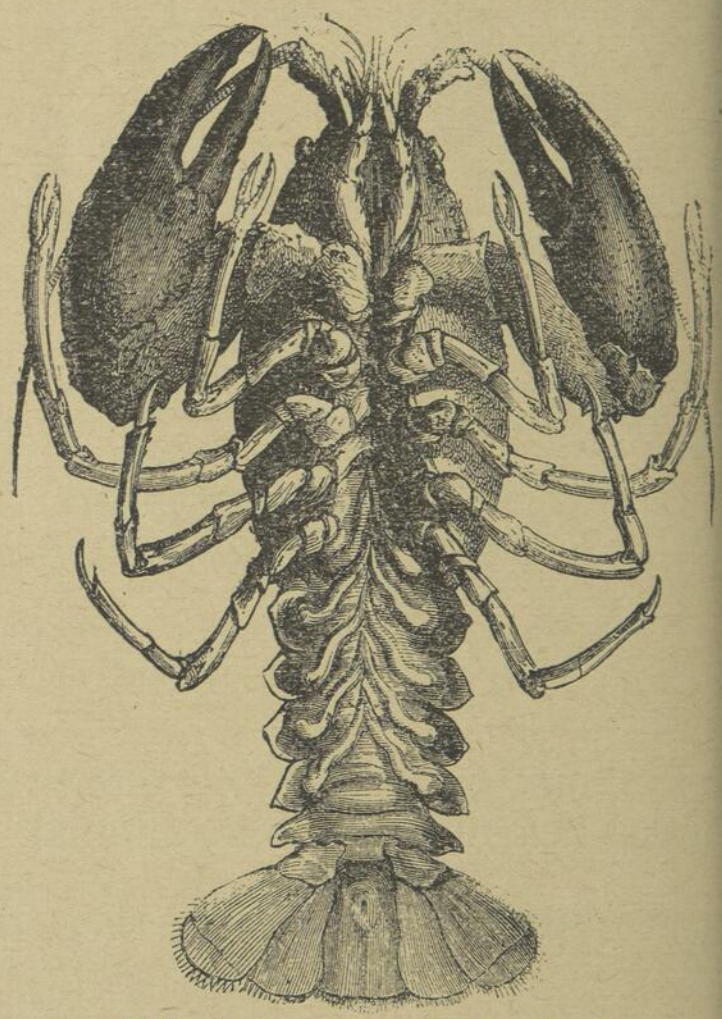
Ensuite il a la propriété de rougir comme une jeune fille, mais dans des circonstances très désagréables pour lui.

Enfin il a donné lieu à une certaine quantité de dictons qui sont devenus des proverbes et à une légende qui a failli devenir de l'histoire.

D'après cette légende, il paraîtrait que sans l'arrivée à temps opportun de Cuvier au sein de la commission d'académiciens qui travaillait au dictionnaire, la définition officielle de l'écrevisse serait : petit poisson rouge qui marche à reculons.

Mais l'illustre naturaliste qui entrait en séance comme un de ses collègues relisait cette définition, crut de son devoir de dire: "Mes chers confrères l'écrevisse n'est pas un poisson, elle n'est point rouge et elle ne marche nullement à reculons. Sauf ces légères rectifications votre définition est parfaite."

On rectifia et ce n'est en réalité que depuis cette époque que l'écrevisse n'est plus accusée de marcher à reculons, malgré la réputation qu'elle en avait de temps immémorial, puisque Cicéron qui ne dédaigna jamais les délassements de l'esprit ni même le calembour qui en est la fiente, à ce qu'a prétendu Victor Hugo—terminait un jour une lettre à un de ses amis par ces mots moins banals que nos éternelles "salutations empressées: *legendo metulas imitabere cancros*", c'est-à-dire; lis *metulas* à l'envers, en imitant la marche des écrevisses, ce qui donne *salutem.*



Mâle de 8 ans grandeur naturelle

Malgré les décisions des naturalistes, malgré l'évidence, il sera bien difficile à l'écrevisse de se réhabiliter complètement de cette accusation première, d'autant que son nom est employé adjectivement



HABITS D'AUTOMNE
POUR DAMES
NETTOYÉS A SEC

Les vêtements d'automne en étoffes de nuances légères, serge, soie, popeline, etc., se tachent facilement.

Ils sont aussi facilement nettoyés et remis dans leur beauté de neuf par notre procédé.

Nous ne faisons pas que de les nettoyer à fond mais nous les pressons également de façon parfaite. Nous vous les renvoyons sans rides ni faux plis et avec une coupe qui leur donne l'apparence du neuf.

Notre tarif est faible et notre service rapide.

Essayez-nous.

DÉCHAUX FRÈRES

Experts Nettoyeurs Francais

TEL. BELL EST 51, 52 ET 301

Succursales :

197 Ste-Catherine Est 710 Ste-Catherine Est

ATELIER: 661 *RUE MONTCALM.*

avec permission de l'académie, pour exprimer "qui marche à reculons".

Il est bien plus aisé d'expliquer comment s'est accréditée cette erreur ; cela vient d'observations incomplètes car il n'y a pas de fumée sans feu.

L'écrevisse ne marche pas à reculons, cela est rigoureusement exact, mais elle nage à reculons, se servant de sa queue comme d'un appareil de propulsion qu'elle ne pourrait pas utiliser autrement, puisqu'en la refermant brusquement sous elle et en la rouvrant ensuite, cette queue fait l'office d'une rame puissante, qui imprime au corps un mouvement d'avant en arrière.

Dans cette circonstance seulement l'écrevisse mérite sa réputation proverbiale, mais cette circonstance est une exception, car elle ne nage que quand elle fuit, et sans être absolument brave, elle ne fuit que lorsqu'elle constate un danger.

L'écrevisse appartient à la classe des crustacés, animaux qui ont cela de particulier que leur charpente, leur squelette, est extérieure au lieu d'être intérieure comme chez la plupart des autres animaux, et ne se compose ni d'os, ni d'arêtes, mais d'une enveloppe calcaire, dont ils peuvent changer comme de chemise, quoique moins souvent qu'on ne le fait ordinairement dans l'espèce humaine.
dans les petits ruisseaux, et dont les

C'est même à cette carapace, admirablement articulée pour répondre à tous les besoins de leur vie, qu'ils doivent leur nom de famille; car crustacé vient du latin *crusta* qui signifie croûte.

Bien que l'on range quelquefois, sous le nom d'écrevisses de mer, les homards et les langoustes dans la famille des écrevisses, nous ne voulons nous occuper ici que des écrevisses vivant dans les rivières et dans les petits ruisseaux et dont les moeurs ne sont bien connues que depuis les patientes observations de M. Chautran.

Il existe, au Canada, où elles abondent dans toutes les rivières, plusieurs espèces d'écrevisses: la commune qui est d'un brun verdâtre; l'écrevisse à pattes rouges, qui passe pour la plus délicate, et l'écrevisse à pattes bleues, c'est la plus recherchée et la meilleure, c'est celle qui, en France a une si grande réputation dans les restaurants à la mode, où elle est connue sous le nom d'écrevisse de la Meuse.

Mais, sauf la dimension qui dépend surtout de l'âge des sujets, toutes ces variétés se ressemblent de structure et de moeurs.

Les naturalistes disent qu'il est très facile de distinguer une écrevisse mâle d'avec une femelle. Oui, si on les examine à loisir, non, si on les voit dans l'eau ou même simplement marcher, toujours un peu de côté, comme ce tragédien célèbre qui, ayant un profil superbe, se présentait toujours de côté, jamais de face.

Au premier aspect, les sujets des deux sexes se ressemblent, et si on devait les distinguer par la barbe, comme dans l'espèce humaine, il faudrait renverser notre fameux vers:

Du côté de la barbe est la toute puissance.

Car, c'est précisément la femelle qui porte la barbe; le mâle en a bien aussi un peu, mais beaucoup moins et seulement à l'extrémité de la queue comme on le voit sur la figure ci-contre.

La queue de la femelle est d'ailleurs plus large, plus profonde que celle du mâle et c'est tout naturel, puisque c'est là qu'elle portera ses oeufs et ses petits.

En revanche le mâle a la partie anté-

GRATIS POUR LES HERNIEUX

5,000 MALADES PEUVENT FAIRE UN ESSAI GRATUIT DU PLAPAO

IL N'Y A PLUS BESOIN DE PORTER TOUTE LA VIE UN BANDAGE INUTILE

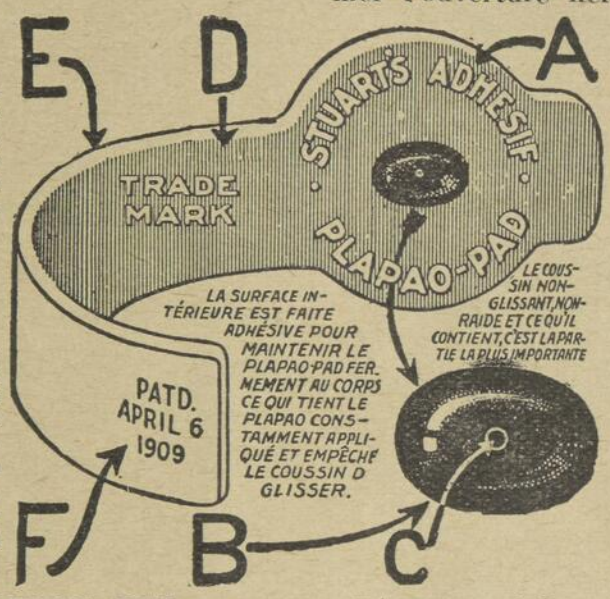
Cette **offre généreuse** est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant **"nuit et jour"** qui **rétablit** et **fortifie** des muscles relâchés et ensuite **supprime tout-à-fait les bandages douloureux** et la **nécessité de dangereuses opérations.**

RIEN A PAYER

Pour 5,000 malades qui écrivent—Mr. Stuart enverra une quantité suffisante de **Plapao pour frais** pour vous permettre de faire **l'essai.** Vous ne **payez** rien pour cet essai de **Plapao maintenant ou dans l'avenir.**

CESSEZ DE PORTER UN BANDAGE

Oui, **cessez,** vous savez par votre **propre expérience** que c'est seulement un **pis-aller,** un **faux soutien** contre un mur tombant et que cela **affaiblit votre santé** parce que cela **retarde la circulation** du sang. **Pourquoi** donc **continuer** de le porter? Voici un **meilleur procédé** dont vous pouvez vous assurer sans frais.



EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le premier et **plus important** objet du **PLAPAO-PAD** est de conserver **toujours appliqué** aux muscles relâchés le remède appelé **Plapao** qui est de nature **contractive,** et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est **d'augmenter** la circulation du sang afin de **revivifier** les muscles et les **ramener** à leur **force** et leur **élasticité normales.** Alors, mais **seulement alors** vous pouvez **attendre** la disparition de la hernie.

Deuxièmement: Adhérant de lui-même **dans le but d'empêcher le tampon de glisser,** c'est une **aide importante** pour maintenir la hernie qui **ne peut** être retenue par un bandage.

Des centaines de gens, **vieux et jeunes,** ont **affirmé sous serment** devant un **officier qualifié** que le **PLAPAO-PAD** a guéri leurs hernies—certains cas étant des plus **graves** ou des plus **anciens.**

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement Plapao-Pad est le temps relativement **court** pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est **continuelle**—nuit et jour pendant les 24 heures **entières.**

Il n'y a **pas** d'inconvénient, **pas** de gêne, **pas** de douleur. Cependant, **minute** par **minute**—pendant votre **travail quotidien**—même pendant **votre sommeil**—le merveilleux remède **infuse** invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle **force** dans vos muscles et les met en état de **maintenir les intestins** en place sans le support **artificiel** d'un bandage ou de tout autre procédé.

Le PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante.

Le **PLAPAO-PAD** est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une **extrémité élargie** du **PLAPAO-PAD** qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se **déplacer plus loin.**

"B" est un tampon convenablement fait pour **Fermer l'ouverture herniaire** et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé un merveilleux remère **absorbant-astringent.** Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et **s'échappe** à travers la petite **ouverture** marquée "C" et est absorbé par **les pores** de la peau pour **fortifier** les muscles affaiblis et effectuer la **fermeture de la hernie.**

"F", est l'extrémité du **PLAPAO-PAD** qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui donne la **solidité** et le support nécessaires au **PLAPAO-PAD.**

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie.

Quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force—

Quand les dangereuses et douloureuses saillies auront disparu—

Quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour—

Quand vous aurez retrouvé votre vigueur, votre vitalité, votre énergie et votre force—

Quand vous paraîtrez et vous sentirez mieux en toutes circonstances et que vos amis remarqueront votre amélioration—

Alors vous **connaîtrez** que votre hernie est guérie—et vous me remercierez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter **MAINTENANT** ce merveilleux remède gratuit. Et **" GRATUIT "** signifie **GRATUIT**—ce n'est pas un envoi C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Faites un essai **personnel** de sa **valeur. N'envoyez pas d'argent** parce que l'essai gratuit du Plapao ne vous coûte **rien,** bien qu'il puisse vous **apporter** un **renouveau** de **santé** plus précieux que **beaucoup d'or fin. Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui** et vous serez **heureux** pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon **aujourd'hui** et par **retour de la malle,** vous recevrez l'**essai gratuit** du **Plapao** avec un livre de M. Stuart de 48 pages sur la hernie contenant toute informatin au sujet de la méthode qui a eu un **diplôme avec Médaille d'or à Rome** et **un diplôme avec Grand Prix à Paris.** Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

5000 lecteurs peuvent obtenir le traitement **gratuit.** Les réponses seront **certainement** considérables. Pour éviter un désappointement écrivez **MAINTENANT.**

Envoyez ce coupon aujourd'hui à
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
Block 2140, St. Louis, M., U. S. A.

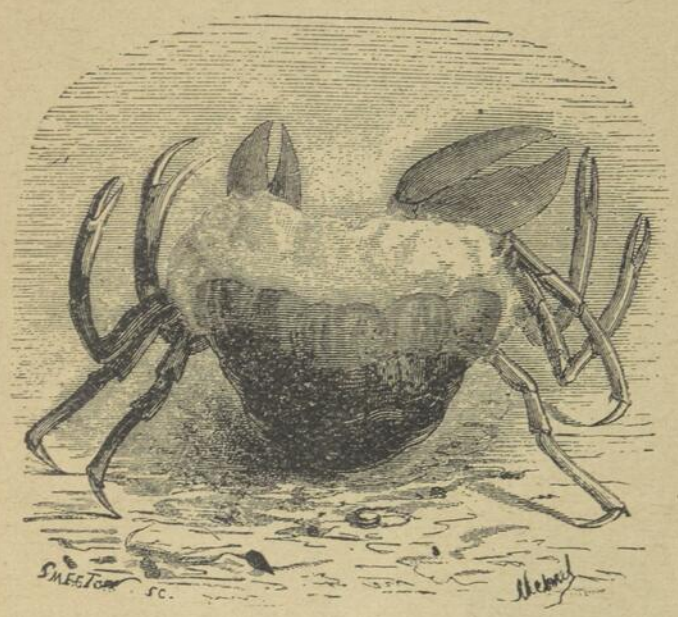
Pour un essai gratuit de **Plapao** et le livre de Mr. Stuart pour la hernie.

Nom ....

Adresse ....

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de **Plapao.**

rieure du corps plus forte et les pinces qui terminent ses bras, plus développées et plus massives.



Femelle formant la chambre.

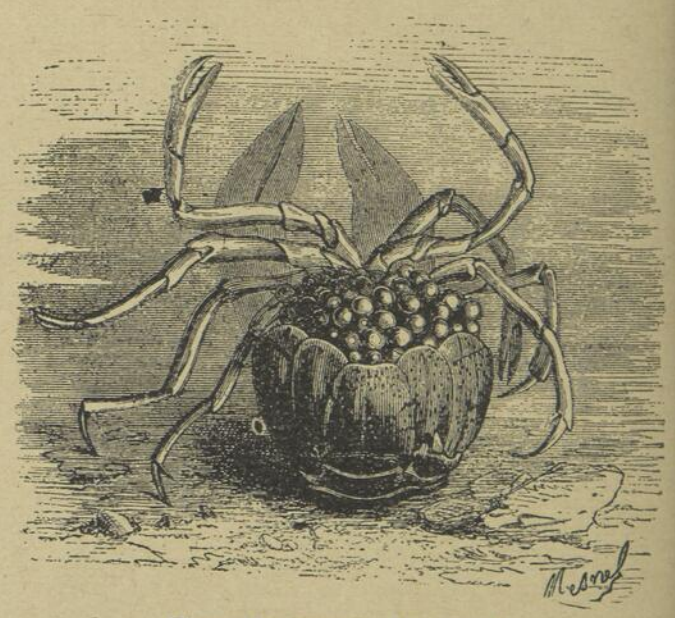
Dans l'un et l'autre sexe, ces bras sont dentelés et articulés en cinq parties de plus en plus minces selon qu'elles sont plus rapprochées du corps, les autres membres sont également les mêmes pour le mâle et pour la femelle, ils se composent de quatre paires de jambes, dont les deux premières sont fourchues du bout et de quatre paires de fausses pattes, plus longues peut-être chez le mâle que chez la femelle.

Quant à la tête, elle est absolument la même dans tous les sujets, se terminant par une corne assez large, courte et pointue sous laquelle sont les yeux et d'où partent quatre antennes, dont deux très longues et très flexibles servent à l'animal à sonder devant lui le terrain que la disposition de ses yeux ne lui permet pas de voir de face.

L'écrevisse se reproduit d'une façon moins considérable que les poissons, mais très probablement par les mêmes procédés quand à la fécondation du moins, car la femelle ne répand pas de frai, elle pond des oeufs qu'elle garde sous sa queue pour les couver.

Vers le mois de décembre, quelquefois en janvier, alors qu'elle se retire dans les eaux profondes, l'écrevisse se prépare à pondre; cet état est indiqué chez elle par l'apparition de trois taches blanchâtres, une sur la poitrine entre la première et la deuxième paires de pattes et les deux autres sur chacune des lamelles extrêmes de sa queue.

Afin de ne pas perdre ses oeufs, elle commence par produire la colle qui les fixera sous sa queue; pour cela elle se choisit une place abritée dans le fond du cours d'eau qu'elle habite et prend une position qu'on appelle "former la chambre" c'est-à-dire qu'elle se met sur le dos et ramène sa queue vers ses pattes, de façon à former une sorte de récipient aussi grand que possible, dans lequel elle sécrète abondamment une liqueur visqueuse qui va servir à coller après les fausses pattes et



Femelle après la ponte.

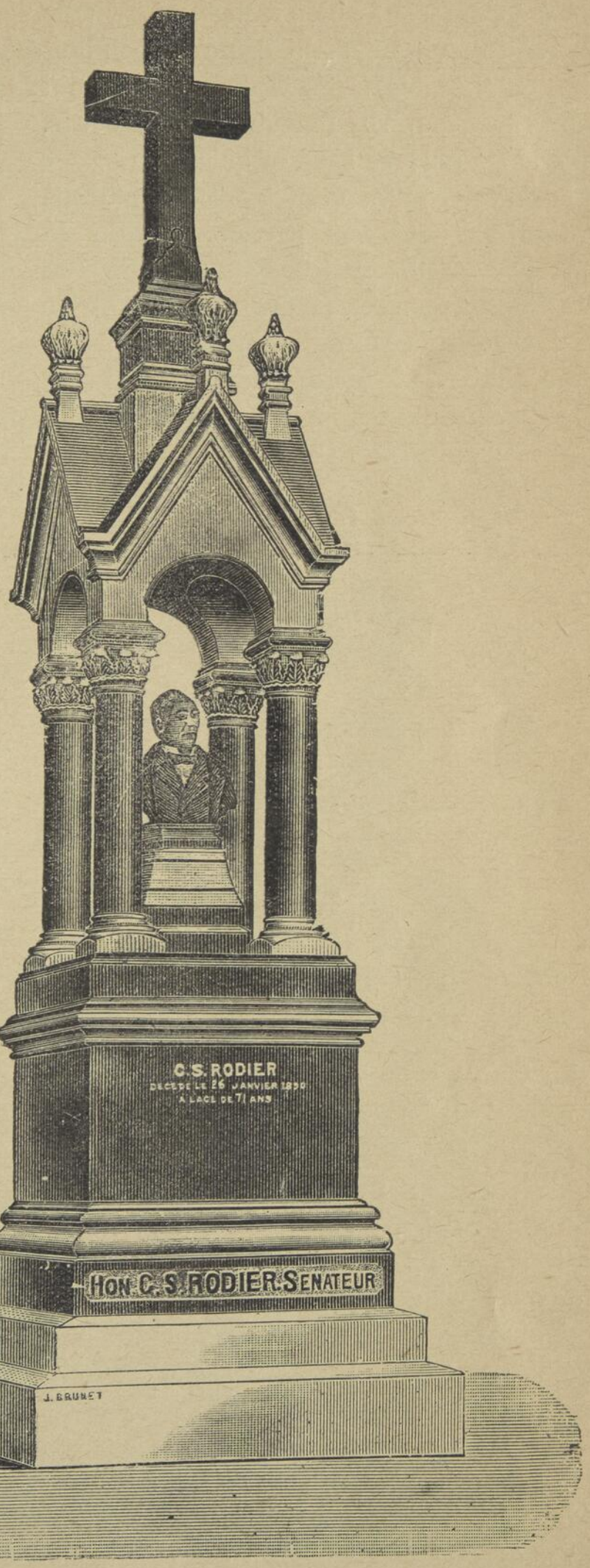
les filets de la queue, les oeufs innombrables qu'elle va pondre pendant— c'est le cas de le dire—qu'elle gardera la chambre, car elle est fort malade au moment de cette double opération; mais la ponte

J. BRUNET

LIMITÉE

Manufacturiers
et Importateurs

Monuments Funeraires



Granit Pour Constructions

GROS ET DETAIL

Réparations de tous Genres

RENSEIGNEMENTS ET ESTIMATIONS
SUR DEMANDE AUX BUREAUX
ET ATELIERS.

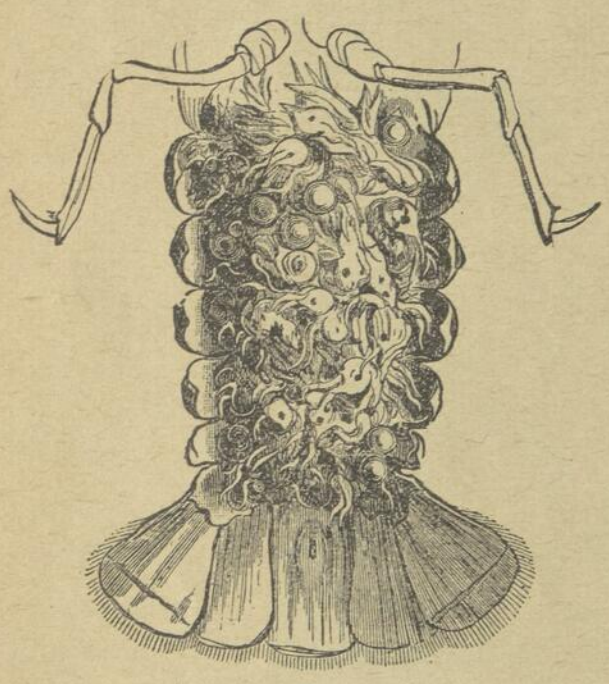
- 675 -

Chemin de la Côte des Neiges

Tell. Uptown 1466
Montréal.

achevée, les oeufs bien collés, la femelle reprend sa vie normale, car c'est pendant cinq ou six mois, selon la température qui influe beaucoup sur l'incubation des oeufs, qu'elle les portera sous sa queue.

Mais tout en vaquant à ses occupations ordinaires,—qui sont surtout le soin de chercher sa nourriture,— la femelle ne cesse de soigner sa future progéniture et de laver ses oeufs au courant de l'eau, pour qu'il ne se forme pas entre eux de dépôt vaseux qui les agglutinerait et nuirait à leur éclosion.



Attache des petits.

Le temps venu de chacun de ces oeufs naît un petit qui en brise la coquille membraneuse mais qui reste encore attaché à la mère, par un filament spécial, pendant une dizaine de jours, pendant lesquels il s'allonge et prend exactement la forme d'un adulte quoique de proportions microscopiques. Cette phase est appelée par quelques-uns la première mue, mais l'expression nous paraît impropre, car ce n'est en réalité que l'éclosion.

Les mues vont d'ailleurs se succéder rapidement, car s'ils sont déjà capables de nager autour de leur mère, les petits sont incapables de se défendre et il faut qu'ils grandissent vite pour pouvoir se suffire à eux-mêmes; pendant une vingtaine de jours encore ils rentrent, comme les petits poussins, dans le giron de leur mère, et c'est sous sa queue maternelle que se fait leur première mue ,après quoi ils vivent indépendants et ne connaissent pas plus leur mère que si elle n'avait jamais existé.

La mue est le phénomène le plus curieux, mais aussi le plus indispensable chez les crustacés, car si leur corps prend un accroissement continuel jusqu'à ce qu'il ait atteint le maximum de sa taille ; la carapace qui l'enveloppe, ne grandit pas, ils sont donc obligés de la quitter pour en prendre à chaque fois une plus grande.

Quand ils sont tout petits, l'opération n'est pas très laborieuse, parce que la carapace n'est pas encore bien dure, mais quand l'écrevisse est adulte, c'est une grande difficulté, ou du moins c'en serait une si la nature n'avait pas prévu le cas, en dotant l'écrevisse d'un appareil tout spécial et dont le fonctionnement n'est pas encore très bien connu.

Cet appareil appelé "pierres d'écrevisses, ou yeux d'écrevisses", sert à la fois à sécreter une nouvelle carapace et à fournir un dissolvant pour séparer l'ancienne de la chair; il se compose de deux petites pierres blanches, en forme de boutons ou de pastilles, placées une de chaque côté de l'estomac, et qui se renouvellent tous les ans, si comme le croient certains auteurs, les écrevisses adultes changent d'estomac en même temps que de carapace.

Quoiqu'il en soit la mue est très curieuse, d'autant que l'animal qui étouffait dans son habit trop serré, est obligé de prendre son accroissement en quelques heures. Car son nouvel habit, fait sur mesure, acquiert la dureté du premier dès

MARCHANDS ET INVENTEURS

Mercerie, draperie, articles de fumeur, bric-à-brac, papeterie, articles de fantaisie, cartes postales illustrées, jouets, confiserie, bijouterie, montres, 13 cts. Egalement: articles de bazar, musique à bouche, coutellerie, diverses choses de pharmaciens, balances, etc. Catalogue de commerce illustré avec avis, 6 centins.
H. Michaels & Fils, 14 *et* 15 *Cromwell House.*
Fulwood Place, Holborn,
London, W. C.

En France le travail de la vigne occupe, paraît-à certaines époques de l'année près de la moié de la population.

NOS DENTS

Sont très belles, naturelles, garanties.
INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (Incorporé).
152 *RUE ST-DENIS, MONTREAL.*

DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

DES examens pour l'admission au collège des Cadets de la Marine ont lieu dans les centres de la Commission du Service Civil au mois de mai de chaque année, et les candidats reçus entrent au collège vers le 1er août qui suit l'examen.

Les inscriptions pour ces examens sont reçues jusqu'au 16 avril par le Secrétaire de la Commission du Service Civil à Ottawa; on peut obtenir de lui des blancs de formules de demande d'entrée.

Les candidats doivent avoir au moins 14 ans, mais pas plus de 16 ans au 1er juillet qui suit l'examen.

Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus sur demande adressée à M. G. J. Desbarats, C.M.G., député ministre du Service Naval, Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Député Ministre du Service Naval.

Département du Service Naval,

Ottawa, 12 juin 1916.

Toute publication non autorisée de cet avis ne sera pas payée.

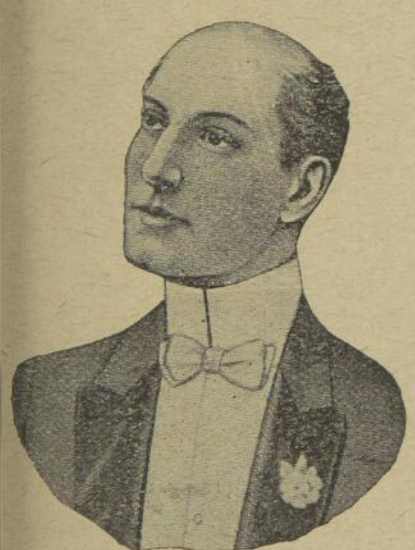
Maison Fondée en 1860

PROF. LAVOIE

PERRUQUIER

Perruques et Toupets
= pour =
Dames et Messieurs
Une spécialité

SATISFACTION ASSUREE



SANS

CHEVEUX TEINTS DE TOUTES LES COULEURS

COIFFURES POUR LES BALS ET LES SOIREES



AVEC

Toujours en mains un assortiment Complet de Tresses en cheveux naturels ; ainsi que Peignes et Ornements pour cheveux de tous genres.

Importateur direct de Paris et Londres.



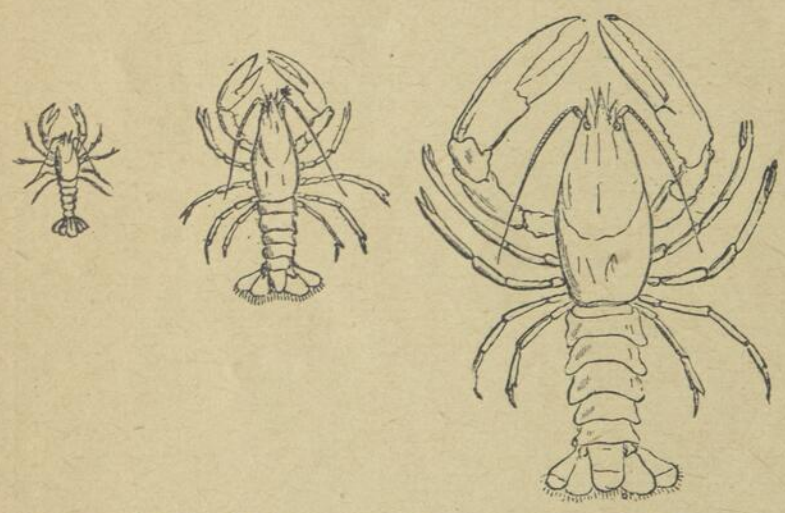
8 Notre-Dame Ouest
Montreal, P. Q.

TELEPHONE MAIN 6106

le second jour.

Et il faut bien qu'il en soit ainsi, car pendant ce temps-là, l'écrevisse est exposée sans défense à la dent des poissons voraces et même des autres écrevisses, car, contrairement aux loups, les écrevisses se mangent parfaitement entre elles.

C'est pour cette raison que, pendant la mue, l'écrevisse se cache sous les racines d'arbres, dans les grottes pierreuses les plus profondes, jusqu'à ce que sa nouvelle carapace soit faite; les petites connaissent cela d'instinct et ce sont elles d'ailleurs qui en ont le plus besoin, car leurs mues sont bien plus fréquentes que chez les adultes. Ne faut-il pas qu'elles grandissent vite, pour être plutôt en état de se défendre?



De gauche à droite: 1o *Ecrevisse naissante*. 2o 5e *mue (cent jours)*. 3o, 8e *mue (un an)*

Et voilà pourquoi l'écrevisse, qui naît au moins de juin, a cinq mues successives jusqu'au mois de septembre: l'hiver venu l'accroissement cesse, mais avec le printemps suivant les mues recommencent et elles sont mensuelles jusqu'à ce que le sujet ait un an.

A cette époque l'écrevisse n'est pas encore bien grande, comme on peut le voir sur nos dessins faits sur des sujets d'expérience; mais, dans sa seconde année, elle fait des progrès plus considérables, bien qu'elle ne change que cinq fois de carapace, mais à chaque mue elle allonge de six ou sept millimètres et s'élargit à proportion.

Dans la troisième année, il n'y a plus que deux mues, l'une en mai, l'autre en septembre. Alors les écrevisses sont adultes et ne font plus que deux mues par an, les mâles du moins, car les femelles dès qu'elles ont été mères, ne muent plus qu'une fois par an, et cela se comprend, du reste, car si elles quittaient leur carapace au mois de mai, elles devraient laisser avec elle les oeufs qu'à cette époque elles n'ont pas encore fini de couver.

C'est aussi à ce nombre de mues qu'elles doivent de ne pas atteindre à âge égal les dimensions des mâles puisque chaque changement de test correspond à un accroissement.

Veut-on, maintenant, savoir comment s'accomplit cette opération ? Consultons le dictionnaire de Valmont-Bomare.

"Les écrevisses, dit-il, cessent de prendre de la nourriture solide quelques jours avant leur dépouillement; alors si on appuie le doigt sur l'écaille elle plie; ce qui prouve qu'elle n'est plus soutenue par les chairs.

"Quelques moments avant cette mue, l'écrevisse s'agite très vivement; elle frotte ses jambes les unes contre les autres, se renverse sur le dos, replie et étend sa queue à différentes fois, agite ses cornes et fait encore d'autres mouvements pour se détacher de l'écaille qu'elle va quitter.

"Pour en sortir, elle gonfle son corps et il se fait entre la première des tables de la queue et la grande écaille du corps, une ouverture qui met le corps de l'écrevisse à découvert; il est d'un brun foncé, tandis que la vieille écaille est d'un brun verdâtre.

LA POUDRE A PATE

Cook's Friend

BAKING POWDER

Se vend maintenant en boîtes de **fer-blanc** aux mêmes prix qu'elle se vendait en boîtes de carton.

25c la livre—20c les 12 onces
15c la demi-livre—10c le quarteron.

Ne contient pas d'alun. Rend la pâte digestive.

En vente depuis l'année 1862

Fabriqué par W. D. McLaren, Limitée, MONTREAL.

Un Buste Bien Dessine

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les PILULES PERSANES

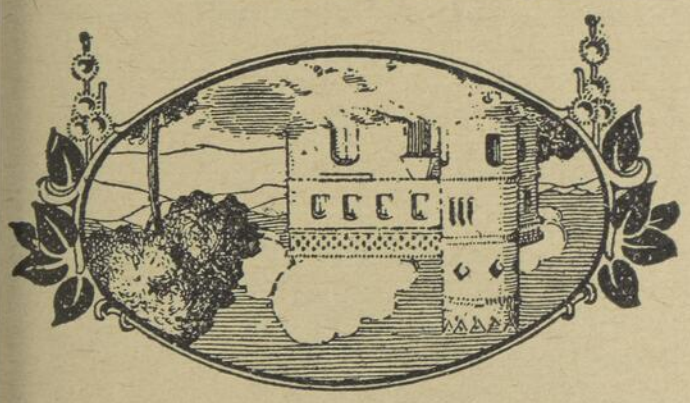
de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: $1.00 la boîte; 6 boîtes pour $5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
Dépt. A., Montréal.



POUR MAIGRIR

Sûrement - Sans Danger
Sans Régime

SELS CUQUETS

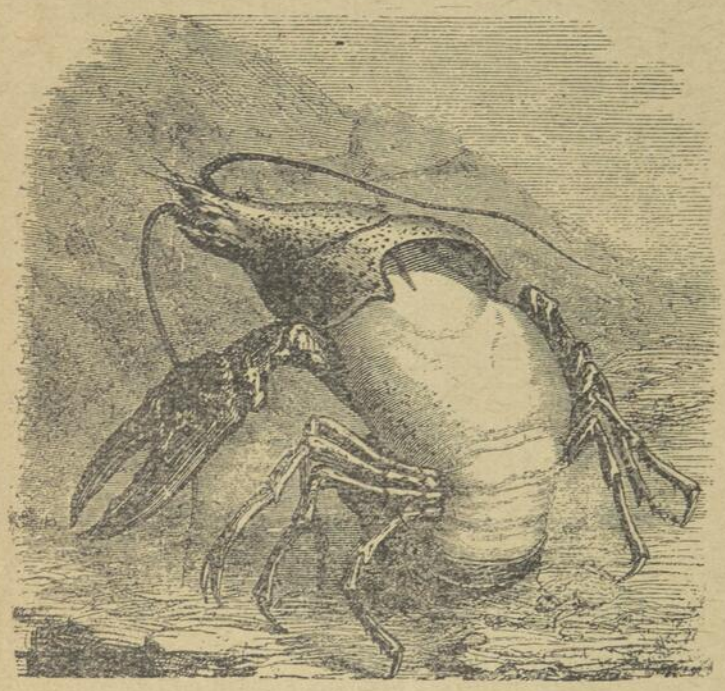
Spécifique Français de l'Obésité

$2.50 CHEZ TOUS LES PHARMACIENS

Si vous ne pouvez pas vous le procurer chez votre pharmacien envoyez le montant aux dépositaires.

CANADIAN SANITAS CO, 17 rue Bleury, Montréal.

"'Après cette rupture, l'animal reste quelque temps en repos; ensuite il fait différents mouvements et gonfle les par-



Ecrevisse muant.

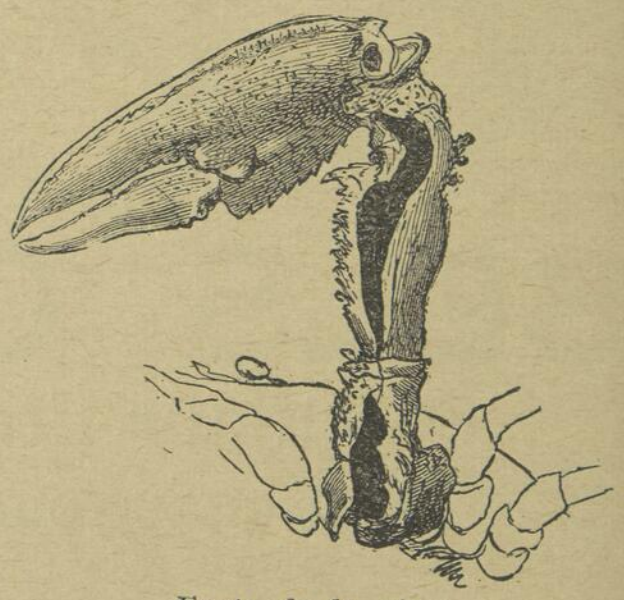
ties qui sont sous la grande écaille, dont la partie postérieure est bientôt soulevée par l'antérieure, elle ne reste attachée qu'à l'endroit de la bouche alors il ne faut plus qu'un quart d'heure pour que l'écrevisse soit entièrement dépouillée.

"Elle tire en arrière sa tête, dégage ses yeux, ses cornes, ses bras, et successivement toutes ses jambes, dont les deux premières paraissent les plus difficiles à dégaîner, parce que l'extrémité est beaucoup plus grosse que les autres parties, mais on conçoit aisément cette opération quand on sait que chacun des tuyaux écailleux qui forment chaque partie est de deux pièces longitudinales qui s'écartent l'une de l'autre dans le moment de la mue.

"Enfin, l'écrevisse se retire de dessous la grande écaille, et aussitôt elle se donne brusquement un mouvement en avant, étend la queue et la dépouisse de ses écailles. Cette opération est violente, c'est un moment critique qui fait périr beaucoup d'écrevisses; celles qui y résistent restent très faibles pendant quelques jours. Après ce grand travail de la mue leurs jambes sont molles et l'animal n'est recouvert que d'une membrane qui en vingt-quatre heures, devient une nouvelle écaille solide et presque aussi dure que l'ancienne ; au moins, elle est capable de mettre l'animal à l'abri de tout choc".

Tout ceci bien que fort surprenant, se comprend à la rigueur, d'autant que l'écrevisse a la faculté de secréter une sorte de liqueur gélatineuse, qui détache parfaitement la peau intérieure de la carapace et facilite considérablement ses efforts, mais ce qui semble un problème insoluble, même aux personnes qui ont l'habitude d'*éplucher des écrevisses*, c'est le dépouillement des pinces, dont les extrémités sont énormes relativement à l'exiguité de l'attache des bras.

Mais c'est ici que la nature a montré l'immensité de ses ressources et prouvé qu'à l'occasion, elle savait trancher le noeud gordien comme Alexandre.



Fente de la pince

Pour que l'écrevisse puisse retirer ses grosses mains de ses gants à deux doigts qui ne se déboutonnent point au poignet, la nature a fendu sa manche dans toute

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le **Réformateur Myrriam Dubreuil,** approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les **chairs** se raffermissent et se **tonifient** la **poitrine** prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Réformateur.** Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de **développer la poitrine,** en même temps que, sous son action, se comblent les **creux** des **épaules.** Seul produit **véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif,** bienfaisant pour la **santé générale.** Le **Réformateur** est très bon pour les **personnes maigres** et **nerveuses.** Convenant aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme** dont la **Poitrine** a perdu sa forme harmonieuse par suite de **maladies,** ou qui n'était pas **développée.**

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la **beauté,** tout en **restaurant** ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la **nervosité.**

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratis. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p.m.

Mme Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

la longueur du bras et de l'avant-bras, et la fente se prolonge vers l'étranglement qui constitue l'articulation, de sorte que l'écrevisse, en faisant un petit effort, peut retirer sa pince toute nue, il est vrai, mais elle a ce qu'il faut pour la recouvrir d'un nouveau gant, qui sera aussi dur que l'ancien en deux fois vingt-quatre heures.

Cela est admirable, mais la nature a fait mieux que cela encore en faveur de l'écrevisse qui, pourtant, n'est pas spécialement une de ses privilégiées.

Ses antennes se brisent souvent, pour ne pas dire toujours, pendant la mue; eh bien, comme ce sont des organes de toucher de première nécessité pour l'animal elles repoussent très vivement.

Pendant l'opération, il arrive aussi quelquefois qu'une écrevisse maladroite se casse un membre. C'est une souffrance, mais non une privation; car cela repousse parfaitement.

Pendant la première année de sa vie, soixante-dix jours suffisent à une écrevisse pour recouvrer un membre perdu, fût-ce même une grosse pince.

Par exemple, quand elle est adulte, comme elle a été plus coupable en ne prenant pas les précautions nécessaires pour ne pas se casser quelque chose, le remplacement complet d'un membre brisé demande trois mues.

C'est de la bonne justice distributive, et ce phénomène de reproduction n'en est que plus admirable.

Maintenant faut-il parler des moeurs et usages ce sera court.

Les écrevisses ont des moeurs déplorables; elles se mangent entre elles, je sais bien que cela se faisait aussi dans l'espèce humaine, mais pas avec cette impudeur; chez nous les Ugolins qui dévorent leurs enfants pour leur conserver un père, sont des exceptions, tandis que chez les écrevisses c'est une règle; c'est même de la philanthropie, renouvelée de Sparte; ils ne détruisent que les enfants infirmes et mal venants, dans leur propre intérêt, du reste, car ils ne pourraient pas se défendre plus tard.

Quant aux usages, les écrevisses en ont un, également déplorable, pour elles du moins, c'est de se laisser prendre avec facilité; il n'est nul besoin d'être bachelier pour cela et il y a des gamins, ne sachant ni lire ni écrire, qui en prennent tant qu'ils veulent, en allant les chercher avec la main dans les trous qu'elles habitent.

Mais ce système n'est pas recommandable car on peut fort bien rencontrer un rat d'eau qui ne se gênera pas pour vous mordre, ou mettre la main sur un serpent d'un attouchement désagréable, sinon dangereux, le mieux est d'opérer avec ces petits filets qu'on appelle balances, parce qu'ils ressemblent tout à fait à une balance.

On place dans le filet soit une gernouille fraîchement écorchée, soit de la viande en putréfaction, soit, et même avec plus de succès, des vers de terre ; les écrevisses, qui ont toujours faim, accourent, se mettent à table et quand on sent que la balance s'alourdit, on l'enlève et le tour est joué.

Il y a d'autres façons de prendre les écrevisses; il y en a encore plus de les manger; on peut consulter à cet égard, la *Cuisinière bourgeoise*, mais la meilleure est celle qu'on aime le mieux.

—— o ——

Plus de quatre mille langages sont connus dans le monde entier. En comptant les dialectes, on estime alors qu'il existe plus de 200,000 variétés de langages.

Maison Fondée en 1840

E. AUGER

MANUFACTURIER ET MARCHAND

— de —

HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparation

EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin des

Suit Cases et Sacs de Voyages

à des prix très réduits.

148 rue Ste-Catherine Est

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562 Montréal.

— LA —

X X X

Farine préparée de Brodie

La Farine préparée XXX de Brodie jouit de la plus grande popularité parmi les ménagères économes. Cette bonne renommée est justifiée, parce que:

La Farine préparée XXX de Brodie fait des pâtisseries, gâteaux et biscuits meilleurs et plus légers qu'avec tout autre produit;

La préparation soignée de cette farine lui conserve en totalité le gluten et les phosphates qui en sont les aliments principaux;

La Farine préparée XXX de Brodie est non seulement saine, économique, nourrissante et de conservation facile mais, de plus, elle donne droit à de superbes primes, argenterie, vaisselle, verrerie, etc., obtenues avec les sacs vides. Demandez partout

La Farine préparée XXX de Brodie

Brodie & Harvie, Ltée, 14-16 Bleury, Montréal

LA REVUE POPULAIRE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE DE 148 PAGES

POUR $1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props., 200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvel les sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous; il vous fait gagner deux numéros puisque pour 1 dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $1.00 pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom .....

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

L'ALCOOL DE BOIS

Quoique l'alcool de bois soit d'un usage fort répandu, il est certain que peu de personnes en connaissent le procédé de fabrication. Ce sera donc là le sujet de cet article.

Prenons par exemple une des grandes distilleries d'alcool de bois située près du lac des Puis, dans le Michigan. Cette distillerie utilise chaque année 75,000 cordes de bois dur, d'où elle retire 600,000 gallons d'alcool de bois, 2,000,000 de boisseaux de charbon et, par l'addition de chaux, 7,500,000 livres d'acétate de chaux. En outre, des gaz, d'une valeur nulle dans le commerce, sont obtenus et sont utilisés comme combustible.

Le bois ayant été tout d'abord débité en longueurs uniformes, est chargé sur des wagons en acier et le tout est poussé dans des fours où ne pénètre pas d'air. Le bois est alors soumis, durant vingt-quatre heures à l'action d'une température élevée et, ne recevant pas d'air pour activer la combustion, se consume sans flamber.

Au moyen de tuyaux en fer, la fumée est amenée à passer dans des réservoirs pleins d'eau. Elle passe trop rapidement dans ces réservoirs pour pouvoir se condenser, mais, du moins, elle y laisse déposer le goudron qu'elle contient.

La fumée passe ensuite à travers un demi-mille de tuyaux, où elle se refroidit graduellement. Les gaz légers se séparent, sont captés et servent dans une certaine mesure, à chauffer les fours de distillation.

Après avoir été refroidie, la fumée entre dans un condensateur composé de deux cylindres où elle se condense.

Le produit de la condensation est alors distillé trois fois de suite. Pour la seconde distillation on mélange le liquide déjà obtenu avec de la chaux afin d'extraire l'acide acétique, et l'on obtient ainsi de l'acétate de chaux.

L'alcool de bois obtenu par la troisième distillation est de qualité supérieure: cependant il lui faut encore être raffiné.

L'acétate de chaux est expédié en Europe où on en extrait l'acide acétique à l'aide d'un procédé fort compliqué.

—— o ——

Les pépites d'or que l'on trouve en Sibérie sont, paraît-il d'une moyenne plus grosse que celles trouvées dans les autres pays.

L'Utile et l'Agréable

Nos lectrices et lecteurs ont pu remarquer que, dans chaque No de la REVUE POPULAIRE, nous publions des travaux d'amateurs, des travaux féminins et autres qui peuvent être d'une bonne utilité dans chaque maison. Ces départements que nous perfectionnerons encore répondent à un besoin et leur oeuvre utile est encore augmentée par nos pages d'annonces où le public peut recueillir des précieuses informations et des suggestions pratiques pour ce qui est nécessaire dans une maison.

PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS

APRÈS LES VACANCES



Vous tiendrez à renouveler la physionomie de votre "home" afin de vous y trouver aussi confortablement que possible.

Que vous ayez besoin d'un ou plusieurs morceaux, si vous désirez ménager votre bourse, je sollicite votre visite à mes

QUATRE GRANDS ETAGES d'échantillons d'ameublements de **CHAMBRE A COUCHER, SALLE A MANGER, SALON, BOUDOIR**, ainsi que **TAPIS, PRELART, RIDEAUX.**

Tout en satisfaisant vos goûts, je puis vous affirmer que

Sous le Rapport des Prix, Je Defie Toute Concurrence

☞ **VOTRE CREDIT EST BON** ☜

E. GERMAIN, 963 rue Ste-Catherine E.

(Entre Papineau et Cartier) *Téléphone Est 2244*

Lait Condensé BORDEN'S

MARQUE "EAGLE"

Gail Borden

EAGLE BRAND CONDENSED MILK

THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable au bébé pour qu'il digère bien, dorme bien, se porte à merveille et soit une vraie joie pour le foyer.

Borden's Milk Co, Limited, Montreal

ENTERED MARCH 23rd 1908 AT THE POST OFFICE OF ST. ALBANS, VT., U.-S., AS SECOND C
MATTER UNDER ACT OF MARCH 3RD 1879.